ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO

DES MALADIES DES FILLES.

TOME SECOND.

CVI93

=HILEØ1Ø348 2

DES MALADIES
DES FILLES,

PAR M. CHAMBON DE MONTAUX,
Médecin de la Faculté de Paris,
de la Société Royale de Médecine, &c.

Pour servir de suite aux *Maladies des Femmes*, du même Auteur.

TOME SECOND.

Certis ingeniis immorari & innutriri opportet, si velis aliquid trahere, quod in animo fideliter sedeat. L. Annæi Senecæ. Epit. 11 ad Lucilium.

A PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXV.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE XXVI. *De la suppression des Menstrues.* Pages 1

CHAP. XXVII. *De l'irruption du sang menstruel sur différens viscères, & de son écoulement par des organes étrangers à ceux qui doivent lui donner issue.* 49

CHAP. XXVIII. *Effets du défaut de menstruation par rapport à ses suites, independamment de la pléthore.* 57

CHAP. XXIX. *Des differences de quantité dans les Menstrues, & de l'estimation de la quantité nécessaire à chaque individu.* 62

CHAP. XXX. *Du Prurit des parties de la génération.* 67

CHAP. XXXI. *De l'introduction des corps étrangers dans le canal de l'urèthre.* 77

CHAP. XXXII. *De la masturbation.* 81

CHAP. XXXIII. *Des Fleurs blanches.* *Pages* 105
CHAP. XXXIV. *De la Gonorrhée non virulente.* 137
CHAP. XXXV. *Des Injections astringentes.* 150
CHAP. XXXVI. *De l'Hystéricisme, passion hystérique, ou suffocation de matrice, &c.* 164
CHAP. XXXVII. *De la fureur utérine ou nimphomanie.* 222
CHAP. XXXVIII. *Remarques sur la suffocation de Matrice & la fureur utérine.* 264
CHAP. XXXIX. *De l'Epilepsie symptomatique.* 273
CHAP. LX. *De l'Amour insensé selon les Modernes.* 288
C AP. LXI. *De l'inflammation de l'utérus.* 307

Fin de la Table.

DES

DES

MALADIES DES FILLES.

CHAPITRE XXVI.

De la suppression des Menstrues.

TOUT ce qui peut occasionner une contraction dans les vaisseaux de l'utérus, suffit pour supprimer les règles. On ne considère ordinairement cette maladie que comme une cessation subite de l'évacuation qui avoit commencé à se manifester : mais il faut rapporter au même état leur dé-

faut d'apparition, quand sa cause auroit pu les supprimer, si son action avoit eu lieu lorsque l'écoulement existoit. Je traiterai donc ces deux objets ensemble, parce que la nature de ces deux affections, qu'on a voulu distinguer, est absolument la même; c'est une seule & même maladie, dans les femmes qui n'ont pas conçu ou qui n'ont pas été épuisées par des hémorrhagies, des suppurations, des fièvres, quelles qu'elles soient, &c.

Je suppose l'utérus dans un état sain, c'est-à-dire, n'étant affecté d'aucun vice organique, & les fluides n'ayant éprouvé aucune altération ; dans ce cas, la suppression ne peut avoir lieu que par l'action des nerfs. Les causes sont internes ou externes ; parmi les premières, on compte les impressions d'un froid qui saisit subitement ou qui cause une sensation longtems continuée; c'est pourquoi les femmes qui voyagent en hiver, quand elles ont leurs

règles, éprouvent ſouvent des ſuppreſſions, ainſi que celles qui prennent des bains froids, celles qui travaillent à la campagne dans des terres humides & qui ont les pieds dans l'eau, celles qui blanchiſſent à l'eau froide, celles qui reſtent longtems les pieds fixés ſur un ſol froid & glacé, &c. Il ne faut pas exclure du nombre des cauſes externes l'action des autres agens, comme les coups, les chocs, l'impreſſion du feu, &c. pourvu que l'utérus en reçoive la ſenſation directement, car alors il ſe contracte de lui-même par l'irritation que ces agens occaſionnent. La cauſe augmente en intenſité par les circonſtances, c'eſt-à-dire, que la ſurpriſe ou la frayeur qui en réſulte, détermine un trouble dans le ſyſtême nerveux qui lui ſeul eſt capable de faire contracter la matrice; c'eſt pourquoi la frayeur qui naît de la vue d'un objet hideux ou déſagréable, la crainte d'un événement

fâcheux, la ſurpriſe qui porte l'étonnement dans l'eſprit, ſoit que le ſujet en ſoit flatteur ou déteſtable, le chagrin qui ſuit la perte d'un objet chéri, les contrariétés vives qui ſont un ſujet de déſeſpoir, la colère qui met les nerfs dans une grande agitation, un plaiſir inattendu, mais qui occupe toutes les facultés au même inſtant qu'il eſt reſſenti, une humiliation qui accable l'eſprit, un événement qui déshonore; tariſſent, dans le moment même, l'écoulement des règles. Telles ſont les cauſes internes qui ſont quelquefois réunies aux externes.

Quand ces circonſtances ont précédé l'époque de l'évacuation, elles ont ſouvent la même ſuite, ſi leur impreſſion dure encore. C'eſt que le trouble qu'elles ont occaſionné dans les nerfs n'eſt pas paſſé; on ne doit donc pas s'étonner que cette maladie ſoit ſi fréquente. L'agacement des nerfs entretient un ſpaſme dans toutes les

parties irritables, qui les fait reſter dans une contraction continuelle, d'où la gêne de la circulation & la ſtaſe du ſang dans les vaiſſeaux de l'utérus. C'eſt par ces exemples qu'on reconnoît ſur-tout quelle eſt l'énergie de ce viſcère, quoique d'une nouvelle formation, pour ainſi dire ; puiſque ſon développement n'a lieu, comme je l'ai dit précédemment, qu'après celui des autres parties. Il ſembleroit devoir moins réſiſter à l'impulſion du ſang, qui ſe trouve gêné dans tous les accès de ſpaſme & d'irritation : pour bien apprécier la cauſe de ſa contractilité, on doit conſidérer qu'il n'eſt preſque compoſé que de vaiſſeaux ; que ces derniers ont une plus grande irritabilité que les autres, puiſque leur action a été plus tardive, & que la ſenſibilité de la matrice eſt exquiſe. Toutes circonſtances qui nous apprennent à quel dégré de contraction elle peut parvenir, & la réſiſtance qu'elle op-

poſe aux efforts de la circulation.

Quel ſeroit l'organe muſculaire qui pourroit produire des effets auſſi violens que la matrice, à volume égal & quantité égale de fibres muſculaires? Peut-être que le muſcle le plus ample de tout le corps humain, ſi on pouvoit lui donner une figure circulaire comme celle de l'orifice de la matrice, ne feroit pas éprouver dans ſa contraction un ſerrement auſſi violent & auſſi longtems continué. Les Accoucheurs donnent des exemples étonnans de la force de la matrice; j'en ai parlé ailleurs.

Les contractions vives, dans la facilité avec laquelle elles s'exécutent, ſuivent, à ce qu'il paroît, les mêmes loix que la mobilité des nerfs, ou plutôt elles marchent enſemble d'un pas égal; la mobilité nerveuſe à ſon tour eſt relative à la *ténuité* de la fibre élémentaire, ou, ce qui eſt le même, à la délicateſſe de ſa ſtructure. Mais

les personnes dont l'imagination a été plus exercée par l'étude, le chagrin, les passions, &c., ont encore les nerfs plus mobiles, parce que les esprits sont plus exaltés, parce qu'ils agissent plus rapidement sur la fibre musculaire & la font contracter plus promtement. D'après ces principes, les femmes délicates des grandes villes, doivent être plus exposées aux suppressions ou au défaut d'apparition des menstrues, que celles de la campagne; c'est ce que l'observation constante démontre chaque jour. C'est pourquoi un petit événement, qui causeroit, tout au plus, une médiocre surprise à l'habitante robuste des champs, cause un désordre durable dans les fonctions d'une femme d'une grande cité.

Les vices des fluides sont d'autres causes de suppression qui méritent aussi un examen particulier. Quoique les menstrues aient paru, pendant quel-

ques années, avoir un écoulement libre & facile, cependant elles s'arrêtent quelquefois sans cause manifeste, sans qu'aucune révolution ait précédé cet accident. Par un examen bien attentif on découvre une géne, un embarras, une pésanteur, & des douleurs dans la région qu'occupe la matrice; cet état est accompagné d'une chaleur sensible, quelquefois fatigante; on distingue, par le tact, de la sécheresse dans l'orifice & le corps de la matrice; une inflammation est prête à s'emparer de ce viscère, ou au moins on retrouve tous les signes qui la font croire instante. C'est à l'épaississement inflammatoire qu'il faut rapporter cette affection. Quand j'ai parlé du sang des menstrues, privé de la sérosité nécessaire pour faciliter leur écoulement, j'ai expliqué comment il pouvoit engorger les vaisseaux de l'utérus, & les fermer, pour ainsi dire, au point de ne permettre aucun écoulement dans

ſa cavité. Ce que je dis du ſang inflammatoire doit s'appliquer au ſang bilieux ; j'en ai donné les raiſons ailleurs.

L'épaiſſiſſement glaireux formé par une pituite vitrée (pour me ſervir de l'expreſſion des anciens) ſupprime auſſi les menſtrues ; il forme un empâtement tenace dans la ſubſtance de la matrice, & bouche les ouvertures des vaiſſeaux qui devoient porter le ſang des règles dans ſa cavité. Cette ſeconde affection ſe diſtingue aiſément de la première, par des caractères qui lui ſont propres ; j'en ai donné la deſcription dans un des Chapitres précédens. Il ſuit de ces obſervations, que toutes les acrimonies ou les altérations qui rendront la lymphe plus viſqueuſe, pourront, ſuivant la remarque de Mercurialis, cauſer un effet ſemblable, c'eſt-à dire, la ſuppreſſion.

Toutes les dégénéreſcences des humeurs, ne bornent pas leur effet à

l'épaissiſſement ; le ſang peut être très-diſſous, très-fluide, & ne pas traverſer les canaux de la matrice. C'eſt que dans ce cas il irrite aſſez les vaſes qui le contiennent, pour les forcer à reſter longtems contractés : or, comme on a vu par ce qui a été dit précédemment, que la matrice jouit d'une grande irritabilité, on conçoit aiſément pourquoi les vaiſſeaux ſe reſſerrent au point de ſupprimer complettement leurs ouvertures. Comment ne jouiroient-ils pas de cette propriété, dans un tems où ils ont conſervé leur élaſticité & leur force tonique, puiſque dans les couches, après avoir été diſtendus énormément par le fluide qui augmentoit leur volume, le plus léger irritant, l'impreſſion du froid ſur une partie qui en eſt éloignée, ſe communiquant par les nerfs juſqu'à la matrice, ſuffit pour arrêter au même inſtant les lochies. Je ſais bien que les dégénéreſcences dans les fluides, ayant

dans chaque inſtant de la vie, une foible action, peuvent ſubſiſter longtems ſans opérer les grands effets dont je parle; mais il faut convenir auſſi qu'elles entretiennent un ſpaſme conſtant dans tous les viſcères; ce ſpaſme s'oppoſe à la dilatation des extrémités vaſculaires utérines, & après avoir été ſouvent irritées le ſpaſme augmente de manière à ce qu'elles ne ſe prêtent plus à l'extenſion néceſſaire à l'écoulement des règles.

Ces principes nous éclairent ſur l'effet des obſtructions, comme cauſe de ſuppreſſion. Si l'engorgement occupe une grande ſurface des viſcères, il oblitère la cavité des vaiſſeaux qu'il comprime, mais il ſert auſſi à former autour de lui un empatement qui s'étend par ſa durée; parce que les gros vaiſſeaux qui étoient deſtinés à tranſmettre le ſang à leurs diviſions, recevant toute la quantité de liquide qui devoit les parcourir, plus celle

qui ne trouve plus de chemin, ſont dilatés conſidérablement. Ceux-ci compriment les vaſes d'un moindre diamètre qui ſe trouveut ſur leurs paſſages, & les règles ne coulent plus. Il en naît un engorgement qui ſe propage à tout le viſcère, engorgement entretenu par le tiraillement des nerfs qui avoiſinent l'obſtruction. Deux cauſes ſe réuniſſent donc alors pour continuer la ſuppreſſion, l'engorgement général & le ſpaſme qu'occaſionne l'irritation des nerfs.

On attribue auſſi avec raiſon la maladie dont je parle à la foibleſſe organique des vaiſſeaux. En traitant de la chloroſe, j'ai fait voir comment le ſang pouvoit ſtaſer dans les artères de la matrice ſans ſe répandre dans ſa cavité, quand il ne recevoit pas une impulſion aſſez puiſſante pour le porter au-delà des extrémités vaſculaires. C'eſt pour cela qu'il n'eſt pas rare de rencontrer des femmes dont les règles

coulent peu, ou se suppriment complettement, après de longues maladies, après des pertes abondantes, des fièvres rebelles, de grandes suppurations; car, dans tous ces cas, l'énergie de la fibre élémentaire est pour ainsi dire anéantie. Cet exposé nous fait concevoir pourquoi toutes les causes de foiblesse organique & générale, peuvent devenir causes de suppression; c'est pourquoi l'inertie de quelques femmes qui fuient tout exercice, quelquefois pour occasionner des suppressions. On conçoit bien mieux actuellement comment le chagrin qui anéantit ou affoiblit toutes les fonctions, ne tarde pas longtems, s'il est violent, sans supprimer les règles ou en diminuer l'écoulement; mais il ne faut pas perdre de vue, que dans tous ces cas, la matrice reste toujours empâtée par une certaine quantité de sang, qui auroit dû être évacuée chaque mois.

Des accidens tels que l'inflammation & la suppuration de l'utérus & du vagin, quand les orifices de ces deux organes ont été bouchés par le rapprochement & le collement de leurs parois, les déchiremens de ces parties, soit dans un accouchement difficile, soit qu'il ait eu lieu après des blessures occasionnées par d'autres causes, suppriment aussi les menstrues. La voie qui leur étoit ouverte auparavant se trouve entiérement fermée par ces fâcheux événemens. Les Observateurs en citent de nombreux exemples, & il est peu de Médecins qui n'en aient vu quelques-uns dans le cours de leur vie. De toutes les causes de suppression, c'est sans contredit la plus terrible ; on s'en convaincra facilement, en se rappelant ce que j'ai dit précédemment sur l'imperforation accidentelle.

Si la matrice reste remplie de la quantité du sang qui devoit être éva-

cuée, elle devient plus pesante & son volume s'augmente, son poids la fait descendre dans le petit bassin ; alors elle cause des tiraillemens douloureux dans les attaches de ses ligamens. Comme les nerfs qui entrent dans sa composition, tirent en partie leur origine des sacrés, on explique par cette connexion, la cause des douleurs qui ont leur siége dans les extrémités, leur engourdissement & la claudication, sur-tout si la matrice, est déviée. D'autres accidens se font sentir dans des parties éloignées, comme le resserrement fréquent des muscles du larynx & du pharynx, les suffocations, la difficulté de respirer, les douleurs errantes, l'irritation des viscères du bas-ventre, les troubles de la digestion. Ils sont occasionnés par l'irritation des extrémités de l'intercostal, par le réseau qu'il forme sur la dernière vertèbre des lombes, avec les filets du plexus mésocolique, par la

liaiſon du même intercoſtal avec les plexus méſentérique & rénal, par les filets qui partent du gros ganglion ſémilunaire, par la communication des nerfs utérins avec la huitième paire, &c. enfin par le ſpaſme dont ſont attaquées toutes les parties qui reçoivent des filets de ces deux nerfs principaux, l'intercoſtal & la huitième paire. A ces détails il faut ajouter les connexions médiates, qui ont lieu par la liaiſon de ces deux nerfs avec les autres, & les rapports qu'ils ont tous enſemble. C'eſt par eux que le déſordre devient ou général ou particulier, mais qu'il s'étend à toutes les parties. On conçoit par ce moyen les douleurs de tête, les tiraillemens des muſcles qui y ſont attachés, leurs convulſions, celles des extrémités ſupérieures, celles de tout le corps, la gêne des fonctions de tous les viſcères, leurs engorgemens, leur ſpaſme, le trouble des facultés intellec-

tuelles, la déraiſon, le délire, les apparences d'une joie exceſſive marquée par des éclats de rire, les pleurs & la douleur extrême ſans ſujet d'affliction, &c. &c. &c.

L'état de la matrice eſt, pour le dire en paſſant (ce que j'ai déjà prouvé dans mon ouvrage précédent), la cauſe la plus habituelle de ces affections extraordinaires, que le vulgaire des Médecins appelle nerveuſes, & qu'il croit inhérentes à la léſion ſeule de ces organes, affections dont le traitement, avec cette fauſſe théorie, doit être ſi ſouvent infructueux. Platon avoit donc raiſon de dire (au moins dans des circonſtances ſemblables), que la matrice étoit un viſcère comparable à un animal qui vivoit dans un plus grand, & dont le déſordre troubloit toutes les fonctions de celui qui le renfermoit. Cette idée ne pouvoit pas manquer d'être adoptée par les Médecins de l'antiquité,

qui obſervoient tous les jours les phénomènes dont j'ai donné le détail, & cette doctrine eſt paſſée juſqu'à nous; elle eſt vraie à quelques égards, mais on l'a trop étendue, j'en ai donné les preuves précédemment.

De quelque manière qu'on conçoive les cauſes de la ſuppreſſion des menſtrues dans une femme qui jouit d'ailleurs d'une bonne conſtitution (circonſtance qu'il ne faut pas perdre de vue dans ce moment), il en réſulte une pléthore exceſſive qui ſe manifeſte par tous les accidens auxquels elle a coutume de donner naiſſance, & dont j'ai fait l'énumération dans le premier chapitre du *Traité des maladies des femmes à la ceſſation des règles*. J'y renvoie le lecteur : on y verra comment la ſuppreſſion d'une évacuation ſanguine, dans un ſujet chez lequel la ſanguification ſe conſerve encore longtems dans toute ſon intégrité, augmente en peu de tems

la pléthore qui exiſtoit au moment de la ceſſation prématurée ou accidentelle des menſtrues; on y trouvera auſſi le détail des maladies terribles qui en ſont une ſuite inévitable, & dont le traitement s'écarte ſouvent de celui qui conviendroit à ſa cauſe.

Quand on parle d'une maladie ſimple comme la ſuppreſſion, on ſuppoſe toujours les fluides dans un bon état, on ſuppoſe auſſi que les ſolides ne ſoient pas viciés; autrement on préſente un tableau compliqué de l'hiſtoire de pluſieurs affections réunies, qui exigent des combinaiſons différentes dans la curation, comme la multiplicité des ſymptômes de diverſe nature, qui ſe trouvent alors réunis. Chacun de ces articles a été traité ſéparément, en parlant de la différence du ſang des menſtrues; c'eſt au Médecin à reconnoître les complications que le haſard lui préſente & à

diriger ſes vues d'après les phénomènes qu'il obſerve.

Je remarquerai, à cet égard, qu'en faiſant l'énumération ailleurs des accidens qui dépendent de la pléthore, j'ai plutôt préſenté les affections des femmes de la campagne que celles des habitantes de nos grandes villes ; car je ne me diſſimule pas que quoique ces dernières éprouvent des ſuites très-fâcheuſes de la ſuppreſſion de leurs règles, ce n'eſt pas tant à la plénitude des vaiſſeaux qu'il faut les rapporter qu'à une autre cauſe, dont je vais développer l'action. En réfléchiſſant qu'une femme délicate qui perd quelques gouttes de ſang, eſt expoſée à des orages dont on ne peut ſe faire idée qu'après avoir été témoin pluſieurs fois de pareilles ſouffrances, ſi cette évacuation n'a pas lieu ; on doit être bien ſurpris qu'une femme robuſte qui verſoit le ſang en abondan-

ce, vive souvent plusieurs mois sans éprouver de grandes incommodités, après la suppression de ses menstrues. Quelle est donc la raison de cette différence, & comment le défaut de pléthore marquée de la matrice & de pléthore générale, peut-il donner lieu à des troubles si grands dans des circonstances si opposées? Cette question mérite bien d'être examinée; il en résultera de grands éclaircissemens sur la nature des symptômes de la maladie que je traite.

Quoiqu'une femme fasse à peine une tache sur les linges qu'elle porte lors de sa menstruation, cette petite quantité de sang qui s'est écoulée augmentoit d'une manière insensible, je l'avoue, le diamètre des vaisseaux qu la contenoient; mais il étoit nécessaire qu'elle en fût évacuée, puisque sa présence, trop longtems continuée, occasionne des convulsions, un spasme, un tremblement spasmodique, des

douleurs de reins, l'irritation des viſcères du bas-ventre, des ſuffocations, de la difficulté de reſpirer, des palpitations, des douleurs de tête lancinantes, gravatives, &c. &c. Ces circonſtances prouvent donc manifeſtement que c'eſt à l'irritation des nerfs, à leur tiraillement qu'il faut attribuer la cauſe de ces ſymptômes; c'eſt donc de cette ſurabondance légère, ſi l'on veut, qu'ils tirent leur origine, puiſque ſi l'écoulement reparoît de lui-même, ils ſont diſſipés au même moment. Mais ce qui prouve davantage que c'eſt de la pléthore inſenſible de l'utérus qu'ils dépendent, c'eſt qu'en tirant dix ou vingt fois plus de ſang par la ſaignée, on ne les calme pas toujours; la raiſon en eſt que le ſpaſme du viſcère qui a cauſé tous ces ravages, ne ſubſiſte pas moins dans un grand nombre de cas, malgré ces précautions. Ce que j'ai dit ci-deſſus de la facilité avec laquelle

l'utérus s'irrite & se contracte, vient à l'appui de cette doctrine. Il en résulte qu'on doit avoir beaucoup d'égard à la mobilité des nerfs dans la curation de la suppression; c'est pour cela que les femmes qui ont ces organes très-mobiles & très-irritables, sont plus exposées aux suppressions; c'est pourquoi les maladies ou les accidens qui dépendent de la suppression, sont, en raison directe, de la mobilité des nerfs; c'est pourquoi les femmes délicates, qui ont des spasmes fréquens, périssent souvent de cette maladie ou des suites de la diminution des menstrues; c'est aussi pourquoi on rappelle plus difficilement chez elles cette évacuation. Les contraires ont lieu chez les sujets plus vigoureux.

Quand la suppression reconnoîtra pour cause un spasme & une irritation nerveuse, on distinguera soigneusement si cette irritation affecte les nerfs pri-

mordialement ou ſecondairement ; dans le premier cas, la cauſe eſt morale ou phyſique ; je comprends, ſous la première dénomination, tous les mouvemens de l'ame dont la ſurpriſe, l'inquiétude ou le déſeſpoir, ſont l'effet immédiat.

Le plan de curation aura deux objets; l'un d'éloigner du ſouvenir toutes les idées qui tendroient à conſerver un déſordre ou un trouble, quel qu'il ſoit, dans les facultés intellectuelles. Mais comment diſſiper un trouble dont le motif eſt inconnu ? Quelle conſolation apporter à un cœur déſolé, quand on ignore le motif de ſa peine ? Peut-on même ſe permettre, ſans indiſcrétion, un examen ſérieux de tout ce qui ſe paſſe dans l'eſprit d'une étrangère qui a ſouvent de puiſſantes raiſons de cacher le ſujet de ſes inquiétudes ? Une fille interrogée par le Médecin de ſes parens, en préſence de ſa famille, ſera-t-elle l'aveu de ſes tourmens ſecrets,

crets, quand elle veut qu'ils ſoient enveloppés des ombres du plus profond myſtère ?

Pourquoi la médecine de l'eſprit n'eſt-elle pas auſſi généralement reçue dans le monde, que celle qui a pour objet les affections du corps ? Et qui doit mieux connoître qu'un Phyſicien, la cauſe de toutes les affections morales, & donner des conſeils plus aſſurés ſur les moyens de tranquiliſer les perſonnes qui en ſont tourmentées ?

Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt que par une ſuite incertaine & rare de circonſtances, que le Médecin découvre la vraie origine des maladies qu'on attribue aux vices de la bile, des nerfs ou des viſcères des digeſtions, pendant qu'elles ſont dues entiérement à l'état de l'ame. Son plan de curation n'eſt pas moins difficile à fixer, que la connoiſſance du mal n'a exigé de diſcernement pour être découverte. Si

la dissipation, l'exercice, le changement d'air & de lieu convient aux malades; des règles de décence, des usages austères s'opposent à l'exécution des conseils qu'il croit convenables.

Peut-on se permettre d'agiter les sens par des médicamens actifs, pour tirer les facultés intellectuelles de l'engourdissement dans lequel elles sont tombées, quand le sang est desséché par un long chagrin, par des ennuis, dont on n'a pas d'espérance d'appercevoir la terminaison prochaine? Au reste, une inquiétude, quelle qu'elle soit, est toujours une cause de spasme & d'irritation permanente, & l'usage des narcotiques doux est alors indiqué. L'application des émolliens sur les parties qui doivent verser le sang menstruel est indispensable. On doit ranger dans le même ordre de médicamens, les demi-bains, les pédiluves, les fomentations, les injections & les fu-

migations, dont j'ai déjà parlé en différens endroits de ce livre. Enfin, la ſaignée du bras eſt la méthode la plus aſſurée de rappeler les règles.

Mais, dira-t-on, ces grandes affections morales ne ſont communes que dans les femmes des cités ſpacieuſes, qui, la plupart, ne perdent par les menſtrues qu'une très-petite portion de liquides; à quoi bon répandre tant de ſang, quand il n'y a pas une vraie pléthore? Quelques goutes de ce fluide, retenues par haſard, ſont-elles donc capables d'occaſionner tous les déſordres qu'on leur attribue, & n'eſt-ce pas plutôt aux nerfs qu'il faut attribuer la formation des phénomènes biſarres & multipliés, qu'on obſerve chez quelques femmes après la ſuppreſſion des règles, quoiqu'elles ne ſoient pas d'un tempérament ſanguin?

Je ne diſſimule pas que cette ob-

jection ne contienne des vérités sensibles, & qui sont prouvées par une expérience journalière ; en voici un exemple. Une jeune fille apprit inopinément la fausse nouvelle de la mort d'un militaire qui lui étoit cher ; elle avoit alors ses règles qui se suppriment dans le moment. Quelques heures après elle fut attaquée de convulsions. Celui qu'elle avoit cru perdre, vint faire visite à ses parens, & la trouva dans l'état que je viens de dire. Elle le reconnut malgré les souffrances & l'affoiblissement de ses sens ; les accidens se calmèrent à sa vue, & quelques heures après les règles reparurent. On peut ajouter à cette observation la conséquence suivante ; donc, il suffira de calmer l'agitation des nerfs, toutes les fois que la suppression aura pour origine une affection morale. Mais il est de fait que l'affection ayant souvent un principe inconnu, l'irritation étant

prolongée par l'état de l'ame, éludera l'effet des narcotiques les plus puiſſans, parce que leur action eſt momentanée. Or, le chagrin étant ſuppoſé durable, le ſpaſme continuera comme lui. Dans ce dernier cas, il ſurvient une pléthore particulière, dont il eſt eſſentiel d'expliquer le méchaniſme, puiſque le développement de ſes cauſes nous indiquera la méthode curative.

J'ai démontré il y a quelques tems, dans un mémoire donné à l'Académie Royale des Sciences, la contractibilité des artères, par des expériences poſitives : j'ai fait voir par quelle ſorte de mouvement ou de contraction les artères pouvoient perdre de leur volume, tant en étendue qu'en diamètre intérieur; ces vérités avoient pour baſe un examen circonſtancié des tuniques muſculaires des artères. Je ſuppoſe pour le moment ces découvertes avouées par les Anatomiſtes

& devenues une doctrine générale : d'après ces principes, j'ajoute que si une quantité de fluides donnée, qui passoit librement par des canaux d'un diamètre & d'une grandeur déterminés, est forcée à parcourir en même-tems des vases plus étroits & moins longs, quoiqu'ils continuent à recevoir dans des tems égaux, une même quantité de sang, sans pouvoir le laisser écouler aussi facilement par leurs extrémités ; il en résultera une pléthore particulière, qu'on a désignée par la dénomination de pléthore relativement aux vaisseaux *plethora ad vasa.* Elle occasionnera, comme la pléthore ordinaire, une gêne dans la circulation ; & par suite tous les accidens que j'ai dit ailleurs dépendre de cet état : tels sont les suffocations, les palpitations, les douleurs de tête, de poitrine, la toux, l'hémopthisie, les gonflemens des viscères abdominaux, leur

engorgement inflammatoire, &c. phénomènes qui résultent tous de la plénitude générale ou relative. La saignée devient donc indispensable pour dissiper l'engorgement du système vasculaire. Autrement la réaction du sang, trop longtems continuée sur les parois des canaux artériels, est un nouveau stimulus qui détermine à son tour des contractions plus fortes, & l'embarras de la circulation s'accroît encore lui-même par ses propres effets.

Je ne veux pas inférer de cette doctrine, quelque positive qu'elle soit, qu'on doive verser du sang jusqu'à la disparition complette des accidens; car on ne retire pas toujours d'une grande évacuation de ce liquide, le calme qu'on en attendoit. Cependant, si on compare la somme des fluides qu'on a tirés des veines, avec celle qui se seroit écoulée par les menstrues, la première est quelquefois dix ou vingt fois plus considérable, & l'embarras de la

circulation ne se dissipe pas. A quelle cause nouvelle attribuer ce résultat qui paroît contraire à l'opinion reçue? Il est la continuation du même symptôme ; c'est-à-dire que l'agent qui porte le trouble dans les nerfs subsiste toujours. En vain on épuiseroit les malades, les artères se contractant à proportion qu'on désemplit les veines, & la gêne n'est pas détruite. C'est pourquoi les narcotiques sont nécessaires, & la curation est plus sûre & plus prompte par la réunion de ces deux moyens.

Une grande partie des Médecins prescrivent la saignée du pied dans la suppression des menstrues; leur objet est de faire une dérivation sur la matrice, afin de déterminer le sang a couler par les artères utérines. Cette pratique est dangereuse. Quand un spasme a causé la suppression, la matrice reste dans un état d'engorgement, qui suffit lui seul pour donner naissance au trouble

qui accompagne la maladie principale: or, par la révulsion, qui est la suite de la saignée du pied, l'engorgement s'accroît, & par conséquent les accidens qui lui sont inhérens. Bien plus, on a vu des saignées du pied supprimer les règles, quand elles couloient avec facilité. Celles du bras, au contraire, en procurant une dérivation éloignée, débarrasse les viscères abdominaux de la surabondance des liquides qui les accabloient, & le trouble qui les agite cessant, le sang coule sans effort. La saignée du pied est plus dangereuse à proportion que l'embarras de l'utérus est plus considérable; donc, elle doit être rejetée absolument si le sang est épais, s'il a la consistance inflammatoire, s'il y a disposition à une inflammation prochaine, engorgement indolent, obstruction, &c. J'ai dit qu'elle avoit quelquefois son application dans la chlo-

rose, mais je supposois alors qu'il étoit nécessaire de donner aux vaisseaux un plus grand développement, qu'on ne pouvoit obtenir qu'en les remplissant d'une quantité de liquides plus considérable. Dans le cas où la matrice est remplie par une somme de liquides qui restent en stagnation, faute d'action de la part de ce viscère, l'application des sangsues à la vulve le dégorge plus promptement: mais quelque soulagement que ce moyen procure momentanément, on ne doit pas négliger le traitement de la cause première.

Si un spasme subit, occasionné par un agent physique, comme l'action d'un air froid, le contact de l'eau froide, &c. supprime les règles & que la suppression soit très-récente, les demi-bains, les fomentations & les fumigations peuvent rappeler l'écoulement. Si ces moyens ne sont pas

ſuffiſans, on fera une ſaignée du bras, & on fera prendre à la malade des lavemens anti-ſpaſmodiques, composés de ſommités de rhue, de ſabine, de feuilles de mauve & de violettes, avec le ſel ammoniac.

L'épaiſſiſſement du ſang qui eſt cauſe de ſuppreſſion, eſt de deux eſpèces; ou il eſt coénueux & inflammatoire, ou pituiteux. En traitant du ſang des menſtrues & de ſes différences, j'ai indiqué la curation convenable à ces deux états. Les acrimonies, cauſe des ſuppreſſions, ſoit que le ſang conſerve ou perde ſa fluidité, ſoit qu'il ſoit même plus diſſous, exigent chacune une ſorte de traitement qui ſoit relative à leur caractère. A ce traitement en réunira les moyens capables de diſſiper le ſpaſme de l'utérus; je les ai indiqués ci-deſſus. L'irrégularité, la diminution ou la diſparition des règles, qui reconnoiſſent pour cauſe les

obſtructions de la matrice, n'admettent de guériſon que par celles de la cauſe; j'ai donné leur méthode curative dans l'hiſtoire des maladies chroniques des femmes.

Si la foibleſſe des vaiſſeaux eſt telle qu'elle ne puiſſe pas forcer le ſang à s'échapper par les extrémités vaſculaires, on preſcrira l'uſage des préparations martiales, des eaux thermales, ſalines & des autres médicamens actifs, en favoriſant l'écoulement par le traitement local. Cette circonſtance eſt la ſeule dans laquelle il ſoit permis de preſcrire les gommes réſines, qui ſont emménagogues. Par leur propriété fondante, elles diſſipent les embarras des vaiſſeaux & l'épaiſſiſſement que les liquides ont contracté, faute de mouvement ſuffiſant, pour entretenir leur fluidité. Les Médecins Italiens préfèrent l'aloës aux autres médicamens; ils le donnent à très-petite doſe

comme fondant, & aſſurent que cette méthode réuſſit toujours.

La ſuppreſſion, qui a lieu après l'inflammation de la matrice ou du vagin, ſe guérit par les moyens que j'ai indiqués en traitant des vices accidentels des parties de la génération.

Comme il exiſte une marche aſſez conſtante dans les accidens qui réſultent de la ſuppreſſion des menſtrues, il y a auſſi une méthode relative à la durée ou la violence de ces mêmes accidens. Si la ſuppreſſion a lieu dans les premiers tems de l'écoulement, l'embarras de la matrice eſt plus marqué que ſi les règles (quand elles ont été arrêtées) étoient ſur le point de ceſſer. Dans le premier cas, on en rappellera plus aiſément l'évacuation; dans le dernier, il eſt très-difficile d'y parvenir. Si les menſtrues ne paroiſſent pas, les malades ſont tourmentées d'affections ſpaſmodiques,

beaucoup plus violentes dans les premiers jours que dans les ſuivans ; on diminue l'activité de ces ſymptômes par les calmans ; ſurtout par l'alkali-volatil étendu dans une ſuffiſante quantité d'infuſion de fleurs de tilleul ou d'orange ; j'ajoute à cette potion le laudanum de Sidenham, l'ether vitriolique, avec le ſirop de violette ou de capillaire.

Quand le tems où les règles auroient dû paroître eſt écoulé, tous les médicamens qu'on preſcrit n'en rappellent pas l'évacuation ; il eſt donc inutile de fatiguer les malades. On attendra que la révolution ſuivante ſoit prochaine, pour diſpoſer les vaiſſeaux de l'utérus à permettre la ſortie du fluide menſtruel. Six ou huit jours avant l'époque préciſe, on preſcrira la méthode que j'ai déſignée dans ce chapitre, ayant égard aux circonſtances qui ont accompagné la ſuppreſ-

ſion, & à la qualité du ſang; on augmentera l'activité des moyens, & on les multipliera à proportion que le moment de l'apparition des menſtrues ſera plus rapproché. Ainſi, on commencera la curation par les demi-bains & les relâchans de toute eſpèce, que j'ai preſcrits précédemment; enſuite on donnera les calmans à l'intérieur, en continuant toujours les remèdes externes & locaux. Si le pouls paroît trop plein, dur & embarraſſé, on fera une ſaignée du bras. La ſuppreſſion réſiſtera difficilement à ce traitement; on n'emploiera les emménagogues que dans le cas où la foibleſſe de l'action vaſculaire paroîtra l'exiger.

CHAPITRE XXVII.

De l'irruption du sang menstruel sur différens viscères, & de son écoulement par des organes étrangers à ceux qui doivent lui donner issue.

QUAND l'utérus est trop contracté pour donner issue aux règles, le sang se porte sur des viscères étrangers, & les affecte de diverse manière, selon leur organisation propre. Le concours des circonstances qui se joignent au trouble que la suppression occasionne, augmente aussi ses effets ; ainsi son invasion sur le cerveau détermine les épilepsies sanguines qu'Hippocrate avoit observées, les maladies convulsives en comprimant l'origine des nerfs de la moëlle allongée, ou cette substance elle-même, l'inflammation des menin-

ges, les douleurs de tête violentes, celles des dents, la cécité, la ſurdité, la perte de la parole, les écoulemens périodiques de ſang par les oreilles, les narines, les yeux, la langue, les différentes parties de la bouche, &c. remarques dont on trouve des exemples dans les livres des Obſervateurs.

Les eſquinancies m'ont paru quelquefois dépendre de la diminution des règles, ou de leur ſuppreſſion. Il eſt d'autant plus facile de ſe former une idée juſte de la théorie de cette maladie, qu'on ſait que le trouble le plus habituel qui dépend de la ſuppreſſion des menſtrues ou de leur quantité diminuée, cauſe des ſpaſmes permanens dans les muſcles du larynx & du pharynx, des gonflemens momentanés ou durables, ainſi que ceux des amygdales, du voile du palais, &c. A ces effets, on peut joindre l'en-

gorgement des glandes tyroïdes, maxillaires, &c.

Le ſang des menſtrues ſe portant ſur les poumons faute d'écoulement ſuffiſant, engorge les vaiſſeaux de ces viſcères, ceux des véſicules & des glandes bronchiques; d'où l'oppreſſion, la ſuffocation, la rupture des vaiſſeaux ſanguins, les crachemens de ſang, la phthiſie pulmonaire, les ulcères du poumon, les palpitations, les intermittences du pouls, les concrétions polipeuſes du cœur & des grands vaiſſeaux, la pleuréſie, la peripneumonie, &c. Une femme attaquée d'une maladie inflammatoire après la ſuppreſſion des règles, eſt expoſée 1°. aux dangers qui dépendent de cette maladie même; 2°. aux récidives, que le défaut de menſtrues peut occaſionner. Quand les règles ne reviennent pas, la malade ne doit pas être tranquille pour avoir évité la mort: ſouvent la même

affection ſe manifeſte avec la même violence, après l'intervalle d'un, deux & trois ans au plus tard. Je connois une dame qui avoit été purgée dans les premiers tems de l'évacuation menſtruelle; la poitrine s'affecta, elle eut une pleuréſie dans laquelle on fut contraint de pratiquer pluſieurs ſaignées. Guérie de cet accident, elle parut pendant quelques mois jouir d'une meilleure ſanté: cependant la poitrine s'engorga de nouveau, & la gêne augmentant, elle fut attaquée après un an d'une nouvelle pleuréſie; l'iſſue en fut la même. Depuis cette dernière, la malade a éprouvé très-fréquemment des douleurs vives au lieu où le point pleurétique s'étoit fixé. Ces douleurs qui, lorſqu'elles étoient vives, cauſoient toujours une inflammation dans la même partie, ne pouvoient être calmées que par la ſaignée. Elle a actuellement ſoixante ans, & malgré ſa maigreur & la foibleſſe de ſa ſanté habituelle, le ſang

ſe porte toujours au même endroit. Il eſt eſſentiel de remarquer qu'après les ſaignées abondantes que les circonſtances urgentes rendoient indiſpenſables chez cette malade, les règles, qui avoient été très-modérées à leur apparition, ont toujours diminué de quantité. Il falloit porter ſes vues ſur l'état de la matrice. On ne s'eſt pas apperçu que ces accidens trop réitérés étoient une ſuite de metaſtaſe menſtruelle. Au reſte, ce que je dis de la pleuréſie, doit s'entendre de toutes les maladies qui attaquent les différens viſcères de la tête, de la poitrine & du bas-ventre.

Le ſang menſtruel, retenu dans le ſyſtême vaſculaire, ſe fraie des routes ou des émonctoires particuliers, indiſtinctement dans toutes les parties. On en a vu s'écouler de la ſuture ſagittale, des gencives, des dents & de leurs alvéoles, des conduits ſalivaires, du voile du palais, de la luette, des

mammelles, des glandes axillaires, des aisselles mêmes. Il forme dans l'estomac par la rupture, ou au moins la dilatation de ses vaisseaux, des vomissemens sanguins qui se renouvellent à des tems marqués: il donne naissance à la maladie noire par les vaisseaux mesaraiques. Les hémorrhoïdes périodiques lui fournissent aussi une évacuation, ainsi que les reins, la vessie & l'ombilic. Il s'échappe également des différens points de la peau par le sommet de la tête, par les lèvres, les genoux, les doigts. On en a vu s'écouler d'une tumeur située au dos; une autrefois jaillir avec violence d'une tumeur qui avoit son siége à l'aine; on en vu partir de l'intervalle des deux condyles du fémur, qui forment le dessous du genoux. Chez quelques personnes, il s'est ouvert une voie par le pied, les croutes galeuses, lépreuses en quelque lieu qu'elles fussent situées. Il trouve une issue plus facile dans les cicatrices

nouvelles & qui n'ont pas acquis la ſolidité convenable pour s'oppoſer à ſon effet. On en a vu ſortir auſſi du rectum, du foie, de la main, de la région du thorax, des doigts. Il a été envoyé dernièrement une obſervation adreſſée à la Société Royale de Médecine, qui mérite de trouver place dans ce Chapitre.

Une femme avoit été mordue par un chien, qu'on croyoit être enragé; l'index d'une main portoit deux plaies faites par les dents oppoſées des deux mâchoires. On fit le traitement qu'exigeoit la cauſe ſoupçonnée. Quelque tems après la guériſon du doigt, il ſurvint dans le ſiége des cicatrices, une démangeaiſon vive & un gonflement avec rougeur & chaleur ſenſible; le ſang jaillit de la cicatrice & l'écoulement perſiſta plusieurs jours, malgré les efforts qu'on fit pour l'arrêter. Ce phénomène a lieu depuis ce moment

chaque quinzaine, & il a été accompagné des mêmes circonſtances. Il paroît, par les détails de l'obſervation, que le ſujet dont il s'agit eſt très-ſanguin; que ſes règles ſont preſqu'entièment ſupprimées depuis que cet écoulement en tient lieu.

Le ſang a fait irruption au-dehors du tronc de la cuiſſe, après l'amputation, malgré que la guériſon parut ancienne; les cicatrices des ſcarifications, lui ont donné paſſage chez quelques femmes; il s'eſt écoulé de même par les ulcères des mammelles, de l'eſtomac, de la cuiſſe, de la jambe & des pieds. Il s'eſt frayé des routes ſpontanées par les veines; celles du ſourcil, de la malléole, la ſaphène, la crurale; il a formé des anevriſmes vrais, avec une pulſation manifeſte; des varices d'un volume conſidérable.

Souvent il s'eſt échappé par pluſieurs parties en même-tems, comme les

narines & les yeux ; la bouche, les narines, les oreilles & le cuir chevelu ; les oreilles, l'omblic & les mammelles ; les oreilles & les pores de la peau, ſur tout celle de la tête, des bras, de l'avant-bras & de la cuiſſe ; des gencives, de l'anus & des narines ; de la langue & des taches de la peau, &c. &c. Il a paru une multitude de combinaiſons dans cette évacuation, dont les Obſervateurs ont rendu compte, & qu'on trouvera facilement dans leurs ouvrages.

On apprend par une des obſervations que j'ai citées, combien il eſt dangereux que le ſang menſtruel s'égare de ſa route, en formant des embarras dans des parties étrangères, parce qu'il y occaſionne des maladies qui deviennent plus ou moins graves, ſelon que leur ſiége occupe des viſcères plus eſſentiels à la vie. S'il ſe frayoit une iſſue par les extrémités, & que cette route fût toujours conſervée, il n'y auroit

auroit aucun danger que l'excès de fluide se dissipât par elle: mais comme ces ouvertures surnaturelles se ferment quelquefois après une longue durée, l'utérus, qui acquiert plus de résistance pendant cet espace de tems, résiste à l'abord des liquides qui se trouvent forcés à faire irruption sur d'autres parties, & cette seconde métastase est la plus dangereuse.

Il n'est donc pas indifférent de tarir sans précaution la source de ces évacuations. Quelque siége qu'elles occupent, il est indispensable de les rappeller auparavant à la matrice. Par les moyens que j'ai indiqués précédemment, on la dispose à recevoir plus facilement le sang qui ne pouvoit y circuler; parce qu'il ne trouvoit pas une extension suffisante dans ses vaisseaux, pour y aborder, & la souplesse convenable dans ses extrémités, pour s'épancher dans la cavité du viscère. Les bains,

les fomentations, les injections & les fumigations émollientes sont nécessaires pour faire perdre au tissu de l'utérus la fermeté qu'il avoit acquise. Pour forcer le sang à s'y arrêter, à étendre ses vaisseaux & les développer, on emploiera la ligature proposée par Simson, & dont j'ai donné des détails dans le Chapitre qui traite de la chlorose.

On ne fermera les ouvertures surnaturelles que quand l'utérus aura repris complettement ses fonctions; au reste, lorsque le sang menstruel s'écoulera par les voies que la nature a destinées à lui livrer passage, les autres se fermeront d'elles-même. Cependant, si elles persistoient à fournir du sang, on n'auroit rien à craindre alors de l'application des répercussifs, & des astringens. Celle des caustiques & du feu même, pourroit être utile, en déterminant une suppuration, & ensuite une cicatrice qui changeroit l'ordre or-

ganique des vaiſſeaux qui auroient fourni une iſſue étrangère à l'écoulement des règles.

Il ſe préſente ici une queſtion intéreſſante par ſes détails ; c'eſt de ſavoir ſi les femmes qui perdoient du ſang périodiquement par des parties éloignées de celles de la génération, ont pu être mères. Les Obſervateurs ont gardé le ſilence ſur un fait auſſi important ; il me ſera donc permis, en attendant qu'ils s'expliquent à ce ſujet, de propoſer mes conjectures, parce qu'elles me paroiſſent concluantes à quelques égards, ſi on doit juger les faits de cette eſpèce, par analogie.

Morgagni avoit obſervé, dans les cadavres de la plupart des femmes qui n'avoient point été réglées, des vices de conformation dans l'utérus & les parties qui lui ſont adhérentes. Il en concluoit avec juſteſſe, que ſi on avoit fait un grand nombre d'ouvertures dans de pareilles circonſtances, on n'au-

roit pas manqué de multiplier les remarques de la même espèce. Quelle différence pourroit-il y avoir par rapport à ces vices d'organiſation, entre une femme non réglée, & celle qui n'a eu ſes menſtrues que par des organes étrangers ? Ne paroît-il pas très-vraiſemblable que la plupart des phénomènes dont j'ai rendu compte ci-deſſus, ſemblent indiquer un vice réel dans l'utérus, & peut-être dans ſa conformation ? Il n'y auroit de diſparité entre ces deux circonſtances, qu'en ce que les unes n'auroient jamais eu l'écoulement périodique de leur ſexe, & que les autres l'auroient obtenu par des voies étrangères. La ſanguification ne dépend point du parfait développement de la matrice ; par conſéquent les vices de ce viſcère ne ſont pas un obſtacle à la naiſſance de la pléthore générale. Quand l'accroiſſement du ſujet eſt arrivé, à-peu-près, au degré de ſon extenſion ordinaire, la ſurabondance

du ſang qui ne trouve point d'iſſue pour remettre l'équilibre entre les vaſes & le fluide qu'ils contiennent, portera donc ſes effets indiſtinctement ſur les organes, & de l'engorgement de quelques-uns de leur canaux, dont le diamètre aura été augmenté au point d'ouvrir leurs orifices, réſultera une voie qui facilitera l'évacuation périodique.

En réfléchiſſant ſur ce qui ſe paſſe après les maladies qui ont changé la contexture de l'utérus, on eſt convaincu que la choſe ſe paſſe ainſi que je viens de l'expliquer. Une dame fut attaquée d'une inflammation de la matrice; les progrès de la maladie furent violens. Le col de ce viſcère fut gangrené & détaché de l'utérus par la ſuppuration. Les bords de l'ulcère ont rapproché les parois du viſcere, & ils ſont devenus adhérens; il en eſt réſulté par la ſuite un défaut de menſtruation, non par ſtaſe du ſang dans le viſcère même, (ce qui auroit produit des ac-

cidens ordinaires aux imperforées, ainſi que je l'ai expliqué ailleurs) mais parce que la contexture de l'utérus avoit ſubi un changement & une altération complette. Dans cet état, le fluide ſurabondant s'eſt porté ſur des parties éloignées; il les a engorgées, & on avoit tout à craindre des ſuites de cette eſpèce de métaſtaſe. Cependant on l'a calmée par des ſaignées, des ſangſues, &c. Or, dans la circonſtance préſente, on reconnoît une ſanguification que la diſpoſition vicieuſe de l'utérus n'a point altérée; par conſquent l'état de ce viſcère, quel qu'il ſoit, ne peut avoir aucune influence ſur la plétore générale, dans le ſens que je l'ai énoncé ci-deſſus; par conſéquent la nature conſerve toujours la poſſibilité de ſe débarraſſer par quelque voie de la ſurabondance du ſang, dont la préſence dans les vaiſſeaux, gêneroit la continuité des fonctions, ou apporteroit au moins des changemens dangereux dans

la facilité avec laquelle elles doivent s'exécuter. S'il eſt vrai que des hommes après l'amputation d'une extrémité, quand ſur-tout elle a été faite près du tronc, ont été expoſés aux effets de la pléthore comme les femmes, faute d'une partie ſuffiſante, pour conſumer cet excès de nourriture; qu'eſt-il arrivé autre choſe que ce qu'on a remarqué, dans l'obſervation, par laquelle j'ai prouvé que l'état de l'utérus n'étoit pas capable de changer les réſultats de l'action organique des vaiſſeaux, quand ils avoient une énergie convenable? Que par conſéquent, les menſtrues qui s'écoulent par des voies non naturelles, paroiſſent dépendre d'une diſpoſition vicieuſe, native ou accidentelle du viſcère qui étoit deſtiné à donner iſſue au ſang qui forme les règles.

Ces réflexions ont encore un objet d'utilité dans la curation de cet état, qu'on peut regarder comme maladie dans bien des cas; c'eſt qu'avant de

chercher à rappeller le ſang à la matrice, s'il ne s'étoit jamais évacué par ce viſcère, il ſeroit très-utile de conſtater par un examen ſcrupuleux, quelle eſt ſa forme, ſon développement, & celui de ſes parties, comme ſon orifice, &c. par ce moyen on reconnoîtroit la poſſibilité ou l'impoſſibilité d'y rappeller les menſtrues; & dans ce dernier cas, on ne fatigueroit pas les malades par un traitement inutile. Cet objet mériteroit peut-être une plus grande diſcuſſion; mais ce que j'en ai dit ſuffira ſans doute pour déterminer les Obſervateurs à porter leurs vues vers un point de doctrine auſſi intéreſſant pour l'explication des phénomènes qui en réſultent, que pour s'aſſurer du plan de curation convenable aux différentes circonſtances qui s'offriront à leurs recherches.

CHAPITRE XXVIII.

Effets du défaut de menstruation par rapport à ses suites, indépendamment de la pléthore.

Si la suppression ou la diminution des menstrues n'étoit que la cessation simple d'un écoulement de liquides toujours de même nature, ou la diminution de cet écoulement, comment arriveroit-il que des maladies qui ne paroissent avoir aucun rapport avec lui, prissent aussi généralement naissance chez les sujets dans lesquels cette évacuation n'est pas suffisante? Hippocrate avoit observé qu'au moment où les femmes cessoient d'être réglées, elles étoient fréquemment attaquées de la goutte. Galien avoit fait des remarques qui sans diminuer le prix de

celles du Médecin Grec, nous prouvent que dans des circonſtances différentes, la goutte & le rhumatiſme ſont fréquens dans le même ſexe : j'ajouterai à ces détails que les ſujets qui m'ont paru le plus ordinairement diſpoſés à ces affections, ont ſouvent été ceux qui avoient des règles plus abondantes, & chez leſquels par conſéquent une partie du ſang menſtruel refluoit dans la maſſe générale des humeurs; les éruptions dartreuſes & exanthématiques, fréquentes chez les femmes bilieuſes qui ne perdent point aſſez de fluide par l'évacuation périodique, viennent auſſi ſous quelques rapports, à l'appui de l'opinion que je vais expoſer, & lui ſervent de preuve.

Je regarde les règles comme une évacuation, qui en débarraſſant la ſurabondance du ſang, procure auſſi une iſſue aux liquides, à la manière des exutoires; c'eſt-à dire que par elle, le ſang perd une partie des principes

malfaiſans qui altèrent ſa pureté. Il eſt prouvé par une obſervation conſtante, que des ſaignées ménagées & faites à des époques convenables, ont ſouvent empêché le développement & le renouvellement des dartres, des éréſipèles, &c. qui ſe manifeſtoient chez des hommes en différens tems de l'année. Les purgatifs, comme évacuans, ainſi que toutes les ſubſtances propres à favoriſer la tranſpiration & les autres ſécrétions, ont été ſuivis des mêmes ſuccès. A proportion que les perſonnes attaquées de ces maladies ſe ſont éloignées d'un uſage qui en avoit reculé, affoibli, ou même diſſipé les récidives, elles les ont vu renaître avec plus de facilité. Cette doctrine eſt applicable à l'évacuation menſtruelle, par rapport à ſes ſuites; & l'expérience apprend que les choſes ſe paſſent de même dans les deux ſexes. C'eſt pourquoi la diminution des menſtrues donne des dartres

fréquentes, des éréfipèles plus étendus, plus inflammatoires & plus dangereux; la cessation accidentelle ou naturelle de cet écoulement fait aussi contracter plus promptement les maladies que j'ai nommées.

Cette question n'est donc pas une pure spéculation de théorie, puisqu'elle a pour objet une révolution qui a une influence marquée sur la santé. Les Praticiens ont trop négligé ces remarques; il est tems d'en exposer le tableau sous leurs yeux, afin de fixer davantage leur attention sur un objet qu'ils auroient dû méditer, puisqu'il servoit à découvrir la cause d'un grand nombre de maladies, dont les principes n'attendoient plus qu'une occasion favorable à leur développement.

Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer des préceptes de médecine-pratique sur l'objet de ce Chapitre; j'ajouterai seulement qu'on doit assez concevoir,

d'après les réflexions précédentes, combien il eſt important de connoître le vice habituel de chaque malade, les dégénéreſcences natives ou accidentelles de ſes humeurs, & les accidens auxquels elle a été expoſée, pour prévoir & prévenir en même-tems ceux qui peuvent avoir lieu par la ſuite, & combiner le plan de curation relativement à ces complications. J'ai expoſé aſſez en détail, dans les Chapitres précédens, la conduite qu'il falloit tenir relativement au défaut d'écoulement ſuffiſant des menſtrues; c'eſt au Médecin à faire un choix convenable des moyens que ces connoiſſances lui ſuggéreront, au moment où il eſt conſulté.

CHAPITRE XXIX.

Des différences de quantité dans les Menstrues, & de l'estimation de la quantité nécessaire à chaque individu.

Si l'on en croit les observateurs de l'ancienne Grèce, les femmes perdoient ordinairement vingt à vingt-quatre onces de sang par les menstrues, dans l'espace de deux ou trois jours. Si l'écoulement duroit plus long-tems, ou s'il étoit restreint à un tems plus court, Hippocrate le croyoit contre-nature; c'est-à-dire, annonçant un état morbifique ou un signe de stérilité. Nous sommes bien éloignés d'adopter cette doctrine dans notre pays. Nous voyons tous les jours des femmes dont les règles durent quatre, cinq, six jours, & plus, sans qu'il y ait aucun dérange-

ment dans leur ſanté ; & cependant elles ne ſont pas ſtériles. Les modernes qui ſe ſont occupés de cet objet, comme Freind, Aſtruc, Haller, n'ont pas été de même avis ſur la quantité des menſtrues ; Freind comme les Grecs, croyoit que les femmes perdoient vingt onces de ſang ; Aſtruc prend la meſure commune entre huit & ſeize onces ; Haller la fixe à huit. Il eſt eſſentiel de ſe ſouvenir que ces obſervateurs étoient placés dans des Royaumes différens, que les uſages de chaque peuple, & ſur-tout l'influence du climat ſur les tempéramens, apportant des variétés marquées dans les conſtitutions, il a dû réſulter que la meſure commune n'étoit point égale parmi les femmes de diverſes contrées.

Depuis la femme qui ne voit qu'une ou deux fois par chaque année, & qui ne perd que quelques gouttes de ſang, juſqu'à celle qui le verſe à grands flots deux fois par chaque mois, la différence

eſt immenſe, & des phénomènes ſi oppoſés s'obſervent entre des perſonnes de la même famille.

Les variations de cet écoulement ſont donc très-multipliées parmi les ſujets d'une même nation, d'une même cité & d'une même famille. Il eſt donc bien difficile de connoître quelle doit être la juſte quantité de ſang que perdra un individu, ſur-tout en ſe rappellant que les changemens qui arrivent en lui ont auſſi une grande influence ſur l'état plus ou moins pléthorique de l'utérus. L'uſage du mariage rend chez les unes les règles plus abondantes, tandis que la même cauſe ſert à les modérer chez quelques autres. L'exercice les augmente communément; mais s'il eſt exceſſif, les règles ſont moins abondantes. Les bonnes ou mauvaiſes digeſtions, la nature des alimens, &c. ſont une nouvelle cauſe de variations dans la quantité des menſtrues, la ſanté reſtant la même, à

tous autres égards. Les affections morales, les maladies & l'épuisement qui en résulte, sont autant d'objets qu'il faut prendre en considération, pour estimer avec précision la mesure de sang qui doit s'écouler par les menstrues. Les autres affections pathologiques ont aussi leur influence, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs.

Dans l'incertitude de ces résultats, par quel signe connoîtra-t-on qu'une femme n'est pas assez réglée ? C'est le point de doctrine qu'il importe précisément au Médecin de bien déterminer. Si on se rappelle ce que j'ai dit en parlant des menstrues dont l'apparition a été retardée ou difficile, on saura quelles sont les marques auxquelles on reconnoît l'embarras de la matrice. Je renvoie le lecteur à ce Chapitre. Or, dans les sujets chez lesquels une cause quelle qu'elle soit, a pu mettre obstacle au libre écoulement des règles, l'embarras subsiste encore après la ces-

ſation des menſtrues ; la matrice qui reſte engorgée , ou trop remplie de ſang , ſuſcite les mêmes ſymptômes par le tiraillement de ſes nerfs. Quelquefois le liquide ſe porte abondamment dans les vaiſſeaux hémorrhoïdaux, & leur fait éprouver une diſtenſion extrême qui ſe diſſipe à l'apparition ſuivante des règles , ſi leur écoulement eſt ſuffiſant. C'eſt donc à l'état de gêne qui ſubſiſte après cette époque, qu'on reconnoît ſi l'évacuation menſtruelle a péché par ſa quantité ; & dans ce cas on emploiera les moyens curatifs que la connoiſſance des cauſes du défaut de menſtruation indiquera néceſſaires.

CHAPITRE XXX.

Du Prurit des parties de la génération.

LA plupart des Auteurs des derniers ſiècles ont confondu le prurit des parties de la génération avec la fureur utérine ; cependant ces deux maladies ne ſe reſſemblent point dans la marche de leurs ſymptômes, & encore moins dans leur invaſion. Le prurit s'annonce par une démangeaiſon d'abord légère, qui devient inſoutenable avec le tems, mais qui n'eſt point accompagnée de l'idée de volupté, ou plutôt de cette luxure effrénée qui caractériſe la fureur utérine. On n'a pas non plus diſtingué le prurit des parties externes, d'avec celui qui a ſon ſiége dans le col de la matrice. Cependant, cette diſtinction eſt eſſentielle par rapport à

l'emploi des moyens curatifs; d'ailleurs l'expérience prouve que les grandes lèvres, ſur-tout à leur commiſſure inférieure, ſont plus particulièrement affectées de cet accident, que le vagin & le reſte de la vulve. Il eſt rare que le col de la matrice en ſoit le ſiége; les raiſons en ſeront expoſées dans le moment. Les femmes ſales, celles qui ont le ſang âcre & bilieux, y ſont plus expoſées que les autres. C'eſt d'abord un chatouillement léger qui eſt uni à une démangeaiſon ſupportable; telle eſt l'invaſion ordinaire du prurit, la première fois qu'il ſe fait ſentir: quelquefois même ce chatouillement ſeroit inconnu aux jeunes filles, ſi elles ne s'étoient pas trouvées appuyées ſur des corps durs, fixés entre les cuiſſes. Je connois des femmes qui m'ont avoué que dans leur jeuneſſe la choſe s'étoit paſſée ainſi. L'une d'elle m'a aſſuré que dès la première fois qu'elle avoit éprouvé cette ſenſa-

tion, elle s'étoit agitée en se frottant au point de s'écorcher, parce que la démangeaison augmentoit par le frottement; mais elle étoit souvent renouvellée par l'écorchure, en sorte qu'elle continua cette manœuvre pendant plusieurs mois, sans ressentir le moindre plaisir.

A proportion que le frottement est continué, la chaleur qui en résulte dans la partie, rend la démangeaison plus insupportable. Il n'est pas étonnant que chez des filles déjà formées, il n'en résulte une sensation de volupté, qui les engage à y porter plus fréquemment la main. Cette conduite inconsidérée les dispose à la masturbation, qui devient pour elles une jouissance dont rien ne les déshabitue, sur-tout si leur constitution les porte naturellement au plaisir. On voit par ces réflexions, qu'un léger accident qui n'est pas même une indisposition, a des suites très-graves dans quelques sujets. Le

prurit ſe fait ſentir indiſtinctement à tout âge, il attaque les enfans, les vieilles femmes, les jeunes filles, & les adoleſcentes. Dès les premières années de la vie, il tourmente les filles qui ont le ſang âcre. On voit beaucoup d'enfans ſe déchirer la vulve en ſe grattant. Ce qui fait croire à quelques femmes adultes que le prurit eſt un indice du beſoin des plaiſirs de l'amour, c'eſt qu'après s'être livrées à la volupté, ſi la vulve eſt très-mouillée, l'âcreté des liquides qui cauſoient la démangaiſon ne fait plus d'impreſſion; le mucus qui s'exprime des ſinus de la matrice & du vagin, enduit les parties irritées, & en calme l'ardeur comme feroit un autre mucilage, c'eſt-à-dire un ſimple émollient; mais la cauſe qu'elles attribuent au prurit, n'a aucun fondement, s'il conduit à la volupté, c'eſt par les raiſons que j'en ai données ci-devant.

Il n'eſt point de parties dans la compo-

ſition deſquelles on rencontre autant de glandes cutanées, que dans les tégumens des grandes lèvres, qui ne ſont, à proprement parler, que des replis de la peau avec un tiſſu cellulaire, formé en réſeaux, dont les lames par conſéquent ne diffèrent dans leurs dimenſions, qu'en ce qu'elles ſont moins plattes & moins courtes, & qu'on a priſes mal-à propos, pour un tiſſu charnu, ainſi que celui des nymphes. Les glandes dont je parle, filtrent une humeur ſébacée, très-abondante, très-odorante dans les femmes qui ont les cheveux roux ou d'un noir foncé. Cette humeur, en ſéjournant trop long-tems dans ces parties, s'échauffe & devient très-irritante, c'eſt elle qui cauſe le prurit; elle agit en cela à la manière des fleurs blanches très-âcres, qui cauſent de vives démangeaiſons & de la phlogoſe ſur les organes auxquels elles s'attachent. Si le ſang d'ailleurs eſt pur, le prurit eſt momentané; il ceſſe quand

l'humeur qui l'occaſionnoit a été emportée par le frottement qui l'eſſuie. Si les liquides ſont plus âcres, dans ce cas l'humeur qui les irrite rend le plurit plus conſtant ; il eſt quelquefois porté au point d'interrompre le ſommeil, & par l'agitation qu'il procure de cauſer de la fièvre. Je connois une dame dont le vagin a été ouvert avec la veſſie dans un accouchement laborieux, & qui rend une partie de ſes urines par la vulve; elle eſt très-ſujette à un prurit inſupportable par l'irritation que cauſe l'urine. C'eſt auſſi par cette raiſon que les petites filles ont ſouvent la vulve enflammée, parce qu'elles ſont ſouvent mouillées d'urine. Le prurit de l'orifice de la matrice (maladie rare,) dépend de l'acrimonie du ſang. Il n'exiſte preſque jamais ſans engorgement à cette partie ; il eſt preſque toujours accompagné de ragades, de fiſſures à cette partie; ce qui prouve que l'altération des liquides qui

ont

ont été gênés dans leur marche, en ſéjournant trop long-tems dans les vaiſſeaux du col de la matrice, les ont enflammés. Les femmes qui ſont attaquées de cette maladie, ont toutes une conſtitution bilieuſe : celles qui ont une humeur dartreuſe ou éréſipélateuſe, y ſont plus expoſées que les autres. Le prurit du col de la matrice eſt plus intolérable que celui de la vulve, parce qu'on ne peut ſatisfaire le déſir de grater cette partie. Quand il eſt porté à un certain degré d'intenſité, il cauſe un emportement, une apparence de fureur, & des mouvemens convulſifs, des diſtorſions du tronc, des gonflemens du bas-ventre, & des ſuffocations ſemblables à celles qu'on remarque dans la paſſion hiſtérique. Les femmes qui voient leurs maris dans cet état, deviendroient furieuſes, ſi la liqueur ſéminale de l'un & de l'autre ne tempéroit pas la chaleur du col de l'utérus.

Le prurit du vagin & de la vulve n'est pas un accident qui ait des suites graves par lui-même ; mais celui du col de la matrice peut devenir la cause d'une inflammation par la chaleur & l'irritation qu'il occasionne dans cette partie. D'ailleurs, les femmes qui en sont tourmentées, croyent se soulager en introduisant dans le vagin, des corps étrangers par lesquels elles s'excitent à la volupté; cette manœuvre, au lieu de calmer l'irritation, la rend quelqufois violente, au point de troubler le cerveau, comme dans la manie. Il arrive aussi qu'en agaçant trop fréquemment ces parties, on y cause des congestions, qui, lorsqu'elles ne deviennent pas promptement inflammatoires, forment une obstruction qui dégénère promptement en squirre ; parce que la chaleur excessive qui y règne, dissipe la sérosité du sang, & coagule la lymphe.

La curation du prurit qui a pour

cause la malpropreté des parties de la génération, n'exige que des lotions simples; ou émolientes, si la phlogose les indique. Les décoctions de graines mucilagineuses, comme celles de lin, de spillium, de coin, &c. les décoctions de racines de guimauve, de nimphea, celles des feuilles de mauve, de guimauve, de violettes, de mercuriale, d'épinards, &c. rempliront cette indication. Les bains de siége, les injections, les fumigations produiront le même effet. Quand on reconnoîtra une acrimonie marquée dans le sang, on fera le traitement interne, que l'espèce d'acrimonie exigera, mais on n'omettra pas les moyens locaux que je viens de prescrire. C'est particulièrement dans le prurit de l'orifice de l'utérus que les remèdes intérieurs sont nécessaires. On s'assurera avant tout de l'état de la matrice, afin de reconnoître les engorgemens du col s'il en existe. Le traitement des ragades & des fissures, a été

donné dans le Traité des Maladies Chroniques des femmes âgées. Le point essentiel consiste à bien distinguer la cause du prurit; mais soit qu'un vice interne ou non l'occasionne, les moyens locaux sont indispensables; dans le premier cas pour calmer les accidens, dans le second pour les faire cesser complettement. Quel que soit le vice des fluides qui donne naissance au prurit, on ne peut pas espérer de le guérir qu'on n'ait auparavant rendu aux humeurs le degré de salubrité & de pureté qui constitue la bonne santé. Le Médecin jugera lui même le plan de curation qui sera convenable, d'après la connoissance de la cause.

CHAPITRE XXXI.

De l'introduction des corps étrangers dans le canal de l'urèthre.

L'URÈTHRE eſt d'une ſenſibilité aſſez marquée, pour que les chatouillemens légers qu'on lui fait éprouver ſoient accompagnés d'une ſorte de plaiſir. De nombreux accidens ont appris que de jeunes filles avoient introduit dans ſa cavité, des corps étrangers. Quelques-unes ont avoué avoir continué cette manœuvre au point de n'éprouver de volupté qu'en le déchirant ou l'excoriant avec des corps pointus, comme les épingles. Il en eſt réſulté quelquefois des inflammations qui ſe ſont communiquées à la veſſie, & qui ont expoſés les malades aux dangers de perdre la vie. Le corps étranger in-

troduit dans le canal urinaire, à une profondeur trop considérable, échappe quelquefois à la main d'une femme. L'irritation de l'urèthre le fait contracter, le corps s'avance par le resserrement du canal, & il n'est plus possible de le dégager. S'il est d'une figure à ne pas parvenir aisément dans la vessie, il s'engage dans la substance de l'urèthre, & occasionne les accidens les plus graves, inflammation violente, suppression de l'urine, & tous les symptômes mortels qui accompagnent ces deux maladies.

Il est bien difficile que les saignées, les bains & les fomentations émollientes calment les accidens ; le canal est toujours contracté sur le corps qui l'irrite & qui, la plupart du tems, s'enfonce dans la substance; les secours antiphlogistiques ne produisent presqu'aucun bon effet, parce que la cause irritante exerce continuellement son action. Quel parti prendre dans cette

circonſtance ; il n'en exiſte qu'un, c'eſt d'ouvrir le canal de l'urèthre dans ſa plus grande longueur. Quelque cruelle que paroiſſe l'opération, elle eſt indiſpenſable; d'ailleurs en s'aſſurant par le doigt introduit dans le vagin, du lieu où ſe trouve placé le corps étranger, on peut faire la ſection ſur lui, ſans crainte de bleſſer les parties environnantes. Pour y parvenir, on ſe ſervira d'un ſpéculum qui dilate le vagin; & en dirigeant l'inſtrument ſur la pointe du doigt, on ne fera la ſection que comme on la jugera néceſſaire. Par ce moyen, on aura la facilité d'extraire le corps avec des pinces. S'il étoit d'un volume trop petit pour écarter les parois de l'urèthre, on y introduira une ſonde crenelée, ſur laquelle on dirigera l'inciſion ſans crainte d'intéreſſer les parties qu'on voudroit ménager. Le reſte de la curation ne préſente aucune difficulté. Quand le corps

étranger eſt conformé de manière à gliſſer aiſément dans toute la longueur du canal urinaire, il paſſe juſque dans la veſſie. Si ſa forme eſt liſſe & ſans aſpérité, il n'occaſionnera pas d'abord d'accidens, parce que logé dans la cavité de la veſſie, il n'irrritera pas ſes parois par un contact fatigant; mais dans le cas contraire il donnera naiſſance aux maladies que j'ai nommées dans l'article précédent. Quoi qu'il en ſoit, il deviendra à la longue chargé d'une incruſtation ſaline qui ſera le noïau d'une pierre de la veſſie, ſi ſa forme ne lui a pas permis de reprendre la route par laquelle il s'étoit introduit dans ce viſcère. Cependant l'incruſtation aquerra des progrès par les couches ſucceſſives qui ſe dépoſeront ſur les précédentes; c'eſt ainſi qu'on a vu des épingles à friſer occuper le centre des calculs de la veſſie. La maladie qui exiſte alors, n'a rien de commun

avec le plan de cet ouvrage; c'est pourquoi je terminerai cet article sans parler de sa curation.

CHAPITRE XXXII.

De la Masturbation.

EST-CE dans les vices de l'éducation, dans la séduction des exemples dangereux, & dans la force du tempérament ou l'effet des passions, qu'il faut chercher la cause de la masturbation? Ne seroit-ce pas aussi quelquefois au concours de certaines circonstances qu'on pourroit attribuer l'origine du penchant qui porte un grand nombre de femmes à jouir d'elles-mêmes? Quelque difficile que soit la solution de ces questions, elles intéressent trop les bonnes mœurs pour qu'on ne cherche pas à développer les causes d'une jouissance mensongère

que la nature & la raiſon déſavouent. Quelques précautions qu'exige l'examen d'un ſujet intimément lié aux mœurs, je préviens d'avance que je ne tairai pas les vérités que le haſard m'a fait obſerver. Si la bienſéance ordonne quelques ménagemens dans l'expoſition de ces différentes queſtions, l'intérêt des mères veut auſſi qu'elles ſoient développées ſans obſcurité, afin qu'elles puiſſent prévenir des abus dangereux, en ce qu'ils affectent également la ſanté avec les facultés intellectuelles. Si je préſente au grand jour ce tableau des miſères humaines, je ne l'expoſe qu'aux ames honnêtes; les cœurs dépravés n'y trouveront pas les reſſources qui pourroient entretenir une paſſion honteuſe. Je couvrirai d'un voile épais les inventions obſcènes de la volupté, qui ſont les fruits perfides d'une imagination corrompue. Mes écrits ne ſeront pas ſouillés par des images révoltantes;

la femme vertueuse & forte les lira sans en être allarmée, & la femme incertaine sur sa conduite future, encore irrésolue entre l'attrait mensonger du libertinage & l'ascendant sévère de la vertu, y trouvera de nouveaux motifs de conserver sa pureté. Si des esprits inquiets s'effrayent d'avance de la publicité de mes réflexions, qu'ils les lisent avant de me juger; mais qu'ils considèrent un moment que le vice dont je dévoile les suites funestes est généralement connu : ce n'est donc pas ici la circonstance d'imiter la conduite de cette sage République de la Grèce, qui ne voulut pas punir un parricide, de crainte de donner à ses concitoyens l'idée d'un attentat qui avoit été inconnu jusqu'à ce jour.

On doit mettre au nombre des vices d'éducation toutes les actions qui se passent en présence des enfans, lorsqu'ils sont arrivés à l'âge de réfléchir sur ce

qu'ils obſervent & d'en garder le ſouvenir. Ce qui contribua le plus à conſerver la pureté des mœurs, dans une grande partie de la Chine, c'eſt, dit le Préſident de Monteſquieu, la réſerve & la politeſſe extrême, avec laquelle les habitans des villages mêmes vivoient entr'eux. Le Légiſlateur d'un de ces grands Empires, vouloit qu'on obſervât avec autant de ſcrupule les manières que les loix. En confondant les unes & les autres avec les pratiques de religion, il avoit rendues les premières plus reſpectables & d'une obſervance plus rigoureuſe; c'eſt ce plan de conduite que je propoſe aux parens par rapport aux enfans. On ne peut regarder comme criminelles les careſſes modérées d'un époux à ſa femme, parce que le lien qui les unit en permet de plus particulières: cependant dans les embraſſemens, même les plus ordinaires, il eſt preſ-

qu'impossible que la différence des sexes ne donne pas une action plus voluptueuse, qui a sa source dans l'espoir d'un plus grand plaisir dont la jouissance peut être prochaine.

Ces *manières*, pour me servir de l'expression de Montesquieu, sont en quelque sorte le témoignage d'une grande union, & souvent la preuve d'une candeur estimable; si elles ont été bannies d'un ordre de société éminent en dignité, la prudence n'en a pas dicté les maximes, puisque le motif en est presque toujours condamnable; l'indifférence ou la haine. Mais qu'on ne s'y trompe pas, les marques d'un attachement sincère auxquelles les parens s'abandonnent sans réflexions devant leurs enfans, deviennent pour ceux-ci une source de vices. Les premiers sont donc forcés à réserver pour des tems plus convenables, des caresses qui malgré qu'elles paroissent modérées en-

tre des personnes mariées, n'en donnent pas moins un exemple, dont les suites sont dangereuses. J'ai dit plus haut qu'elles étoient accompagnées d'un sentiment qui se manifestoit par les signes d'une volupté plus caractérisée; c'est cette différence entre les marques de tendresse de deux époux & celles de deux personnes liées par l'amitié, qui étonne d'abord les enfans. De l'étonnement nait la curiosité naturelle à tous les êtres pensans; la curiosité engage à remarquer plus attentivement, & les jeunes filles qui ont une pénétration vive, apprennent à connoître une affection qu'elles devroient encore ignorer. Comme elles se persuadent que l'amour a quelque chose en soi de plus séduisant qu'une simple amitié, avant d'éprouver les mouvemens qui conduisent à cette passion, elles veulent déjà jouir du bonheur qu'elles s'en promettent.

Si on ajoute à ces circonstances les

leçons inconſidérées par leſquelles on veut les en détourner, on connoîtra mieux qu'elles doivent y être plus portées. C'eſt une mal-adreſſe preſque générale, de reſtreindre la liberté de s'y livrer, à des cas particuliers, dont les jeunes filles ne ſont pas encore capables d'apprécier l'importance.

Comme l'imagination embellit toujours celui que chérit une perſonne honnête, & que par l'effet même du déſir de le trouver à ſon gré, elle lui ſuppoſe d'avance les qualités qui le rendroient parfait, elle ne doute plus qu'il ne les poſſede. Dès ce moment elle ſe livre ſans contrainte au penchant qui l'entraîne vers lui, parce qu'elle a penſé que la vertu eſt d'accord avec ſon amour. Bientôt ſon imagination s'enflamme à l'aſpect des embraſſemens de ceux qui lui ont donné le jour; convaincue de la décence de ſes parens, elle ne fait plus de difficulté d'accorder les mêmes faveurs

à ſon amant; agitée d'un feu plus ardent, elle ſent qu'il exiſte des plaiſirs plus voluptueux, mais elle réſiſte encore à l'impulſion qui la forceroit à s'y abandonner. Dans le trouble dont elle eſt tourmenté aura-t-elle la force d'éloigner de ſon ſouvenir des ſenſations qui ſe manifeſtent avec plus d'empire dans le ſilence de la nuit ? L'inſtant de ſuccomber eſt arrivé, & la première jouiſſance précipite une femme dans un abyme dont elle ne ſortira jamais.

En montrant les dangers qui ont leur ſource dans les indiſcrétions des familles les plus réſervées, j'ai ſuppoſé qu'une jeune fille qui en étoit témoin, été née avec des paſſions modérées ; ſi les mêmes choſes ſe paſſent en préſence de celles que la nature a formées avec un tempérament impérieux, quels que ſoient les principes de vertu qui la contiennent dans le devoir, le feu qui circule avec ſon ſang, détruit prom-

ptement tous les obstacles que la sagesse avoit opposés à la fougue de sa constitution.

Des femmes m'ont avoué que les premières émotions qu'elles avoient éprouvées, avoient eu pour causes les témoignages trop tendres de l'amour de leurs parens ; elles m'ont ajouté qu'elles sentoient bientôt un penchant irrésistible, qui les portoient à examiner secrétement tout ce qui se passoit entr'eux. Quelques-unes se sont exposées au danger d'être découvertes, en se mettant à portée de jouir d'un spectacle dont elles se faisoient l'idée la plus délicieuse ; parmi celles-là j'en connois qui se sont abandonnées sans réserve à l'ivresse de leurs sens, parce que dans ces momens de délire elles étoient incapables de résister au trouble qui les agitoit.

Les personnes mariées peuvent peut-être se permettre une liberté de conversation que l'usage tolère aujourd'hui;

à juger ceux qui parlent avec ſi peu de retenue des plaiſirs de l'amour en préſence des jeunes filles, on ſeroit tenté de croire qu'ils ſe ſont perſuadé qu'elles n'ont plus la faculté d'entendre. Mais parce qu'elles affectent un air de modeſtie ou de diſtraction, a-t-on penſé qu'elles n'étoient point attentives à des entretiens qui leur inſpirent le goût de la volupté? On apprendra ſi elles ont prêté l'oreille à des diſcours indiſcrets, par les réflexions qu'elles ſe communiquent, quand elles ne craignent pas d'être écoutées. J'ai vu ces filles ſages quitter un cercle pour mettre en pratique les maximes qu'elles y avoient entendues. Si l'uſage exige qu'elles ne s'abſentent pas long-tems, qu'on les regarde à leur retour, on diſtinguera ſans peine la rougeur qui naît de la timidité, d'avec celle qui a ſa ſource dans l'égarement auquel elles ſe ſont livrées.

Quelle eſt donc la condition d'une mère, diront les femmes du monde, ſi la préſence d'une famille à laquelle on donne ſes premiers ſoins, aſſervit à la néceſſité de calculer chaque action, à réfléchir les penſées ? Si la gaieté doit être bannie de la ſociété, il n'y aura plus de différence entre la vie des mères de famille & les occupations du cloître; faudra-t-il donc, en perdant la liberté par une union que des uſages rendent indiſpenſable, s'impoſer encore un joug plus inſupportable ? Femmes, ſouvenez-vous que les douleurs de l'enfantement ne ſont qu'un avertiſſement des peines que l'avenir vous prépare ; ſi l'inſtant où le fruit de votre amour eſt donné au monde, vous cauſe des ſouffrances paſſagères, prenez garde qu'il ne vous faſſe éprouver des allarmes plus vives & plus durables dans un âge plus avancé. Craignez ſur-tout que votre légéreté n'autoriſe des penchans qui,

par leurs ſuites vous accableroient d'un déſeſpoir, dont le ſouvenir ſeroit funeſte & ne pourroit s'effacer. Mais ſi c'eſt dans votre conduite que ces dangereux penchans ont pris leur origine, dans le malheur qui vous ſera commun avec vos filles, il n'y aura pas même pour vous de conſolations; c'eſt que le devoir d'une mère conſiſte moins à donner des ſujets à la patrie qu'à former des citoyens à la vertu; autrement la brute qui allaite ſes nourriçons farouches, marcheroit l'égale de la femme qui ſatisfait la faim de ſes enfans.

J'ai dit que les exemples dangereux étoient une des cauſes les plus ordinaires de la maſturbation; c'eſt preſque toujours dans les lieux où les filles ſont raſſemblées en grand nombre, que cette funeſte habitude ſe contracte. Il eſt preſqu'impoſſible que dans la multitude il ne s'en rencontre pas qui ne communiquent leurs fatales

instructions à celles qu'elles choisissent pour compagnes les plus intimes. Le mystère qu'elles affectent dans leur réunion, est un motif puissant pour exciter la curiosité des autres; car les liaisons formées par le vice, ont presque toujours une apparence séduisante; & si quelque chose contribue à faire naître l'empressement d'une jeune fille pour y être admise, c'est l'affectation qu'on a de reculer le moment désiré, & le soin qu'on prend de s'assurer du penchant de la nouvelle prosélyte. Dans ces associations, le vice consommé dicte à ses auditeurs ses perverses maximes. Mais, croira-t-on que ces écoles de débauche, se trouvent quelquefois placées à côté des autels? Que ces retraites sacrées où la vertu s'annonce à la jeunesse par l'exemple, renferment aussi des enceintes secrettes, où la mauvaise conduite enseigne ses préceptes scandaleux? C'est que le vice a sa force comme la vertu, & que là

où tout conſpire à l'anéantir, il s'attache à donner des loix plus impérieuſes, pour ſe dédommager de la contrainte qui l'irrite.

Quand je traiterai de la fureur utérine, je dirai quelles ſont les révolutions qui ſe paſſent dans une fille d'une conſtitution vigoureuſe & d'un tempérament ardent ; on ſaura mieux pourquoi les ſenſations qu'elle éprouve dans les parties de la génération, la forcent quelquefois à jouir d'elle-mêmes ; on concevra davantage comment une inquiétude douloureuſe qui fatigue ces organes, y fait porter la main, ſans avoir même l'idée du libertinage. L'impreſſion qui naît de ce contact devient un ſentiment de plaiſir, & la jouiſſance ſe conſomme avant qu'on ait eu le tems de la réflexion. On juge bien que le ſouvenir d'un moment de délices, que l'excès de ſanté rappelle ſouvent à l'eſprit, ne peut être oublié ; les jouiſſances ſe multi-

plient, l'habitude ſe contracte & les oreilles ſe ferment aux conſeils de la ſageſſe.

J'entends par les circonſtances qui peuvent donner lieu à la maſturbation, une ſorte de maladie qui affecte les organes externes de la génération; c'eſt une démangeaiſon qui prend ſa ſource dans le défaut de propreté, ou dans une certaine âcreté des liquides. Des femmes m'ont aſſuré qu'elles avoient reſſenti à l'âge de cinq, ſix ou ſept ans, des démangeaiſons inſupportables. Une d'elles pour les diſſiper, embraſſoit la colonne de ſon lit, & ſe frottoit juſqu'à s'écorcher & verſer du ſang. Il n'eſt pas rare de voir des enfans qui paroiſſent tourmentés d'une inquiétude qui ſe manifeſte dans les mouvemens de la marche, ou qui s'agitent ſur leurs ſiéges; c'eſt au prurit qui les fatigue & qui leur fait chercher les moyens de le diſſiper, qu'il faut en attribuer la cauſe. Si cette indiſpoſition dure long-tems,

les parties qui en ſont attaquées éprouvent enfin, par le frottement, une autre ſenſation que celles de la douleur. Elle devient une volupté, & l'habitude de la maſturbation reſte.

Bientôt les fonctions animales s'altèrent, la perte des digeſtions jette dans l'amaigriſſement & la langueur; la foibleſſe qui en réſulte rend incapable de toute action, ſi ce n'eſt celle qui a détruit la ſanté; l'épuiſement total amène des accidens ſans nombre; du côté moral, la mauſſarderie & le dégoût du monde. L'ennui conduit à la mélancolie, mais c'eſt une mélancolie farouche, qui ne ſe nourrit que de haine pour ceux qui compoſent la ſociété: de-là naît la perte de la mémoire qui n'a plus aſſez de force pour être exercée; les idées acquiſes ſe perdent dans l'obſcurité des penſées. A cet affaiſſement des eſprits ſuccède une ſtupidité mauſſade qui ne juge plus rien avec juſteſſe, & qui

voit tout avec aigreur. L'ame toujours irritée parce qu'elle eſt troublée par les ſouffrances des organes, s'abandonne au déſeſpoir. Le déſordre des facultés intellectuelles rend la conduite plus effrénée. Alors il n'exiſte plus que la fureur de la luxure; & quand l'imagination n'eſt plus agitée de la fougue des jouiſſances, elle retombe dans le néant.

Cependant les organes des ſens affoiblis ne ſont plus émus par les corps qui font impreſſion ſur eux; les mains ne ſentent plus que d'une manière imparfaite, & l'engourdiſſement du tact ne fait plus diſtinguer la ſolidité: la lumière ne frappe plus les yeux de ſon éclat: les ſons ne ſe font plus entendre. Tout s'anéantit par degrés. Le cœur inanimé ne lance plus les torrens de ſang dans les vaiſſeaux éloignés; les fluides reſtent dans le repos les ſolides tombent dans l'affaiſſement. Toutes les ſources de la vie ſe tariſſent,

& la mort qui s'approche lentement a déjà vengé l'injure faite à la nature, avant d'achever la destruction de sa victime.

Dans la foule des maux que la masturbation traîne à sa suite, on implore les secours des Médecins pour dissiper les désastres qu'occasionne une mauvaise conduite. En supposant la cause détruite (la cessation de la masturbation), chaque maladie qui en dépend exige un traitement particulier, qui a cependant un objet général, celui de réparer les pertes & de rappeller les forces de la constitution épuisée ; ces indications sont trop connues pour mériter un détail dans ce Chapitre : au reste, on peut lire à ce sujet une compilation qui a été publiée par M. Tissot. C'est un extrait utile des observations tirées des Auteurs les plus célèbres ; on le connoît sous le titre d'Onanisme.

Je n'ai exposé à vos regards, jeunes

filles, que le tableau des désastres physiques que la masturbation occasionne ; ce n'est point à moi à vous rappeller les préceptes qui vous font connoître la nécessité de préserver votre ame de toute impureté ; ce ministère auguste exige une voix plus sainte. Le devoir du Physicien se réduit à montrer les dangers qui sont la suite nécessaire de cette perverse habitude. Mais en considérant ce plaisir en lui-même, il ne sera pas difficile de vous démontrer que vous n'avez éprouvé qu'une fausse jouissance.

En offrant vos premiers sacrifices à l'amour, souvenez-vous que vous détruirez bientôt l'illusion qui en faisoit le charme. Si l'ordre qui régit les corps animés les détermine à se reproduire par une impulsion puissante, qui est la volupté, alors qu'elle ne se fait plus sentir, l'imagination ne s'occupe plus de l'objet de sa jouissance. Les sens calmés font à peine distinguer par-

mis les autres hommes, celui qui méritoit des préférences ; c'est que l'amour n'est qu'une passion qui naît du besoin ; & dès qu'il est satisfait, l'amour n'existe plus.

Que vous restera-t-il donc, fille inconsidérée ? Une égale ardeur qui portera votre imagination sans choix vers tous les hommes ? Osez maintenant vous avouer à vous-même à quel degré de corruption vous vous êtes laissée entraîner? Vos goûts passagers n'auront plus pour base un prétexte qui puisse rassurer la délicatesse que vous avez perdue ; ce ne sera plus que les accès furieux d'une femme abandonnée à ses déréglemens, anéantie sous le pouvoir honteux d'une luxure effrenée. Réfléchissez sur ce qui s'est passé dans ces instans de tumulte, lorsqu'épuisée par des jouissances antérieures, votre esprit est devenu l'agent le plus actif de vos passions : Il s'est fait un travail fatigant, du souvenir des hommes qui vous avoient

frappé la vue; pour fixer votre attention sur celui qui pouvoit exciter en vous l'action de vos organes affoiblis. Eh ! quel homme avez-vous choisi dans ces tems de désordre ? Osez vous le rappeller sans rougir ? Qu'êtes-vous donc maintenant ? un être corrompu par un abandon qui vous a livrée à une prostitution sans réserve. Quand vous trouverez sur votre passage une de ces femmes qui se dévouent par état au mépris public, & qui font métier de se déshonorer; si un reste d'orgueil vous engage à faire un retour sur vous-même, demandez-vous laquelle des deux est la plus méprisable.

Ne croyez pas, pour avoir sauvé toutes les apparences, que les marques de votre libertinage échappent à tous les regards : tout sert à dévoiler votre passion, elle se peint à chaque instant dans vos yeux, on y voit vivre le désir qui vous porte sans

cesse à l'excès des jouissances. Si vous n'aviez perdu que les grâces de la jeunesse & les attraits qui la parent, vous pourriez encore tromper ceux qui vous entourent ; mais un regard ne rappelle plus sur votre front cette rougeur qui accompagne la modestie, cette vertu ne donne plus d'éclat aux roses de vos joues, tout est disparu. Si vous êtes animée dans les cercles, on y reconnoît sans peine la cause de votre émotion; mais comme elle règne impérieusement sur la réflexion, vous ne vous êtes pas même conservé le pouvoir de simuler un maintien qui tempère la fermeté de vos regards. S'il est échappé dans une conversation une pensée trop libre, qui soit assez voilée pour ne pas fixer l'attention, on en lira le sens dans vos yeux, & le premier sourire partira de votre bouche. Souvenez-vous qu'ici la dissimulation est inutile, elle ne peut avoir lieu qu'en maîtrisant ses pensées,

mais vos ſens maîtriſent votre imagination.

Cependant le dégoût, qui eſt inſéparable des jouiſſances multipliées, vient à ſon tour agiter l'eſprit par d'autres inquiétudes, l'illuſion eſt paſſée, & la fauſſe volupté ſe montre avec les traits hideux qui la caractériſent. C'eſt en vain que vous appellez la ſageſſe à votre ſecours, vous l'appellez d'une voix foible, qui fait encore entendre les accens d'une paſſion qui n'eſt pas détruite. Trop longtems ſourde à ſa voix, vous avez mépriſé ſes conſeils; & quand vous cherchez des conſolations dans ſes maximes, jeune fille, elle eſt déjà loin de vous. Livrée toute entière à votre erreur, rien n'a pu vous arracher à vos funeſtes liens; vous êtes devenue inſenſible à tout engagement: tout, juſqu'au ſang qui avoit été tranſmis dans vos veines, eſt devenu étranger à vos affections; votre ſenſibilité uſée dans

la débauche, n'a plus connu ces mouvemens de tendresse qui nous font jouir avec transports des embrassemens de nos parens; vous n'avez plus éprouvé ce sentiment de plaisir qui vous portoit vers vos amis. Vous avez trompé la nature par de fausses jouissances, mais elle s'est vengée en glaçant votre cœur, en le rendant insensible à tout ce qui contribue à la félicité. Elle n'y a laissé que des motifs d'ennui & de désespoir, parce que vous avez été abandonnée par tous ceux qui vous environnoient après les avoir fui vous-même, parce qu'ils se sont indignés de votre ingratitude, quand vous n'avez pas répondu aux preuves multipliées de leur attachement. Maintenant, destinées à traîner dans l'humiliation une vie languissante, jusqu'à ce qu'une mort lente termine vos tribulations, vous n'aurez pas même la consolation d'inspirer dans vos douleurs une pitié passagère; c'est que les

ſouffrances qui ſont les marques de l'endurciſſement dans le crime, n'inſpirent que de l'éloignement pour celui qui les éprouve.

CHAPITRE XXXIII.

Des Fleurs blanches.

J'APPELLE de ce nom l'écoulement d'un liquide de diverſe qualité dans les différens ſujets, & qui prend ſa ſource dans la matrice même; ſoit que les vaiſſeaux de ce viſcère ſoient relâchés, ſoit que des ulcérations particulières ou d'autres cauſes lui donnent naiſſance. Il ne doit point être confondu avec la gonorrhée, qui a ſon ſiége ailleurs; c'eſt une maladie très-diſſemblable; car dans la gonorrhée, la matrice peut être ſaine, & par conſéquent une femme peut concevoir; mais celles qui ont des fleurs blanches

deviennent difficilement mères, parce que l'utérus eſt toujours abreuvé d'une matière étrangère qui empêche la ſemence de s'attacher à ſes parois ; en ſe mêlant avec elle, l'énergie de celle-ci eſt détruite. Les anciens avoient ſur cet objet des idées très-préciſes ; les modernes ont cru pouvoir détruire leur opinion, en citant des exemples de femmes qui avoient eu des enfans malgré qu'elles euſſent un écoulement conſidérable. N'auroient-ils pas confondu la gonorrhée avec les fleurs blanches? ils n'ont pas diſtingué d'où procédoit la ſortie de ce liquide. Je crois, avec les Médecins Grecs, que toutes les femmes dont la matrice eſt abreuvée d'un liquide aſſez abondant pour former un ſuintement continué, ne peuvent jamais concevoir. Si l'imprégnation a lieu chez quelques-unes, c'eſt que toute la capacité de la matrice n'eſt pas affectée de cette maladie. J'entrerai

à cet égard dans un plus grand détail dans les articles ſuivans.

Les fleurs blanches ont un caractère particulier, qui leur eſt aſſez ordinaire, & qui ne ſe remarque point dans la gonorrhée. L'écoulement n'eſt pas continuel, il eſt abondant au moment de l'apparition des règles ou à leur terminaiſon, quelquefois dans l'un & l'autre tems ; mais après une plus ou moins longue durée il ceſſe à ſon tour. Ce n'eſt que quand les vaiſſeaux de l'utérus ont perdu grande partie de leur force tonique qu'il devient permanent. Il n'en eſt pas de même de la gonorrhée ; elle ſubſiſte conſtamment dès ſon invaſion. Ces deux maladies ont cependant un ſimptôme qui leur eſt commun : celui d'occaſionner une perte plus ſenſible (augmentation moindre dans la gonorrhée que dans les fleurs blanches) avant & après l'écoulement des règles ; c'eſt qu'alors toutes les parties de la gé-

nération ſont plus gorgées de liquides.

La matière de la gonorrée enflamme ou donne plus de ſenſibilité aux parties externes de la génération & au vagin ; celle des fleurs blanches n'occaſionne pas le même accident, à moins qu'une malpropreté extrême ne la faſſe ſéjourner trop longtems ſur les parois de l'orifice du vagin, la ſurface des nymphes, la commiſſure poſtérieure des grandes lèvres, &c. La matière de la gonorrhée (je ne parle point de celle qui eſt vénérienne) eſt toujours acrimonieuſe elle eſt ſouvent purulente, ou c'eſt un fluide muqueux qui a ſubi une altération qui lui donne les qualités extérieures du pus. Celle des fleurs blanches ne l'eſt que quand elle acquiert de l'acrimonie ; quand elle eſt purulente, la matrice eſt ulcérée, & c'eſt une autre maladie. On diſtingue enfin l'une de l'autre, par le lieu de l'écou-

lement. J'indiquerai dans le Chapitre ſuivant un moyen ſimple pour reconnoître le ſiége de chacune d'elles.

Je ne déſavoue pas cependant que les fleurs blanches & la gonorrhée ne ſoient réunies, & cela eſt peut-être très-ordinaire, quand une de ces maladies a une certaine durée. La raiſon en eſt que l'affoibliſſement ou l'irritation qui a formé l'écoulement de la matrice, s'étend ſur le vagin, comme l'affection de ce dernier organe gagne auſſi l'utérus après un certain tems. Alors il y a complication, & ce cas eſt beaucoup plus grave.

Les femmes d'un tempérament pituiteux ſont ſujettes aux fleurs blanches. La qualité de leurs règles fera conoître qu'elles ſont ſur le point d'être attaquées de cette maladie, quand le ſang qu'elles perdront ſera glaireux, viſqueux & peu coloré. Il forme une congeſtion lente & inſenſible dans les vaiſſeaux de l'utérus: il gonfle ce viſ-

cère. Auſſi reconnoît-on une molleſſe & une ſorte d'empâtement de l'utérus au toucher, chez les ſujets pituiteuſes; cet empâtement d'un ſang froid n'a pas pu durer longtems ſans affoiblir ſon élaſticité: les vaſes diſtendus par le fluide ſe relâchent; enfin leurs extrémités reſtent béantes & la ſéroſité viſqueuſe du ſang s'échappe par ces ouvertures, qui ne ſe reſſerrent plus faute de contractilité. Il en eſt de même des femmes dont la ſéroſité eſt trop abondante ſans être auſſi épaiſſe; en abreuvant continuellement le tiſſu des ſolides, elle l'amollit & détruit ſa force tonique. Alors les fleurs blanches ſe manifeſtent, mais elles diffèrent des premiers. Le liquide de celles-ci eſt glaireux, il eſt tenace, il s'échappe quelquefois en maſſe, tandis que les autres ſont plus fluides & ne ſont mêlées qu'à une petite portion du mucilage du ſang qu'elles tiennent en diſſolution. Les taches qui en ré-

ſultent diffèrent donc eſſentiellement. Quand une chaleur étrangère porte le ramolliſſement dans les parties de la génération, ſon action, aidée de l'humidité qui cauſe un plus prompt ramolliſſement, rend les fleurs blanches précoces & plus abondantes. C'eſt pour cela, comme je l'ai remarqué ailleurs, que les Hollandoiſes qui ont la coutume de ſe chauffer avec des pots pleins de feu, qu'elles entourent de leur habillement, ſont plus ſujettes aux fleurs blanches. Elles ont d'ailleurs la conſtitution plus ſéreuſe; nouvelle cauſe de la maladie dont je parle.

Il ſuit de ces réflexions, que les femmes qui vivent d'alimens trop humectans, qui prennent trop de thé au lait, trop de boiſſons relâchantes, qui ne font pas aſſez d'exercices, ſont plus aiſément attaquées de cet écoulement. Il en eſt de même de celles qui ont la fibre molle, la chair flaſque, remplie d'humidité, qui ont le viſage & les

autres parties du corps bouffies, la couleur pâle, les yeux ternes, inanimés, humides; le sang séreux & peu coloré.

Quand le sang se décompose par un vice acrimonieux, capable d'atténuer ses molécules & par conséquent d'augmenter sa fluidité, il forme aussi des fleurs blanches : c'est pourquoi il n'est pas rare de rencontrer cette maladie chez les femmes qui ont une disposition prochaine au scorbut, qui ont un vice dartreux ancien, ou scrophuleux ou érésipélateux. Le liquide qui s'écoule présente alors d'autres caractères, il est coloré, il est irritant, il occasionne une phlogose dans les parties qu'il touche en passant par le vagin; il irrite ses vaisseaux & cause une gonorrhée, dont on distingue l'écoulement d'avec celui des fleurs blanches, par les moyens que j'indiquerai. Il en est de même des humeurs morbifiques dont la crise n'a pas été com-

plette ; j'ai vu des femmes attaquées de la petite vérole, de la rougeole, &c. dont l'éruption n'avoit pas été complette, avoir ensuite des fleurs blanches très-âcres, & qui résistoient plusieurs années aux remèdes les mieux indiqués. Les humeurs catharrales, rhumatismales & gouteuses, occasionnent les mêmes accidens en se fixant sur la matrice ; les anciens connoissoient parfaitement ce transport d'humeurs, qu'ils désignoient sous le nom de *fluxions*; c'est pourquoi ils l'ont nommé avec raison le catharre de l'utérus.

Les obstructions qui gênent la circulation du sang dans la matrice, occasionnent un gonflement dans ses vaisseaux ; ceux dont les extrémités restent libres, livrent passage à tout le fluide qui devoit parcourir le viscère ; cette surcharge les fatigue, ils perdent leur ton, leur élasticité & leur irritabilité, parce que leur organisa-

tion s'affoiblit ; continuellement distendus par le liquide qu'ils contiennent, ils perdent la faculté de le *retenir*, c'est l'expression des anciens. Alors il se fait un écoulement continuel à-peu-près de la même manière que l'urine qui s'échappe d'une vessie paralysée, parce que son sphincter ne se ferme plus.

Ce qu'on nomme fleurs blanches dans la vieillesse est presque toujours le produit des ulcères qui se sont formés dans les engorgemens de la matrice : aussi celles-là sont plus acrimonieuses, elles sont fétides, sanguinolentes, puriformes ou sanieuses : elles sont accompagnées de douleurs gravatives ou lancinantes, & qui se succèdent réciproquement. Quand le foyer purulent est plein, la douleur devient plus vive, la contraction du viscère qu'elle occasionne, expulse la matière qui stasoit dans ses parois ; c'est pourquoi l'écoulement n'est pas égal

dans tous les tems, ni par la quantité de liquides, ni par la conſiſtance : il diffère auſſi par la fétidité plus ou moins marquée, par la couleur & par ſon acrimonie.

En général, les filles ont plus rarement des fleurs blanches que les femmes. Cette maladie eſt plus fréquente quand l'utérus a été diſtendu par la groſſeſſe, quand ſa contexture a été viciée en entier ou en quelques-uns des ſes points, quand ſes vaiſſeaux ont perdu leur élaſticité, ou qu'une humeur acrimonieuſe l'a trouvé diſpoſé à le recevoir; ce qui ſuppoſe que ſon organiſation a pris par la groſſeſſe un développement qui a occaſionné une foibleſſe conſidérable dans le tiſſu des fibres élémentaires dont il eſt compoſé.

On a vu des enfans de cinq, ſix, ſept ou huit ans, avoir des fleurs blanches très-abondantes; chez quel-

ques autres cet écoulement a été plus précoce. Circonstance qui ne doit pas paroître plus étonnante que l'apparition des règles qu'on a observé dans les enfans de tous les âges, à dater de quelque jours après leur naissance.

Quoi qu'il en soit, les femmes qui ont cet écoulement deviennent paresseuses, tristes & languissantes : elles perdent l'appétit, elles deviennent maigres, elles ont de la difficulté à respirer après avoir un peu marché : eurs pouls est petit, vermiculaire : tous les viscères tombent dans l'affaissement : la digestion devient difficile : les paupières se gonflent, parce qu'il y a cachexie, après un certain tems, faute de nutrition; aussi deviennent-elles hydropiques. Je ne crois pas avec les anciens, que l'humeur des fleurs blanches qui est sans acrimonie, descende de la tête par *distillation*, & que celle qui est acrimonieuse, tire sa source de l'es-

tomac : la réfutation de cette doctrine se trouve dans le Chapitre où j'ai traité des intempéries de l'utérus.

Quand la matière des fleurs blanches seroit sans acrimonie dans son invasion, elle ne cause pas moins de grands désordres dans la substance de la matrice, après un certain tems. La portion qui séjourne dans les lacunes ou les sinus de ce viscère, acquiert par la fermentation une sorte de putridité qui s'augmente par la suite. Le liquide dégénéré irrite les parties avec lesquelles il est en contact, il les enflamme, & produit à la longue des ulcères, dont la curation devient très-difficile. Cette théorie explique pourquoi, sans cause manifeste, un écoulement de matière qui étoit homogène & sans odeur dans ses commencemens, prend ensuite différentes nuances, devient fétide, irritant, &c. Ces observations n'avoient point échappé aux Médecins Grecs, qui assurent que les

fleurs blanches invétérées, quoiqu'elles ayent été formées par une matière douce & sans acrimonie lors de leur apparition, sont cependant toujours accompagnées d'ulcères à la matrice.

Les hémorrhagies qui affoiblissent la constitution, la suppression fréquente de la transpiration, qui repercute cette matière & rend le sang plus séreux, l'habitation des lieux humides & marécageux qui relâche le tissu des solides, le défaut d'exercices nécessaires à l'expulsion de la sérosité superflue, le chagrin qui gêne la circulation, qui la rend languissante, qui occasionne une décomposition dans les humeurs, les alimens crus de difficile digestion, trop séreux & trop relâchans, une atmosphère humide & chaude qui ramollit la texture des solides, des humeurs âcres qui atténuent les principes du sang, les embarras des viscères du bas-ventre qui nuisent à la liberté du mouvement circulatoire, &c. sont

les causes prédisposantes des fleurs blanches. A celles-là on ajoutera une organisation foible, naturelle ou accidentelle, des vices héréditaires dans les fluides ou les solides.

En examinant la matrice des femmes qui ont eu des fleurs blanches, on y reconnoît les signes suivans : sa cavité est couverte d'un mucus diaphane, ou sans transparence, jaune, vert ou blanchâtre, doux ou acrimonieux, sans odeur ou un peu fétide. Si on essuie la matière qui enduit l'utérus & qu'on comprime ses parois, ils versent une humeur semblable à celle qu'on avoit enlevée. Le col du viscère & la couronne qui le termine, sont quelquefois les parties qui fournissent la plus grande quantité de cette liqueur ; on la trouve chez d'autres sujets au fond de l'utérus, pendant que ses parties inférieures paroissent saines. La surface (je parle toujours de l'interne) est quelquefois

inégale : on y observe des petits tubercules disséminés en différentes places, ils ont quelque ressemblance à des verrues. Quelques viscères donnent une matière plus tenue ; elle part du fond ʃ, tandis que celle qui découle du col est plus visqueuse, plus épaisse & plus colorée. Chez les femmes qui ont cette espèce de maladie, le col de l'utérus est engorgé & plus volumineux ; circonstance qui est presque constante, chez celles qui ont un écoulement acrimonieux & purulent.

On a trouvé des vésicules qui contenoient une sérosité muqueuse ; d'autresfois, les sinus devenus plus spacieux, étoient remplis d'une sérosité semblable. On a vu ces vésicules dans les parois de la matrice & dans le col de ce viscère ou à leur surface interne ; car, d'après les Anatomistes, leur siége varie infiniment, puisqu'elles sont placées indistinctement dans tous les points de ce viscère, en les considérant

rant chez les différens sujets qui en ont fourni des exemples. Quelques-unes des vésicules contiennent aussi un mucus épais, tandis que les voisines sont remplies d'une eau liquide.

Il paroît constant, d'après les observations de Graaff & d'Higmore, que les sinus, ainsi que les vaisseaux de l'utérus, sont terminés par des orifices capables de contractions, mais que la perte de leur élasticité suffit pour donner lieu aux fleurs blanches séreuses. J'ai dit ci-dessus quelles étoient les causes qui pouvoient leur faire perdre cette action tonique; dans ce cas les orifices dont je parle sont la source de ces fleurs blanches abondantes & continuelles qui inondent les femmes. Quant à l'humeur diversement colorée qui s'écoule par l'orifice de l'utérus, on ne peut pas se dissimuler que les tubercules, dont j'ai décrit le caractère dans l'article précédent, ne lui donnent ordinairement issue.

On n'auroit pas encore un vrai diagnoſtic de cette ſorte de cauſe ſur le ſigne que j'indique, puiſque les ſinus de la matrice, ſans léſion apparente de ſon tiſſu fibreux, ſans excroiſſances viſibles à la ſurface, contiennent quelquefois une humeur ſemblable, & la verſent dans la cavité de ce viſcère. Il reſtera donc toujours indécis, quelqu'écoulement qui exiſte, (ſi on en excepte toutefois celui qui auroit un caractère purulent ou ſanieux), ſi la ſurface & la ſubſtance de la matrice ſont dans un état ſain.

Je ne donnerai pas le nom de fleurs blanches aux pertes purulentes, qui dépendent des abcès qui ont un paſſage par la matrice. On a mal déſigné cet écoulement, dont on lit l'hiſtoire dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1700, obſervation V. parce qu'un abcès des ovaires, dont le pus s'écoule par la trompe & la matrice, n'a aucune reſſemblance avec

la maladie que j'appelle fleurs blanches. Morgagni n'a pas été exempt de cette erreur qui est générale ; la nature de ces affections étant absolument dissemblable, elles ne doivent point être confondues sous la même dénomination.

En se rappellant les causes des fleurs blanches, on ne doit point être étonné que cette maladie soit aussi rebelle chez la plupart des femmes. Quand elle est récente, & qu'elle est due à la foiblesse des vaisseaux utérins, on la guérit assez facilement ; mais quand le tissu de la matrice a éprouvé une sorte de destruction, quand la matière de l'écoulement, sort des tubercules que j'ai décrit dans les articles précédens, la guérison est toujours très-difficile, & assez souvent impossible. Les fleurs blanches chez les femmes qui ont des obstructions considérables, persistent ordinairement jusqu'après la guérison des engorgemens. L'acrimonie des flui-

des eſt encore une des cauſes qui rend cette maladie rebelle. Il n'eſt pas vrai, comme les auteurs l'aſſurent, que la curation ſoit toujours plus facile chez les jeunes filles que chez les femmes qui ont eu pluſieurs enfans. Les Médecins qui ont haſardé ce ſyſtême, n'avoient pas connoiſſance de l'exiſtence d'une ſorte de deſtruction de la ſurface interne de la matrice, dont j'ai donné ci-deſſus les caractères, & qu'on rencontre chez les jeunes filles, comme chez les femmes âgées; moins fréquemment chez les premières que chez les autres. Il n'en résulte pas moins de ces remarques qu'on a faites à l'inſpection des parties de la génération, que l'âge ne donne pas un prognoſtic aſſuré ſur la poſſibilité de la guériſon. Les fleurs blanches qui tirent leur origine des humeurs repercutées, ſont plus difficiles à détruire que les autres, & à proportion du tems qu'elles ont duré, elles marchent vers

l'incurabilité, parce que l'acrimonie des fluides qui leur ont donné naiſſance, a altéré l'organiſation de la matrice; quand ces déſordres ont lieu, les médicamens ſont devenus preſqu'inutiles.

Pour déterminer un plan de curation convenable à la maladie dont je parle, il eſt néceſſaire d'avoir égard à ſes cauſes. Chez les femmes d'un tempérament pituiteux, affectées de fleurs blanches, on aura égard à la nature du ſang; on leur preſcrira comme médicamens, un régime chaud, composé de viandes les plus nourriſſantes, comme le bœuf, le mouton, la perdrix, le chappon, les poules & les oiſeaux qui habitent les montagnes. Elles mangeront rarement du poiſſon. On ne leur permettra que celui qui a une chair ferme & caſſante, comme le brochet, la perche, la truite, &c. on le fera cuire au vin. On leur ſervira les viandes rôties ou cuites ſans perdre leurs ſucs. Ainſi les

ragouts épicés leur conviendront. On leur interdira les viandes glaireuſes, comme le veau, le cochon, & celles des jeunes animaux. Elles uſeront de légumes chauds, comme le ſelleri, les aſperges, les artichauds, la pimprenelle, le creſſon, les raiforts. Elles pourront manger des fruits cuits avec les ſemences d'anis, de fenouil, de coriandre, des confitures ſeches; mais ſur-tout les écorces de citron, de limon, d'oranges, &c. elles éviteront avec le plus grand ſoin les légumes & les fruits aqueux. Elles boiront du vin fortifiant, comme celui de Bourgogne ou de Bordeaux, avec une quantité d'eau convenable. Elles habiteront des lieux où l'on reſpire un air pur & ſec, les plaines élevées & peu ſpacieuſes, le côté des montagnes expoſé au levant ou au midi. L'exercice leur convient pour diſſiper l'excès d'humidité dont leur chair eſt remplie. Mais elles ne s'expoſeront pas aux vents

froids qui soufflent au commencement de la nuit, sur-tout dans les tems où la rosée est abondante ; on leur prescrira un sommeil de médiocre durée, parce que, quand il est trop prolongé, il rend la circulation languissante & occasionne de l'affoiblissement.

Il est indispensable de purger les femmes qui ont des fleurs blanches pituiteuses, pour débarrasser la matrice des humeurs catharrales qui s'y amassent : on leur donnera les pilules cochées mineures, ou un purgatif de la même espèce. On préparera les humeurs par l'apozeme suivant. Prenez des racines de souchet & d'iris de Florence, d'angélique, de zedoaire, d'ænula campana, de chaque une once ; de feuilles de bétoine, de marjolaine, de melisse, de pouillot, d'origant & de calament, une poignée ; de sommités, de thim & de sauge, une demi poignée ; de semences d'anis, de fenouil, de seseli, trois gros : de reglisse rapée,

de raiſins paſſerilles, une once; de ſenné mondé, deux onces; de ſemences de carthame broiées & de polipode de chêne, une once: d'agaric, de turbith & d'ermodacte trois gros: de gengenbre & de girofle: un gros, de fleurs de ſthecas, de romarin, de lavande & de ſauge, une pincée. On fera cuire le tout dans cinq demi-ſeptiers d'eau, réduits à une pinte; on paſſera & dans la colature on diſſoudra quatre onces de ſucre fin. On partagera cet apoſeme en quatre priſes. La malade en prendra une chaque matin à jeun, Le cinquième jour on la purgera une ſeconde fois. On terminera la curation par la tiſane de vinache, auſſi long-tems continuée que la circonſtance l'exigera. On obſervera l'effet de ce dernier remède, & on modérera ſon action quand on le jugera convenable. La cure des fleurs blanches ſéreuſes ſera commencée de la même manière, c'eſt à-dire par les purgatifs & l'apoſe-

me que j'ai indiqué ci-dessus, mais au lieu de la tisanne de vinache, on prescrira les tisannes sudorifiques ou mieux encore les infusions ou les vins anti-scorbutiques.

Les fleurs blanches qui auront pour origine une humeur acrimonieuse, répercutée ou critique, exigent l'application d'un large vésicatoire à l'intérieur d'une des cuisses. Par ce moyen on débarrasse la matrice de l'irruption de cette humeur. On prescrira en même-tems les incisifs ou les apéritifs propres à combattre l'espèce d'acrimonie qui aura donné lieu à l'écoulement.

Quand les obstructions auront occasionné des fleurs blanches, on guérira l'une & l'autre maladie en même-tems: parce que les apéritifs qu'on met en usage dans la cure des engorgemens, & les purgatifs qu'on unit à ces médicamens, tariront les fleurs blanches: à moins qu'un vice dominant n'entre-

tienne leur écoulement. Or, le traitement rentrera dans l'espèce de ceux qui sont relatifs à l'article précédent.

Si la maladie a été prolongée, elle a diminué les forces digestives & vitales; il est donc indispensable de prescrire des remèdes qui en même-tems tarissent la source des fleurs blanches, & fortifient les viscères de la digestion: c'est pourquoi les toniques, les amers & les purgatifs de cette dernière classe, sont très-utiles dans la cure de cette maladie, lorsqu'elle est inveterée.

Les fleurs blanches qui succèdent aux grandes hémorrhagies, celles qui naissent de la foiblesse du systême vasculaire, se guérissent par l'exercice, les eaux martiales, les eaux thermales, salines, les infusions ou les décoctions des végétaux, amèrs & légèrement purgatifs, comme la rhubarbe, la racine d'eupatoire d'Avicenne, les préparations de gentiane données à petite dose,

& celles de quinquina mêlées aux purgatifs.

Si l'écoulement fait soupçonner un vice particulier dans la substance de la matrice, ou l'humeur est purulente, ou elle a un autre caractère. Dans le premier cas on fera le traitement des ulcères de l'utérus, & je ne m'occuperai pas de cet objet dans ce Chapitre : je renvoie à cet égard au Traité des Maladies des Femmes, à la cessation des règles, Chapitre quatre, pag. 250. Dans le second, on prescrira l'usage des décoctions de saponaire, unies aux apéritifs doux. On fera des injections dans la matrice, (si l'orifice est assez ouvert pour le permettre) avec l'eau d'orge, l'eau de miel ou la décoction même de saponaire, les eaux minérales salines, comme celles de Bourbonne ou de Bareges, ou une eau marinée, en observant qu'elle ne contienne pas plus d'un gros de sel marin, en dissolution par pinte d'eau.

Le traitement intérieur consistera dans l'usage des apéritifs & des médicamens capables de fondre les tubercules de la matrice ; à cet égard il aura une grande ressemblance à celui qui convient aux obstructions.

On n'oubliera pas que l'humeur des fleurs blanches en séjournant trop long-tems dans le vagin, irrite ses parois, les enflamme & donne naissance à la gonorrhée. Pour éviter les accicens dont je parle, on engagera les femmes à faire un usage fréquent des lotions & des injections, appropriées au caractère de la maladie. Si les sinus du vagin sont irrités, si la gonorrhée est unie aux fleurs blanches, on fera un traitement mixte.

De quelque nature que soient les fleurs blanches, les indications générales exigent qu'on détourne l'humeur qui se porte habituellement sur la matrice, par les révulsifs; tels que les vésicatoires, les setons, les cau-

tères, &c. Soit qu'on considère cette maladie comme un catharre de la matrice, soit qu'elle dépende d'une humeur différente de la catharrhale, comme une cacochimie commençante, il est nécessaire de lui donner un écoulement au dehors, pendant qu'on en tarit la source par des purgatifs.

Roderic conseille les saignées répétées. Elles ne sont utiles qu'aux sujets habituellement sanguins, elles seroient très-nuisibles aux pituiteux. Les premiers sont attaqués de fleurs blanches, quand l'excès de sang rend la circulation languissante, quand la nourriture fournit une trop grande quantité de chile, & que ce dernier ne peut pas être suffisamment atténué par l'action des vaisseaux : circonstance assez ordinaire parmi les femmes qui se livrent au plaisir de la table, & qui ne sont pas modérées dans leur appétit; mais en les saignant, on aura toujours égard aux forces vitales,

Elles deviennent ſouvent cacochimes lorſque le tempérammment eſt ſanguin-bilieux. L'humeur qui ſort de la matrice a beaucoup d'acrimonie, elle corrode quelquefois les parties avec leſquelles elle eſt en contact, elle enflamme le vagin; les bains ſont indiſpenſables pour modérer l'irritation qui accompagne cet état.

Les ventouſes ſcarifiées ſont plus utiles que les ſaignées dans une cacochimie commençante, parce qu'elles ne cauſent pas une auſſi grande foibleſſe que cette dernière évacuation. Si la pituite eſt l'humeur dominante, pour en retirer le ſuccès qu'on peut en attendre, il faut réitérer bien des fois leur application. On préparera les femmes à l'uſage des ventouſes par des boiſſons altérantes, comme la décoction de ſquinne, de ſalſeparelle, de bourache, de régliſſe; elles en prendront une pinte chaque matin, pendant huit jours, enſuite on les pur-

gera, ainſi que je l'ai indiqué plus haut.

On préparera les bilieuſes par les décoctions de fumetère, de ſcolopendre, de raiſins de corinthe, d'aigremoine, d'eupatoire d'Avicenne, de polipode; auxquelles on ajoutera les ſyrops acides, de limon, de citron, de vinaigre, &c. pourvu que les nerfs n'en ſoient point affectés. Enſuite on les purgera avec la caſſe, les tamarins, les ſucs & les ſyrops de roſes, de fleurs de pêcher, de violettes, &c. on leur preſcrira enſuite un régime humectant & tempérant pour diminuer l'acrimonie des humeurs. Les eaux gaſeuſes leur ſont très-néceſſaires; on réitérera les purgatifs tous les huit jours, afin de tarir la ſource des fleurs blanches.

Quand les premières voies ſeront remplies de ſaburres, on commencera la curation par un vomitif, tel que l'ypecacuanha; enſuite on paſ-

ſera aux remèdes que j'ai preſcrit plus haut, en ſuivant l'indication que les circonſtances préſenteront.

Quelle que ſoit la cauſe des fleurs blanches, il eſt néceſſaire d'avoir égard à l'écoulement des menſtrues, parce que le défaut d'évacuation ſuffiſante des règles donne ſouvent lieu à cette maladie. J'ai vu un grand nombre de femmes guéries de fleurs blanches quand les règles ont eu leur écoulement habituel. C'eſt pourquoi les eaux minérales purgatives ſont ſi avantageuſes à la plupart des malades ; elles débarraſſent les vaiſſeaux de l'utérus, de l'empâtement qui naît du défaut de menſtruation ; les règles coulent librement & les fleurs blanches ceſſent d'elles-mêmes.

CHAPITRE XXXIV.

De la Gonorrhée non virulente.

ON entend par gonorrhée un écoulement qui a lieu par les parties de la génération. Comme les fleurs blanches présentent le même symptôme, on a presque toujours confondu l'une & l'autre maladie sous la dénomination de fleurs blanches chez les femmes. Mercurialis a bien senti la nécessité d'établir la différence qui subsiste entr'elles, & il est des modernes le seul qui ait bien apprécié l'importance de fixer le siége de l'un & l'autre écoulement.

La gonorrhée a son siége dans les glandes & les lacunes de l'urèthre & du vagin. Van-Swieten en distingue de quatre espèces, mais il parle de la gonorrhée virulente. Il ne paroît pas

que celle qui n'eſt point vénérienne ait ſon écoulement par l'urèthre, au moins cet accident eſt-il très-rare : il n'a lieu que lorſque l'humeur portée à un grand dégré d'acrimonie, a irrité toutes les parties de la génération, & que l'irritation s'eſt propagée au canal, je ne l'ai remarquée qu'une ſeule fois. La perſonne qui fait le ſujet de cette obſervation, avoit toute la vulve, les nimphes & le canal de l'urethre enflammé par l'acreté du liquide qui s'écouloit du vagin. Elle avoit des dartres, elle étoit d'un tempérament très-bilieux, & avoit toujours des accidens qui indiquoient l'acreté de ſon ſang. L'écoulement qui a ſa ſource dans la cavité du vagin, eſt le plus commun de tous ; il part des ſinus qui dans l'état naturel verſent le mucus deſtiné à l'ubréfier cet organe. La quantité de vaiſſeaux qui entrent dans la compoſition de ſes parois, fait aſſez concevoir comment dans certaines circonſ-

tances, ces ſinus verſent un liquide plus abondant : une légère irritation ſuffit pour opérer cet effet. Il en eſt de même des ſenſations voluptueuſes qui augmentent ſon écoulement. Il paroît que c'eſt en donnant plus d'activité au mouvement des vaiſſeaux qui le fourniſſent, que cette fonction s'exécute.

Qoiqu'il en ſoit, ſon acrimonie eſt toujours une cauſe de cette perte, qu'on a confondue ſous les deux noms de *fleurs blanches* & de *gonorrhée*. On a la preuve de cette propoſition, dans l'écoulement occaſionné par un ulcère vénérien : l'inflammation qui en réſulte donne lieu à une ſécrétion très-abondante de ce liquide. La difficulté conſiſte donc à bien diſtinguer de quel lieu il s'écoule. Si c'eſt le vagin qui le fournit, on reconnoîtra ſa ſource de la manière ſuivante : on fera des injections émollientes dans cet organe pour le net-

toyer complettement : enſuite on y introduira des linges mollement roulés, pour recevoir la matière qui s'échappe des ſinus : on les laiſſera ſéjourner dans le vagin au moins huit à dix heures, en les fixant d'une manière convenable, c'eſt-à-dire, par un bandage ſemblable à ceux que les femmes portent dans le tems de leurs règles. On retirera enſuite cette ſorte de tampon, on verra les points qui auront été tachés immédiatement par l'humeur de la gonorrhée. Si l'écoulement eſt abondant, la quantité de liquide ne manquera pas d'augmenter la circonférence des taches, & d'allonger l'eſpace qui ſera enduit de ce liquide en le retirant ; mais on diſtinguera cette circonſtance en déroulant le linge, parce que les doubles intérieurs ſeront ſalis dans le lieu de l'écoulement. En répétant cette facile expérience à différentes repriſes

& dans des tems inégaux pour la durée, on aura acquis toute la certitude convenable pour s'assurer du lieu de l'écoulement.

La cause prochaine de la gonorrhée est un excès de liquide, dont la secrétion se fait dans les sinus dont j'ai parlé ; c'est pourquoi les femmes d'un tempérament humide y sont plus sujettes que les autres : cependant on voit des femmes d'une constitution bilieuse-phlegmatique, avoir des écoulemens de cette espèce, & qu'on ne détruit qu'avec la plus grande difficulté ; premiérement, la trop grande quantité de sérosités dont leur sang est rempli, contribue à la formation de cette maladie : mais il faut ajouter à cette condition l'acrimonie d'un mucus bilieux, qui sollicite l'action de ses vaisseaux secrétoires. La foiblesse organique est aussi une cause prochaine de la gonorrhée, parce que les fluides qui stasent trop longtems dans les vais-

ſeaux des parties de la génération, les abreuvent & détruiſent leur élaſticité. Ils deviennent donc incapables de ſe contracter ſuffiſamment, & de faire rentrer dans le torrent de la circulation l'humidité ſuperflue qui les noie & qui s'échappe par leur extrémité. La foibleſſe eſt naturelle ou accidentelle, la première dépend de la conſtitution des parens: des filles qui naiſſent de viellards épuiſés ou de femmes d'une mauvaiſe ſanté, ſont naturellement foibles. Les ſoins mal-entendus ou l'abandon dans l'enfance, les mauvais alimens, les accidens étrangers à la conſtitution, les maladies longues, fébriles, mal-guéries les hémorrhagies, les chagrins, l'excès de veille & de travail, &c. affoibliſſent le tempérament, & diſpoſent à l'écoulement dont je parle. Les lotions trop fréquentes qui ramolliſſent le tiſſu de ces parties, les engorgemens de l'utérus qui arrêtent le cours des liquides, les règles dont la quantité eſt

diminuée, qui occaſionnent un empâtement dans les vaiſſeaux du vagin, ſont auſſi les cauſes de la gonorrhée.

Les fluides en contractant des vices de quelque nature qu'ils ſoient, ſont encore une cauſe de gonorrhée; ainſi un ſang trop ſéreux ou trop viſqueux rend les femmes ſujettes à cet écoulement. L'acrimonie dartreuſe, éréſipelateuſe, ſcrophuleuſe, vénérienne dégénérée, &c. occaſionnent la gonorrhée. La ſuppreſſion d'une évacuation habituelle, comme un ſeton, un cautère, &c. produit le même effet, parce que le ſang devenant trop abondant, en principes aqueux & ſouvent acrimonieux (puiſque les exécutoires ne ſont ordinairement employés que pour dompter les mauvaiſes qualités des fluides:) Il en réſulte une turgeſcence dans les vaiſſeaux des parties de la génération, qui donne facilement lieu à la gonorrhée. Il en eſt de même de cet état, que les anciens ont nommé in-

tempérie de la matrice, qui rentre dans la classe des causes que j'ai énoncées dans les derniers articles.

Le liquide qui s'écoule mérite la plus grande attention pour déterminer l'espèce de curation nécessaire à cette maladie. Ou il est très-séreux & plus ou moins abondant; cette qualité démontre que le sang est étendu dans une trop grande quantité de principes aqueux: ou il est muqueux & alors il a plus d'épaississement; mais, dans ce dernier cas, il faut encore distinguer les taches qu'il forme sur le linge, après qu'il est desséché. Si les taches sont diaphanes, c'est la marque d'un sang trop visqueux, mais sans acrimonie: si elles sont jaunes, il tient un peu du caractère bilieux; si la couleur est plus intense & tirant sur le verd, la bile domine davantage; s'il est verd, il est le produit d'une acrimonie comme la dartreuse, l'érésipelateuse, &c. &c. Ces dernières se distingueront par les

les accidens antérieurs ou concomitans, c'eſt-à-dire, la malade aura ou aura eu des dartres, &c. Quelquefois le liquide eſt puriforme ; dans ce cas il y a eu un engorgement qui eſt devenu inflammatoire & qui a ſuppuré. J'en ai vu qui couloit par les tuyaux excrétoires de deux petites glandes qui ſe trouvent placées dans l'épaiſſeur des grandes lèvres de chaque côté, vers le tiers poſtérieur de leur longueur, à ſix lignes à-peu-près plus haut que leur commiſſure poſtérieure. Le pus s'écouloit dans le vagin vers l'ouverture de la vulve, par deux petits canaux qu'on diſtinguoit à l'œil, par la phlogoſe & la rougeur de leur extrémité. Ces deux glandes, qui ne ſont pas ſenſibles au tact dans une femme ſaine, avoient acquis chacune le volume d'une noiſette ; elles étoient très-douloureuſes, & la femme qui les portoit après s'être un peu trop livrée aux plaiſirs de l'amour, ne pouvoit

plus ſoutenir l'approche d'un homme, parce que l'entrée du vagin étoit très-douloureuſe, depuis que le gonflement de ces glandes exiſtoit.

Quand l'écoulement eſt formé par un liquide ſéreux ou muqueux qui n'a point d'acrimonie, la vulve & le vagin ne s'enflamment pas. Celui-ci devient plus mol & plus lâche, parce qu'il eſt abreuvé par uue humidité continuelle; dans le cas contraire, on y reconnoît évidemment de la phlogoſe : il ſe gonfle avec inflammation & par conſéquent il devient plus étroit; les femmes ne ſouffrent pas leurs maris ſans douleur. Il en réſulte des ulcères rebelles, dont la cicatriſation devient difficile, quand la maladie a duré longtems; les humeurs ont pris leurs cours par les parties relâchées ou ulcérées, & il eſt t rès-difficile de les détourner, & très-dangereux d'employer des moyens qui feroient très-promptement

ceſſer ces écoulemens. Je parlerai des accidens qui arrivent à la ſuite des topiques aſtringens, quand je traiterai de l'effet des injections toniques, &c. Les ulcères anciens de ces parties forment des clapiers qui s'étendent au loin, le pus ſe fait des routes dans le tiſſu cellulaire, attaque la veſſie, le rectum & la matrice, & cauſe les plus grands ravages.

En ne conſidérant cet écoulement que par la perte des liquides, il affoiblit ſinguliérement la conſtitution, il détruit l'énergie des viſcères de la digeſtion; cet état rend le chile groſſier, viſqueux & âcre: par conſéquent le ſang devenu impur eſt à ſon tour une cauſe de la durée de la gonorrhée. Delà la maigreur, la foibleſſe habituelle, l'inanition de toute la machine, les congeſtions ſéreuſes, les congeſtions limphatiques, les engorgemens des glandes, des viſcères du

bas-ventre & de la matrice, &c. &c.

On conçoit, par ce qui précède, que la curation de la gonorrhée est extrémement variée, & aussi très-difficile à obtenir; celle de la gonorrhée séreuse exige les mêmes remèdes que les fleurs blanches de la même nature. Pendant qu'on s'occupe à détourner les humeurs qui se portent habituellement vers ces parties, on leur donne plus d'élasticité par des injections composées de décoctions de plantes amères, on rend d'abord les décoctions légères, on en augmente la force insensiblement & à proportion qu'on évacue les humeurs qui occasionnoient la gonorrhée.

L'irritation qui acompagne la plupart des gonorrhées, exige un traitement opposé; c'est celui des injections émollientes & des bains dans les premiers tems de la curation; mais les tems postérieurs sont également em-

ployés à détourner la matière qui irrite les parties affectées. Si l'humeur est acrimonieuse, & que son caractère soit connu, on fera le traitement qui lui convient; mais dans tous les cas on usera avec succès des purgatifs sur la fin du traitement.

La gonorrhée qui a pour cause des ulcères au vagin, sera traitée par les injections déterſives que j'ai indiquées dans le Chapitre précédent. En général, cette affection & les fleurs blanches ayant entr'elles une grande analogie, & ne différant essentiellement que par l'organe que chacune d'elle affecte, la même méthode doit d'autant mieux leur convenir, que leurs causes sont à-peu-près communes ainsi qu'on a dû le remarquer par l'histoire que j'en ai donnée.

CHAPITRE XXXV.

Des injections astringentes.

Simuler une fermeté étrangère à sa constitution; croire que l'effet des substances qu'on emploie pour masquer les marques de ses erreurs passées (quand il ne s'étend pas au-delà des bornes des parties de la génération), ne sera pas reconnoissable, est une prévention puérile. On ne trompe ainsi que ceux qui s'abandonnent aveuglément aux plaisirs des sens. Qui est-ce qui n'apperçoit pas qu'une femme dont la chair est molle & les mouvemens languissans, emprunte inutilement des secours dangereux, pour acquérir l'apparence d'une fille intacte? Vaine précaution; si elle plaît à quelques-uns de ces hommes épuisés

par la débauche, qui aiment jusqu'aux signes imposteurs d'une nouveauté qui ne doit son existence qu'à un art grossier ; elle irrite les hommes délicats & sensibles, parce qu'elle leur apprend que celle qui se montre avec ces dehors empruntés, porte un cœur faux & artificieux. Femmes, laissez à celles qui font commerce de séduction, cette fraude pernicieuse ; puisqu'elles vendent à bas prix leur santé, & qu'elles usent d'une d'une manœuvre qui accélérera le cours d'une vie destinée à l'ignominie ; mais vous, que des liens puissans retiennent au sein d'une famille chérie, ne livrez pas ceux qui vous environnent au chagrin de voir vos jours consumés dans la douleur. J'ai vu ces malheureuses victimes, & je veux un moment fixer votre attention sur l'une d'elles.

Une jeune femme avoit des fleurs blanches abondantes, à la suite de sa première couche ; elle consulta plu-

ſieurs Médecins, qui ne lui promirent pas une guériſon prochaine. Un imposteur l'aſſura d'un prompt rétabliſſement ; il étoit revêtu d'un caractère qui annonçoit des connoiſſances : il conſeilla les injections aſtringentes dans le vagin ; quelques jours de leur uſage ſuffirent pour diſſiper l'écoulement. Cependant la malade éprouva bientôt des peſanteurs à la matrice, une douleur preſque continuelle dans la région hipogaſtrique. Comme ces accidens s'étoient manifeſtés d'une manière inſenſible dans leur invaſion, on chercha dans le caractère des humeurs la cauſe de ces ſimptômes : un grand nombre de remèdes fut employé ; mais ils ne rétablirent pas la ſanté, parce qu'ils n'attaquoient pas la véritable cauſe de ces dérangemens. Le fluide des fleurs blanches ſupprimé, engorgea la matrice & ſes ligamens : il ſe porta] ſur les viſcères du bas-ventre, dans leſquels il forma d'au-

tres congeſtions. Delà les tiraillemens continuels des nerfs, les ſpaſmes fréquens, les mauvaiſes digeſtions, la maigreur, la perte des forces, le trouble de l'ame, les convulſions, le dérangement des règles, leurs irrégularité dans le tems de l'apparition, les hémorrhagies, l'affoibliſſement des facultés intellectuelles, la perte de la mémoire, les délires fréquens, accompagnées de contractions convulſives: tel étoit il y a ſix ans l'état miſérable de cette Dame, lorſqu'elle me confia le ſoin de ſa ſanté. Cette maladie qui duroit depuis dix-huit ans, devenoit toujours plus dangereuſe par le nombre des accidens qu'elle occaſionnoit, par leur rapprochement & leur durée. A chaque révolution des menſtrues, le ſang qui ſe portoit aux parties internes de la génération occaſionnoit des engorgemens qui la mettoient en danger de perdre la vie. Quoique ſes ſouffrances ſoient conſidérablement dimi-

nuées, & que la plupart des accidens auxquels elle étoit sujette soient dissipés, cependant sa vie est toujours languissante; & elle ne doit pas espérer une guérison parfaite, parce qu'elle porte plusieurs tumeurs squirreuses, & par conséquent irrésolubles, qui son situées de manière à gêner une partie des fonctions que les viscères du bas-ventre exécutent.

Les humeurs répercutées par les injections astringentes attaquent quelquefois la poitrine; j'ai vu une femme mourir de la phthisie pulmonaire, pour avoir supprimé un écoulement du vagin, au moyen des injections & des lotions astringentes. Huit jours après la disparition d'une gonorrhée simple, elle éprouva une oppression considérable avec une toux presque continuelle. Ces accidens furent suivis d'un crachement de matière épaisses mêlées de sang. Une fièvre lente attaqua la malade, les

crachats devinrent plus fréquens & de plus mauvaise qualité; je fus consulté à cette époque : la maladie avoit commencé six mois avant le jour où j'ai donné mes conseils à cette Dame. Quelques tentatives que je fisse pour rappeller l'écoulement & débarrasser les poumons par des vésicatoires; tout fut inutile, la malade mourut d'une hémorrhagie.

Quoique les femmes qui usent d'injections & de lotions toniques ou astringentes, n'aient pas toutes un écoulement semblable à ceux dont je viens de parler, elles ne s'exposent pas moins à des dangers évidens. L'effet de ces médicamens est de crisper la fibre élémentaire, de durcir les vaisseaux; ils opèrent le même effet sur les ouvertures des sinus du vagin, les canaux excrétoires des glandes & le col de la matrice. Mais comme toutes ces parties filtrent une humeur abondante destinée à lubrefier le vagin &

l'intérieur de l'utérus, cette même humeur s'épaissit dans ses canaux, qui ne lui permettent plus de se répandre au dehors. Son épaississement ferme les extrémités des vaisseaux, les fluides qui abordent dans ces organes par un grand nombre de vases sont arrêtés dans leurs cours; ils restent stagnans & se coagulent, delà les obstructions de la matrice, de ses ligamens & les engorgemens des ovaires. Ces maladies ont une formation lente, parce que le liquide dont les tumeurs sont composées, s'est amassé d'une manière insensible; mais quand elles sont parvenues à un volume considérable, il n'y a plus de guérison à espérer, puisque le noyau ou le centre de ces congestion est ancien, squirreux & par conséquent irrésoluble. Pour connoître les accidens multipliés & terribles qui dépendent de la gêne de la circulation dans les parties de la génération, on lira les Chapitres qui trai-

tent des hidropisies du péritoine, des tumeurs des ovaires, &c. ils sont insérés dans le second volume du traité des maladies des femmes, qui a été publié en 1784. A cette lecture on joindra celle de l'histoire d'une hémorrhagie, qui exposa pendant huit jours à la mort, une Dame qui a la matrice obstruée, pour avoir supprimé, il y a huit ans, un écoulement de fleurs blanches par les injections & les lotions astringentes; elle est insérée dans un des premiers chapitres du même volume.

Les inconvéniens qui résultent des astringens, ne se bornent pas à ceux dont j'ai fait l'histoire. La fermeté qu'acquièrent les parties qui ont été été soumises à leur action, devient quelque fois un obstacle à l'usage du mariage; il en résulte au moins de grandes douleurs & du déchirement à l'approche de l'homme. D'ailleurs, en resserrant l'orifice de la matrice,

cet état devient un obstacle à la conception ; cependant si l'ouverture de cette partie permet encore l'introduction du fluide séminal, la grossesse, quand elle a lieu, est accompagnée d'accidens multipliés. Ils tirent leur origine de la difficulté du développement de l'utérus, par la résistance de ses vaisseaux racornis & en quelque sorte desséchés. Delà naissent toutes les affections symphatiques qui se communiquent aux autres viscères par le moyen des nerfs qui leur sont communs; delà les douleurs de tête aigues & lancinentes ou gravatives, l'accablement & la langueur habituelle, les étranglemens, les suffocations & l'oppression de la poitrine, les palpitations, les sincopes, les vomissemens continuels, les digestions interrompues, les diarrhées ou les constipations opiniâtres, les coliques venteuses, humorales, muqueuses, les douleurs de reins, les suppressions d'urine,

les tiraillemens de la région des lombes, des aînes par le poids de la matrice engorgée, les engorgemens des extrémités, les douleurs des cuisses, des jambes, les crampes, les convulsions de ces parties, &c.

Au moment de l'accouchement, l'orifice qui ne se prête pas à la dilatation nécessaire pour le passage du fétus, se déchire, d'où les hémorrhagies rebelles, les inflammations & les squirres de ce viscère. Il faut observer, d'ailleurs, qu'il est rare que la grossesse parcoure son tems ordinaire, par les raisons que j'ai exposées ci-dessus; c'est ce qui donne lieu aux avortemens d'autant plus dangereux, que les pertes qui les accompagnent ne peuvent pas être modérées facilement, parce que l'utérus durci dans une certaine étendue, ne se contracte pas avec facilité, & les vaisseaux qui versent le sang ne se ferment qu'avec la plus grande peine. La matière laiteuse séjourne dans la

matrice, où elle donne lieu à des congestions laiteuses, aux obstructions, &c.

Comment arrive-t-il qu'on permette publiquement la vente de ces vinaigres astringens, de Vénus, de Cythère, &c. qui occasionnent des ravages aussi destructeurs dans les parties de la génération? Si j'avois fait un récit exact des malheurs dont j'ai été témoin, & qui tiroient leur source du dangereux usage des lotions & des injections astringentes, je n'aurois pas trouvé la fin d'une histoire dont tous les événemens sont terribles; je me suis réduit à présenter aux yeux des femmes un tableau abregé des malheurs auxquels elles s'exposent. Heureux si les faits que j'ai rassemblés en petit nombre dans ce Chapitre, peuvent intimider quelques-unes de celles qui auroient employé cette pernicieuse ressource. Qu'elles comparent un instant ce léger moyen d'une

séduction momentanée, avec les périls auxquels elles se livrent, elles n'y mettront plus aucun prix. Mais quand même ils rempliroient leur objet, qu'elles se ressouviennent que le desséchement prématuré des parties qui ont été trop souvent en contact avec des substances astringentes, perdent nécessairement leur sensibilité ; elles ignorent qu'elles font acquérir une vieillesse prématurée à des organes qu'elles devroient conserver plus précieusement, puisque les sensations qu'elles éprouvent par eux forment une partie de leur bonheur. D'ailleurs, les affections morales qui ne changent pas, les laissent dans le désespoir de ne plus éprouver, avec la même vivacité, des plaisirs qui sont encore l'objet de leurs désirs.

Pour détruire les impressions qu'ont causées les substances astringentes, il est nécessaire de ramollir les parties qui ont été soumises à leur effet, &

leur rendre la souplesse qu'elles avoient perdues ; une seconde indication se présente aussi à remplir, c'est de dissiper l'épaississement des liquides, qui ont pris une certaine fixité dans leurs vaisseaux. Il faut donc employer ici le traitement des obstructions formées; je ne répéterai pas dans ce Chapitre les conseils que j'ai donné sur cette dernière maladie : on peut lire ce que j'ai écrit à ce sujet dans le traité des maladies chroniques des femmes. On observera que dans cette sorte de desséchement opéré par les astringens, il est indispensable d'insister plus particulierement sur les fomentations émollientes, les bains de même nature & les fumigations longtems continuées. La cure consiste plus particulierement dans le relâchement de la fibre élémentaire qui a été crispée ; quant à la fonte locale des humeurs, c'est un point peu important dans les commencemens, parce que dans une femme qui n'est af-

fectée d'aucune maladie antérieure, l'épaissiſſement qu'ont acquis les liquides dans leurs vaſes, ſe détruit preſque de lui-même par les émolliens ; il n'en eſt pas de même de celles qui avoient des gonorrhées, des fleurs blanches, &c. La matière qui les formoit, ne pouvant plus paſſer au dehors, fait des congeſtions qui deviennent promptement volumineuſes, & qui exigent pour être diſſipées les remèdes les plus actifs.

La groſſeſſe n'eſt point un obſtacle aux moyens que je propoſe. Quand on craindroit que l'uſage des bains & des fumigations ne relâchât la matrice, on ne doit pas pour cela en diſcontinuer l'application ; premierement, on n'obtiendra le développement de ce viſcère qu'en ſuivant cette règle de conduite ; en ſecond lieu, on n'évitera les accidens qui dépendent de la trop grande réſiſtance des parois de l'utérus, & dont j'ai parlé

plus haut, qu'en relâchant son tissu, & les femmes ne pourront avoir plusieurs enfans qu'en rendant à la matrice sa première souplesse.

CHAPITRE XXXVI.

De l'Hystéricisme, passion hystérique, ou suffocation de matrice, &c.

On a donné à la même maladie le nom de mal de mère, de passion hystérique, de suffocation de matrice, d'affection utérine, d'étranglement de l'utérus. C'est une affection pathologique qui consiste dans une infinité de symptômes, qui reconnoissent tous la même cause. Les anciens, qui n'avoient pas une idée exacte des attaches de la matrice, ont cru que les grands mouvemens qui avoient lieu dans le bas-ventre, lorsque cette ma-

ladie attaquoit une femme, étoient la preuve des diverſes poſitions ou déplacemens qu'affectoit l'utérus. C'eſt pourquoi Aretæe de Cappadoce, aſſure que ce viſcère ſe meut dans tous les ſens, & qu'il ſe porte quelquêfois jusqu'au cartilage xyphoïde; malgré cette erreur & quelques autres de cette nature, il eſt de tous les Médecins celui qui le mieux décrit les différens accidens de l'affection hiſtérique; c'eſt lui auſſi que je ſuivrai dans leur énumération, en réfutant les idées fauſſes auxquelles ſon ſyſtême a donné naiſſance.

» Dans la région hipogaſtrique eſt » placée la matrice, viſcère, qui a » preſque le caractère d'un animal par- » ticulier, puiſqu'il ſe meut de lui-même » dans tous les ſens, remonte juſque » vers la poitrine au cartilage xyphoïde, » ſe jette ſous les côtés, tantôt à droite, » tantôt à gauche, vers le foie ou les » autres viſcères; cependant il a plus

» de tendance à descendre vers la » vulve : pour le dire en un mot, » c'est un être errant qui aime les » odeurs agréables, s'approche du lieu » d'où elles émanent, s'attriste des » sensations qu'exhalent les corps fé- » tides, & s'en éloigne. Il ressemble » absolument à un animal qui se trou- » veroit enfermé dans un autre. C'est » pourquoi s'il s'éleve vers les parties » supérieures, qu'il y reste fixé pen- » dant un long intervalle, & qu'il » exerce sur elles une violente com- » pression, une femme paroît quel- » quefois être attaquée d'affection épi- » leptique, elle est comme étranglée, » sans qu'il y ait eu distension dans » les nerfs ; le foie, le diaphragme, » les poumons & le cœur sont oppri- » més, accablés par un poids énorme; » c'est delà que naissent la difficulté de » respirer & les foiblesses qui succè- » dent à cet état.

» Les carotides se ressentent aussi » du dérangement & de la gêne des

» autres parties, d'où la pesanteur de
» la tête & la perte des sens, accom-
» pagnée d'une sorte de sommeil inu-
» sité. Les femmes sont aussi attaquées
» d'un autre accident, qui a beaucoup
» de rapport à celui dont je viens de
» parler, c'est le défaut de respiration
» & l'impossibilité de parler ; mais il
» ne faut pas en chercher la cause dans
» la position de la matrice, qui a quitté
» la place qu'elle doit naturellement
» occuper ; ces symptômes sont com-
» muns aux hommes : c'est un effet
» qu'on observe aussi dans les maladies
» appellées comateuses.

» Quoi qu'il en soit, les femmes at-
» taquées d'accès d'histérisme sont sou-
» lagées quand on leur approche du
» nez des odeurs désagréables, ou
» qu'on leur applique des corps odo-
» rans aux parties naturelles. Dans
» toute autre circonstance, ces moyens
» deviennent inutiles, & elles n'en re-
» tirent aucuns allégement à leurs

» maux ; dans cette maladie, tous les
» membres ſont agités par de grands
» mouvemens, & dans les autres af-
» fections ils reſtent dans le repos.
» D'ailleurs, on y remarque des trem-
» blemens volontaires ou involontaires.
» Les refroidiſſemens de l'utérus, la
» ſtaſe d'une grande quantité de ſang
» épanché dans ſa cavité, & les au-
» tres cauſes de cette nature donnent
» lieu à l'hiſtéricisme ; c'eſt pourquoi
» ſi ce viſcère s'éleve dans le bas-
» ventre, les femmes deviennent non-
» chalantes dans leurs occupations,
» elles perdent leurs forces, les ge-
» noux plient, elles éprouvent des
» vertiges, les extrémités s'affoibliſſent,
» elles ont la tête lourde & doulou-
» reuſe : elles reſſentent une impreſ-
» ſion douloureuſe dans le trajet des
» vaiſſeaux qui rampent ſur les côtés
» du nez. Quand cette ſenſation ne
» ſubſiſte plus, elles ſont attaquées
» d'un pincement à l'eſthomac. Il ſem-

» ble

» ble alors que les viſcères de la ré-
» gion hipogaſtrique ſe ſont retirés
» vers les régions précordiales, car la
» première reſte vuide & applatie. Le
» mouvement des artères devient in-
» termittent, le pouls eſt irrégulier,
» quelquefois même tout-à-fait inſen-
» ſible. La voix s'éteint, la faculté de
» ſentir s'anéantit ; la reſpiration eſt
» très-laborieuſe, elle devient obſcure,
» & ſouvent on ne peut plus reconnoître
» ſi elle ſe continue. La malade meurt
» ſans qu'on ait ſoupçonné un danger
» imminent.

» Dans tous ces accidens, on ne diſ-
» tingue rien qui déſigne une mort auſſi
» prochaine ; la couleur de la peau eſt
» toujours animée, & longtems après
» le trépas les femmes conſervent en-
» core une rougeur plus intenſe que
» dans l'état naturel. Les yeux ſont
» peu ouverts mais ils conſervent de
» l'éclat, les paupières ne ſont pas
» très-dilatées, mais elles ne ſont pas

» non plus très-rapprochées. Si la ma-
» trice descend de la place qu'elle
» doit occuper, l'accès cesse aussitôt.
» Quand un bruit sourd se fait enten-
» dre dans le bas-ventre, les parties
» naturelles s'humectent, la respiration
» devient plus forte, on reconnoît
» aisément la continuation de cette
» fonction; cependant les femmes ne sont
» pas hors de danger, elles n'éprouvent
» pas même un soulagement marqué.
» Elle meurent très-promptement, &
» le trépas n'est annoncé par aucun
» signe qui désigne son approche.

» La matrice se porte aisément dans
» les régions supérieures de l'abdomen,
» mais elle en descend aussi avec la
» même facilité; c'est un viscère qui
» de sa nature est toujours en mouve-
» ment. Les membranes qui lui sont
» adhérentes sont très-humides, ainsi
» que le lieu où il repose dans l'état
» naturel. Les sensations agréables ou
» désagréables excitent son mouve-

» ment ; c'eſt pourquoi il tombe ou
» s'abaiſſe par l'effet d'une cauſe dont
» l'action eſt modérée : il reſſemble
» aux branches d'un arbre, flexibles,
» abandonnées aux impulſions d'un
» vent léger, qui les fait mouvoir
» en tous ſens. Les jeunes femmes
» ſont ſujettes à cette maladie, qui
» n'attaque point celles qui ſont âgées.
» C'eſt par cette raiſon qu'on obſerve
» que les perſonnes inconſtantes dans
» leurs goûts, qui ont l'ame capri-
» cieuſe, & une conduite incertaine
» & ſans habitude, ſont ſujettes à l'hiſ-
» téricisme ; il faut avouer auſſi que
» les femmes qui ont l'ame ferme, une
» vie régulière, une façon de pen-
» ſer uniforme & un âge déjà avancé,
» n'en ſont pas exemptes, mais elles
» y ſont moins expoſées...... Celles
» qui ont des hémorrhagies conſidé-
» rables meurent plus promptement
» que les autres, elles expirent com-
» me un animal qui a été égorgé.

Aux ſignes qu'a recueillis Aretæe, il faut ajouter le gonflement extraordinaire des parties qui forment le col; c'eſt une contraction ſpaſmodique des muſcles qui ont leurs attaches aux os de la tête, de la poitrine, aux vertebres cervicales, à l'os hyoïde & au pharinx; ils reſtent dans un état de tenſion & de reſſerrement qui comprime les nerfs & les vaiſſeaux qui ſe trouvent dans leurs trajet, d'où réſulte cette ſenſation d'étranglement & de ſuffocation inſupportable qui fait croire aux femmes que leurs colliers, ſans être trop ſerrés, ou leurs habillemens, ſont les cauſes de cette ſenſation. Mais elles s'apperçoivent bientôt de la fauſſeté de cette conjecture, parce que leur gêne continue malgré qu'elles prennent ſoin de détacher tout ce qui les embarraſſe. Cependant cette précaution n'eſt pas inutile, car elle diminue leur ſouffrance dans les accès mêmes qui n'ont pas d'intenſité, parce qu'une

ligature qui ne seroit pas trop serrée hors du paroxisme, devient trop étroite quand les parties ont acquis un gonflement sensible.

La région épigastrique est aussi très-sujette à se gonfler, dans la passion hystérique; l'estomac s'élève quelquefois à une hauteur prodigieuse, & acquiert une dureté extrême. Il est douloureux au toucher, & les malades s'en plaignent, quand elles n'ont pas perdu connoissance. Il acquiert ce volume dans un instant; on est étonné de la rapidité avec laquelle ce symptôme a lieu; il résulte d'un dégagement d'air contenu dans les liquides & les alimens qui séjournent dans sa cavité, ou plutôt il paroît que ce viscère perdant tout-à-coup son élasticité & sa force tonique, les substances aériformes qui y sont contenues se raréfient dans un instant pour opérer ce phénomène. La même chose a lieu dans les intestins, & quelquefois la matrice

elle-même. Les observateurs en rapportent plusieurs exemples. Il est prouvé que c'est aux fluides aériformes que cette explosion subite est due, car à cet état succéde un affaissement des parties, ainsi distendues, dès que les vents se dissipent par la bouche, ou l'extrémité du canal intestinal, ou le vagin.

J'ai dit plus haut que je ferois quelques remarques sur les erreurs d'Aretæe. J'ai déjà démontré ailleurs que l'utérus ne pouvoit pas s'élever, comme cet Auteur le pensoit, jusqu'aux régions supérieures du bas-ventre. Les connoissances d'Anatomie les plus superficielles ne laissent aucun doute à cet égard. Aretæe, en comparant la matrice à un animal qui seroit enfermé dans un autre, lui accorde comme on voit, une vie particulière, en quelque sorte indépendante de l'action qui détermine l'exécution de toutes les fonctions à la fois. Cette er-

reur a été funeste en médecine, en ce qu'on a toujours imaginé une sorte de traitement particulier, pour des symptômes qui n'étoient autre chose que les mouvemens convulsifs d'un viscère qui jouit de toutes les propriétés musculaires. Il ne falloit donc considérer tous les accidens qui s'observent dans les contractions de la matrice, que comme les convulsions d'un muscle, & faire le traitement que cet état seul exigeoit. La communication des symptômes aux parties les plus éloignées, n'étoit point une particularité qui appartînt à ce viscère ; on avoit toujours remarqué que la lésion des substances musculaires, quand elle étoit accompagnée de tiraillemens, se communiquoit aux autres parties irritables par l'intermede de leurs nerfs communs. On ne devoit donc pas s'étonner que l'utérus, qui reçoit des rameaux de l'intercostal, communiquât ses dérangemens à tous les viscères &

les organes auxquels les diviſions de ce grand nerf ſe diſtribuent. Une ſimple réflexion phyſiologique auroit éclairci ce myſtère.

Si on eſt ſurpris que la matrice ſoit plus expoſée que les autres muſcles, aux mouvemens convulſifs, c'eſt qu'on n'a pas fait attention qu'elle eſt différemment composée, quant à ſes vaiſſeaux. D'abord elle abonde en lymphatiques; en ſecond lieu les artères qui s'y ramifient ſont repliées preſqueſur elles-mêmes une infinité de fois; par conſéquent le liquide qu'elles contiennent doit y circuler plus lentement; elle n'eſt pas deſtinée, comme les autres muſcles, à des fonctions continuelles & des contractions répetées à chaque inſtant; circonſtance qui accélère la circulation dans les autres parties, pendant que ſon défaut, par rapport à l'utérus, eſt une nouvelle cauſe de ſtaſe: en troiſième lieu, ſes parois contiennent dans leur épaiſſeur, des cavités, des ſinus, ou

des lacunes dans lesquelles se filtre une humeur muqueuse, excrémentitielle, qui s'altère aisément, & qui par cela même devient irritante. Il paroît même que cette humeur, dans sa plus grande pureté, a toujours une odeur & une saveur assez marquée, ce qui fait concevoir comment elle est un aiguillon actif qui sollicite les contractions de la matrice, & les suscite d'autant plus puissamment qu'elle est plus abondante, qu'elle est moins évacuée par l'abstinence des plaisirs de l'amour; qu'alors elle regorge dans les canaux qui en font la sécrétion, ce qui établit une sorte de pléthore, dont les effets portent le trouble dans l'utérus, & sont capables d'occasionner une infinité d'accidens, & sur-tout ceux de l'hystéricisme. Or, si on suppose actuellement que cette même humeur ait acquis une certaine acrimonie, comme on l'observe chez les femmes qui ont un sang bilieux, échauffé, effervescent, dar-

treux, &c. on concevra encore mieux tout ce que je viens de dire. Quatrièmement, enfin, la liqueur séminale (je parle le langage ordinaire des physiologistes, sans avoir égard au vrai caractère de cette liqueur) est un fluide dont l'énergie est au-dessus de celle de tous les autres. Amassé en trop grande quantité, ou devenu acrimonieux par l'épuisement, les suites de la débauche, les vices du sang, il peut lui seul donner naissance à une multitude de symptômes, qui se trouvent réunis dans la passion hystérique, soit qu'ils attaquent tous ensemble une même femme, soit qu'on n'en remarque qu'un nombre déterminé dans l'accès qu'éprouve une seule personne.

Cette explication fait comprendre comment il arrive que les viscères de l'abdomen se portent vers la région épigastrique par une contraction spasmodique, & pourquoi le volume qui naît de ce spasme, en commençant

par l'hipogaſtre, s'élève promptement de cette cavité juſqu'à la poitrine & à la gorge. On explique auſſi par là comment depuis l'orifice cardiaque, cette eſpèce de *boule* (car c'eſt le nom que la plupart des femmes lui donnent) parcoure l'éſophage, parvient au pharinx, & produit un étranglement qui réſulte, ainſi que je l'ai dit précédemment, de la contraction de tous les muſcles du col. Willis avoit parfaitement développé la théorie de ce méchaniſme. Mais il admettoit toujours une dégénéreſcence dans les eſprits animaux, que je ne crois pas néceſſaire à la formation des accidens dont j'ai donné l'énumération dans ce Chapitre. Je ne nie pas l'exiſtence de cette cauſe dans quelques ſujets, & ſur-tout ceux qui ſont épuiſés, ou qui ont le ſang très-corrompu : mais la rareté de cet état ne ſuffit pas pour rendre la doctrine de Willis auſſi univerſelle qu'il l'a penſé lui-même.

Enfin, Aretæe assure que les femmes âgées ne sont pas sujettes à l'hystéricisme. J'ai vu une de mes parentes, qui, à l'âge de quatre-vingt quatre ans, en éprouvoit encore des accès violens, & qui se répétoient fréquemment. Je sais que ces exemples sont rares; mais par cela même il est nécessaire d'en être instruit.

Les symptômes de la passion hystérique sont si variés dans les différens sujets, qu'il est quelquefois bien difficile de la distinguer de quelques autres maladies qui ont communément un caractère & des signes très-différens de cette affection. Elle se manifeste quelquefois avec les symptômes de l'épilepsie, ou si son attaque en diffère, quelques momens après il n'est pas aisé d'en reconnoître la différence dans le cours de l'accès. En effet, on voit des femmes qui, avec des convulsions violentes & des cris étouffés dans l'invasion, ont la bouche couverte

d'écume, paroiſſent avoir perdu l'uſage des ſens internes & externes; cependant elles ſe reſſouviennent de tout ce qui s'eſt paſſé. Mais il ſeroit difficile de déterminer l'eſpèce de maladie qui a lieu dans le moment où l'on eſt appellé pour donner des ſecours. Il ne ſuffit pas que des ſignes commémoratifs dont les aſſiſtans font le récit, inſtruiſent le Médecin; une perſonne qui éprouve un accès de ſuffocation de matrice, n'eſt pas toujours entourée des témoins ordinaires de ſa calamité. Examinons donc chacun de ces ſignes pour connoître enſuite s'il n'en exiſte pas quelques-uns qui ſoient tellement eſſentiels à l'affection hyſtérique qu'on ne puiſſe pas les attribuer à une autre.

Les épileptiques dans l'accès, ont le pouls plus grand qu'avant l'invaſion. Les femmes hyſtériques, dans les attaques violentes, ont le pouls très-petit, ſouvent inſenſible, ou ondulant. Voilà une marque diſtinctive qui caractériſe

les deux affections, & qui ne laiſſe point de doute ſur leur différence. La plupart des hyſtériques ſont pâles dans leurs ſouffrances. Les épileptiques au contraire paſſent à une très-grande rougeur, & même à une couleur violette ou preſque noire. Cependant, comme l'hyſtériciſme ſe trouve quelquefois réuni à une pléthore marquée, quelques-unes conſervent une rougeur ſenſible. D'ailleurs la quantité d'écume que rendent certaines hyſtériques, eſt médiocre; mais toutes les épilétiques n'en ont pas non plus abondamment. Ces dernières reſpirent manifeſtement; chez les autres, cette fonction eſt ſuſpendue.

L'invaſion ſe diſtingue en ce que les épileptiques tombent en pouſſant des cris étouffés, accompagnés de convulſions. Les hyſtériques ne ſont pas priſes de convulſions auſſi rapidement, l'accès n'eſt pas auſſi foudroyant. Il croît par degrés plus ou moins prompts.

On le calme, disent Aretæe & Aétius, en appliquant sur les parties naturelles & sur l'hypogastre, des substances odorantes. Ce moyen n'apporte aucun soulagement aux épileptiques. Celles-ci perdent absolument l'usage des sens, & ne se souviennent point de ce qui s'est passé, ni de ce qu'elles ont souffert; les autres font ordinairement un récit très-circonstancié de ce qu'elles ont entendu, &c. Il est plus facile de distinguer la passion hystérique des autres maladies comateuses, que de l'épilepsie; c'est pourquoi je n'entrerai dans aucun détail à cet égard. Mais une observation qui est de la plus grande importance, c'est la mort apparente de quelques-unes, & les exemples assez multipliés de celles qu'on alloit inhumer, au moment où elles ont donné des signes de vie, Cette réflexion exige la plus grande réserve dans la décision des Médecins. Rabbi-Moyses avoit

remarqué que la durée de l'hyſtériciſme s'étend quelquefois à deux & trois jours : c'eſt pour cela qu'il fut établi une loi expreſſe qui défendoit qu'on enſévelît les femmes ſujettes à cette maladie, avant le troiſième jour révolu. Pline le Naturaliſte dit qu'une femme Greque reſta ſept jours dans un état de mort apparente, après leſquels on la trouva vivante. Ce fait méritoit d'être atteſté d'une manière authentique pour fixer la croyance des Phyſiciens. Au reſte, il n'eſt pas rare d'en rencontrer qui paſſent plus de quarante heures ſans donner des ſignes de vie. Les obſervateurs en citent des exemples multipliés.

Les recherches des Phyſiciens modernes nous font connoître qu'un animal peut vivre longtems dans un engourdiſſement apparent de toutes les fonctions; enſorte qu'il ne reſte aucun ſigne de vie, parce que la ſeule fonc-

tion qui s'exécute alors, est une circulation insensible qui empêche la séparation des différens principes dont le sang est composé. C'étoit de ce point qu'on auroit dû partir pour fixer les marques certaines de la mort. Les moyens qu'on a indiqués jusqu'alors sont la plupart illusoires; mais on ne peut pas douter de la perte de la vie, quand les membres acquièrent promptement une roideur qui les rend infléxibles, quand le sang qu'on tire des grandes veines des extrémités, paroît décomposé, c'est-à-dire, que la sérosité qui coule paroît peu colorée, & que la partie rouge, fixée par la limphe, est retenue dans les vaisseaux. Quant à la putréfaction, elle ne laisse aucun doute sur la cessation déjà ancienne des fonctions vitales.

Sérapion & les autres Médecins Arabes, assurent qu'un accès d'hystéricisme s'annonce par une respiration laborieuse & la petitesse du pouls,

ainsi que la diminution des mouvemens du cœur. Ces signes sont accompagnés de la pâleur du visage ; en même-tems les yeux deviennent humides, l'imagination s'aliéne ainsi que la mémoire, les jambes s'engourdissent, elles deviennent paresseuses & la marche est difficile. Tels sont les symptômes précurseurs de la suffocation de matrice. J'ai décrit précédemment ceux qui font reconnoître l'accès & sa terminaison.

Si nous sommes assez heureux pour distinguer parfaitement l'histéricisme des maladies comateuses, nous n'avons pas de données certaines sur la différence qui existe entre lui & les affections purement hypocondriaques. Quoi qu'en disent tous les Auteurs, en assurant que ces dernières sont chez les hommes, ce que la première est chez les femmes, je suis très-éloigné d'admettre cette doctrine ; premièrement, parce que l'hystéricisme dépend

des vices ou de l'état contre nature des parties de la génération des femmes, & que les affections hypocondriaques n'ont pas pour cauſe chez les hommes (ſi on en excepte ceux qui vivent dans une continence abſolue), les maladies des parties de la génération de ce ſexe. Si l'épuiſement occaſionné par les peines, les chagrins, les travaux, les alimens mal-ſains & l'embarras des viſcères du bas-ventre, conduiſent à la mélancolie & par ſuite à l'hypocondriaciſme, les mêmes phénomènes peuvent exiſter dans l'un & l'autre ſexe. Ainſi les grandes affections qu'on déſigne ſous le nom de nerveuſes, qui ſont accompagnées de contractions violentes des muſcles, qui anéantiſſent la reſpiration & la circulation même, & qui préſentent aux obſervateurs les apparences de la mort, comme l'hyſtériciſme, ont cependant leurs caractères. Examinons, dans l'invaſion

de l'une & de l'autre maladie, si nous ne reconnoîtrons pas par des signes distinctifs & essentiels, à chacune d'elles.

Ces dernières m'ont toujours paru dépendre du mouvement des esprits animaux qui est devenu irrégulier, la preuve s'en tire des faits. Il suffit qu'un malade de l'un ou de l'autre sexe, ait longtems l'esprit attentif & fixé sur un objet inquiétant ou douloureux, pour qu'il en résulte des spasmes, des contractions & des convulsions. Le premier phénomène qui se manifeste est une lenteur dans le pouls & une oppression occasionnée par la contraction du diaphragme, accompagnée de soupirs involontaires, d'un besoin de pleurer, & d'une tristesse qui est peinte sur la figure, par ses signes les plus reconnoissables. Jusques-là, la mémoire & le jugement ne sont point altérés, le raisonnement est à-peu-près juste. Quand l'accès est fini, la tristesse n'est

pas dissipée, l'effusion des larmes peut seule ramener la tranquilité. Dans l'histéricisme, la douleur de l'ame ne se manifeste pas ainsi : j'ai vu beaucoup de femmes histériques qui n'avoient que l'abattement inséparable d'une maladie qui attaque les nerfs ; mais elles ne pleuroient jamais par cette cause. La suffocation de matrice n'est pas non plus l'effet du chagrin momentané ; une nouvelle désagréable ou affligeante donne lieu, au contraire, aux affections hipocondriaques ou à ces grands désordres, qu'on nomme nerveux. Willis avoit donc raison de penser que ces derniers simptômes tiroient leur origine de l'irrégularité du mouvement des esprits ou d'une explosion subite qui causoit un trouble universel : car c'est ainsi que la chose se passe, quand l'esprit est accablé par une surprise, une crainte ou une peine inopinée.

Le trouble ſe manifeſte d'abord aux environs du cœur, la ſuffocation qui a lieu eſt le premier ſimptôme, les viſcères des régions hipogaſtriques & ombilicales ne ſemblent point y participer. Si elles en ſont enſuite affectées, cette particularité ne ſe fait remarquer que quand le déſordre s'eſt emparé de toute la machine. C'eſt par cette raiſon qu'Higmore attribuoit toujours l'hiſtériciſme à l'irruption ſubite du ſang dans les poumons; & il penſoit que la matrice elle-même n'éprouvoit aucune gêne dans cette affection : cette erreur vient de ce qu'il ne diſtinguoit pas la paſſion hiſtérique, qui, comme je l'ai dit plus haut, commence par une contraction convulſive de la matrice d'avec l'hypocondriaciſme, dans lequel ce viſcère n'eſt point affecté eſſentiellement. L'invaſion de l'une & de l'autre préſentent donc des phénomènes très-differens &

faciles à ſaiſir. Dans la ſuffocation de matrice, un *globe* s'élève de l'hypogaſtre dans les régions ſupérieures, ou plutôt la contraction convulſive qui ſe forme ſe continue des viſcères de l'hypogaſtre à ceux qui ſont ſituées ſupérieurement : dans l'hypocondriaciſme, la contraction commence par le diaphragme, & produit tous les effets qui ſont une ſuite néceſſaire du reſſerrement de cette cloiſon muſculaire. Or, les phénomènes phyſiques qui s'obſervent dans l'un & l'autre cas, ſont très-reconnoiſſables, & établiſſent une différence marquée entre les deux maladies dont je parle.

J'ai remarqué très-fréquemment qu'en comprimant la région épigaſtrique dans un accès d'hiſtériciſme, les femmes éprouvoient un ſoulagement manifeſte, la contraction convulſive ſembloit diminuer dès le même moment; mais il faut ſoutenir le corps de la manière ſuivante : on paſſe le

bras gauche derrière le dos de la malade, & on appuie la main droite sur le *creux* de l'estomac, on comprime graduellement, & la respiration devient plus facile. Dans l'hypocondriacisme, cette manœuvre, au lieu de modérer l'accès, lui donneroit encore plus d'intensité, parce que les viscères des hipocondres sont très-sensibles dans la tension. Pourquoi la chose se passe-t-elle ainsi? C'est que dans cette dernière maladie, les parties épigastriques sont essentiellement affectées & qu'elles jouissent d'une grande sensibilité : par conséquent, une compression exercée sur eux, quelque lègère qu'elle soit, devient toujours insupportable ; au lieu que dans la suffocation de matrice ils ne sont affectés que secondairement, ce qui n'a point augmenté leur sensibilité ; & la compression diminuant leur spasme, affoiblit nécessairement les effets du paroxisme.

L'effet

L'effet des odeurs ſur les femmes attaquées d'affections nerveuſes, ſert encore à faire diſtinguer ſi la maladie tire ſa ſource de l'état contre nature de l'utérus, ou ſi elle exiſte dans la diſpoſition vicieuſe du principe des nerfs ou de leurs plexus. Les ſubſtances aromatiques, dont les émanations ſont agréables, appliquées ſur la région hypogaſtrique & ſur la vulve , calment ou diminuent les accès d'hiſtéricisme; mais elles n'opèrent aucun effet quand l'affection dépend de l'irritation eſſentielle des plexus nerveux de la région épigaſtrique & ombilicale. Les odeurs fétides, expoſées ſous le nez des femmes hiſtériques les ſoulagent ordinairement, tandis que très-ſouvent elles irritent les autres. C'eſt donc encore un moyen de diſtinguer la ſuffocation de matrice, d'avec les maladies qui auroient quelque reſſemblance avec elle.

Il ſuit de ces réflexions, qu'on doit conſidérer dans les femmes trois ſortes de *foyers*, ſi on peut parler ainſi, deſquels les affections qu'on déſigne communément ſous le nom de nerveuſes, tirent leur origine. La matrice, les hypocondres & le principe des nerfs, ou la proximité des ganglions des nerfs principaux, comme l'intercoſtal, &c. J'ai déjà fait connoître la différence qu'il y avoit entre la paſſion hiſtérique & l'hypocondriaque ; il me reſte à dire un mot de celle qui dépend de l'affection du principe des nerfs.

Cette dernière ne manifeſte point ſon invaſion par le gonflement des viſcères du bas-ventre, que la tête n'ait été primitivement affectée. Si l'eſtomac & les inteſtins acquièrent ſubitement un volume extraordinaire, ſi la poitrine eſt oppreſſée, il exiſte en même tems une contraction ſpaſmodique des autres parties muſculaires ; le col,

le tronc & les extrémités ſe roidiſſent : celles-ci ſur-tout affectent différentes poſitions avec un ſpaſme violent ; les mains ſe ferment, les doigts des pieds deviennent crochus, parce que les fléchiſſeurs des unes & des autres extrémités ſont plus forts que leurs antagoniſtes. Tous ces phénomenes arrivent preſqu'à la fois, & dans un clin d'œil ; il ſemble dans cette maladie que les eſprits nerveux faſſent une irruption ſubite, ou que le mouvement qui les diſtribue par tout, ait acquis une rapidité extrême, & par conſéquent détermine plus aiſément une contraction dans tous les organes irritables. Rien ne prouve mieux que c'eſt au trouble des eſprits dans l'origine des nerfs, que ſont dûs ces ſymptômes, que les cauſes les plus fréquentes de leur invaſion. En effet c'eſt preſque toujours une nouvelle déſagréable, un propos affligeant, &c.

qui leur donne naiſſance ; or, on ne peut pas douter que la première impreſſion ne ſe faſſe ſentir alors dans la réunion des nerfs de la moële alongée du cerveau & du cervelet. Mais le déſordre ſe communique enſuite dans tout le trajet des nerfs, pour opérer les accidens dont j'ai parlé plus haut.

Cependant, quand la maladie a duré un certain tems, elle occaſionne des convulſions pour la plus légère cauſe : les fonctions de toute eſpèce ſe dépravent ſouvent ; il y a complication avec l'hypocondriaciſme. Dans ce cas les accidens offrent un mélange composé du caractère de chacune d'elles, & dont l'origine devient trop obſcure our qu'on puiſſe la reconnoître. Cependant les affections qui dépendent du principe des nerfs ſemblent toujours prédominantes. Il faut être bien exercé dans l'examen de ces maladies

pour ne pas s'y tromper ; c'eſt plus particulièrement la manière dont le moral eſt affecté, qui répand quelques lumières ſur cet objet. On doit convenir auſſi qu'en réfléchiſſant avec attention ſur les phénomenes qui ont eu lieu dans les commencemens, on peut parvenir à connoître la vérité. Mais elle ne ſe montre qu'à ceux qui réuniſſent à une pratique judicieuſe, fruit d'une longue étude, une pénétration & une ſolidité de jugement qu'on rencontre rarement parmi des hommes très-inſtruits à beaucoup d'égards.

Willis, en ouvrant les cadavres de pluſieurs femmes qu'il croyoit hyſtériques, & qui avoient le principe des nerfs attaqué, a trouvé pluſieurs fois le plexus choroïde décoloré & macéré par une ſéroſité abondante qui s'étoit épanchée dans les ventricules ; les anfractuoſités du cerveau en contenoient auſſi. Ces obſervations, & quelques

autres que je passe sous silence, nous apprennent que les anciens qui attribuoient à leur *froid*, FRIGIDUM, la cause de la plupart des affections nerveuses, avoient souvent rencontré la verité; aussi étoient-ils persuadé que cette modification (le froid) étoit ennemie des nerfs, *quia frigidum nervis inimicum est.* Cependant, en confondant sous les mêmes rapports l'hystéricisme avec l'affection hypocondriaque, & celle qui tiroit sa source de l'origine des nerfs, ils se sont trompés; erreur d'autant plus grave, que rapportant la plupart des symptômes de ces maladies à l'état contre-nature des viscères de la région épigastrique, ils admettoient pour une des principales causes de la suffocation de matrice, l'abstinence des plaisirs de l'amour, & le séjour ou la stase trop long-tems continuée de la semence dans ses organes, ainsi que le sang menstruel, &c.

Je conçois que cet exposé ne suffit pas encore pour dissiper les épaisses ténèbres qui sont répandues sur le point de doctrine dont je m'occupe en ce moment ; mais il servira à fixer l'attention des Médecins, & les engagera à chercher les moyens propres à reconnoître chacune des affections nerveuses qui se manifestent par des accès violens, & tirent leur origine d'autres maladies, dont les caractères sont si souvent opposés.

Les Praticiens sont tous persuadés que les fluides retenus dans la matrice, sur-tout dans l'épaisseur de ses parois, sont des causes certaines de suffocation de matrice. Les Anciens expliquoient la formation des mouvemens spasmodiques & convulsifs des viscères irritables, communiqués par l'utérus, d'une manière qui ne paroît pas convenir aux loix qui régissent l'économie animale. Galien n'a pas évité cette

erreur;il étoit persuadé que les vapeurs nuisibles s'élevant de ce premier foyer, se portent ensuite dans les autres grandes cavités, pour opérer les phénomènes dont j'ai donné le détail précédemment. J'ai dit dans les articles antérieurs ce que je pensois du méchanisme par lequel les spasmes se propageoient de la matrice aux autres parties. J'ai aussi essayé de donner une idée exacte de l'effet des fluides qui séjournant dans ce viscère, acquéroient une acrimonie capable d'irriter son tissu. Ainsi le sang des menstrues, le fluide dont la sécrétion s'opère dans les lacunes de l'utérus, les liquides épanchés dans sa cavité & qui acquièrent par un mouvement de fermentation des qualités nuisibles, la semence retenue long-tems dans ses organes, laquelle, ainsi que l'observe Platon, devient acrimonieuse, sont autant de causes de l'hystéricisme. C'est pour-

quoi quelques perſonnes ſont attaquées de cette maladie, à la première apparition des règles dont l'évacuation eſt difficile. C'eſt par la même raiſon qu'un plus grand nombre en éprouve des accès très-violens, à la ceſſation des menſtrues, parce que dans l'un & l'autre cas les liquides ſéjournent trop long-tems dans les vaiſſeaux de l'utérus. On peut conclure auſſi de ces obſervations, que la pléthore de ce viſcère donne lieu à la paſſion hyſtérique; mais c'eſt ſur-tout quand la diſtenſion des vaiſſeaux n'eſt pas parfaitement égale; c'eſt pourquoi cette maladie attaque les femmes en couches qui ont des engorgemens à l'utérus, chez leſquelles par conſéquent ſa contraction & ſon reſſerrement ne ſe fait pas d'une manière uniforme.

Les femmes voluptueuſes qui ont joui des plaiſirs de l'amour, & qui en ſont enſuite privées par l'abſence ou

la mort de leur mari, sont sujettes à l'hystéricisme ; il attaque aussi les jeunes filles qui observent les règles de la continence ; c'est pourquoi la femme dont Galien cite l'exemple, fut délivrée d'un paroxisme violent, par l'introduction d'un pessaire dans le vagin, qui lui fit éprouver une sensation de plaisir.

Quoique tous les Auteurs regardent l'épuisement qui suit les grandes hémorragies, comme une cause de suffocation de matrice, je pense que cette affection doit être rapportée à l'hypocondriacisme, ou à son commencement, la mélancolie : premièrement, parce que dans ce cas la matrice n'est pas la première attaquée; ainsi les suffocations & les étranglemens, les bâillemens & les foiblesses même qui surviennent, sont plutôt la suite de l'inégalité de la circulation du sang, que de toute autre cause. Si dans les mouvemens con-

vulsifs des animaux mâles qu'on égorge on observe des phénomènes qui ont quelques rapports avec ceux qui dépendent de l'hystéricisme, on conçoit bien que l'utérus n'y a aucune part, puisqu'ils sont égaux dans les deux sexes; c'est donc au trouble qui succéde aux grands épuisemens, à la perte d'équilibre, qu'on doit rapporter ces sortes d'accidens.

Les Auteurs qui ont écrit sur la suffocation de matrice, n'ont rien dit de l'influence de l'imagination sur cette maladie. Cependant on ne peut pas douter que toutes les pensées qui rappellent à l'esprit le souvenir des plaisirs de l'amour, n'accélèrent les paroxismes de la passion hystérique chez les femmes qui sont d'ailleurs disposées à cette affection. Ou l'utérus est dans cet état prochain de plénitude, qui fait naître un accès d'hystéricisme, ou il en est encore éloigné : dans l'un &

l'autre cas, les pensées voluptueuses excitent un orgasme dans les parties de la génération, qui porte le trouble dans le système nerveux, & la suffocation de matrice a lieu. De cette espèce d'érétisme naît une activité plus grande dans tous les viscères, une filtration plus considérable de liquides, & par conséquent l'action vitale augmentée; or, la matrice étant une des parties les plus sensibles & les plus irritables, l'orgasme dont je parle y déterminera la sécrétion d'une plus grande quantité de fluide séminal; les lacunes de ce viscère se rempliront davantage de la matière muqueuse qui s'y dépose, & en général tous ses vaisseaux acquerront une plénitude plus marquée, si elle n'avoit pas eu lieu antérieurement. C'est pourquoi les assemblées licentieuses, les spectacles qui disposent à l'amour, la lecture des livres qui font naître cette passion, &c. sont autant

de cauſes prochaines ou éloignées de la ſuffocation de matrice.

Cette maladie n'attaque pas les femmes mariées, ou plutôt celles qui jouiſſent des plaiſirs du mariage; les femmes débauchées ne l'éprouvent jamais. Cependant il eſt eſſentiel d'obſerver que la différence de conſtitution dans les divers individus, rend les unes très-ſujettes aux paroxiſmes hyſtériques, malgré qu'elles n'obſervent pas des règles ſévères d'abſtinence, tandis que d'autres, ſans avoir eu des jouiſſances de la même eſpèce, n'éprouvent pas les mêmes accidens. C'eſt que dans tous les individus, il y a une grande différence de quantité dans la filtration de la liqueur ſéminale. Les femmes chez leſquelles ce fluide eſt abondant, ont plus beſoin de jouiſſance que les autres. Il en eſt qui ne pourroient pas paſſer quelques

jours dans la continence, ſans être priſes d'hyſtériſme.

Si la plénitude de la matrice, ſi le défaut d'évacuation de la liqueur ſéminale, eſt ſouvent une cauſe d'hyſtériciſme, pourquoi dérobe-t-on ſoigneuſement la connoiſſance d'une maladie qui, chez quelques femmes, eſt une preuve aſſurée de leur ſageſſe? Un préjugé mal conçu, a-t-il dû rendre honteuſes, des affections qui attaquent des êtres vertueux? Cette maladie qui annonce un beſoin, apprend auſſi que celle qui l'éprouve eſt bien conſtituée pour devenir mère. Cette qualité ne la rend-t-elle pas un être précieux dans l'ordre civil? Diſons plus, elle eſt précieuſe à la nature, puiſqu'elle eſt diſpoſée à la réproduction de ſon eſpèce. Parmis les inquiétudes inſéparables des accidens qui accompagnent cet état, quelle mère

de famille n'éprouve pas une satisfaction secrette, en pensant que sa fille est encore pure, & qu'au jour d'un hymen, qui est prochain, elle goûtera des plaisirs qui lui étoient inconnus?

L'ouverture des cadavres de quelques hystériques, a prouvé que les vices des parties internes de la génération avoient été une des causes de cette maladie. Morgagni a vu des tubercules sur la surface interne de l'utérus, des engorgemens dans les ovaires, des vésicules qui contenoient une humeur acrimonieuse. Quoique ces désordres s'observent aussi dans les cadavres des femmes qui n'étoient pas hystériques, on ne peut pas désavouer que le séjour d'un liquide irritant ne soit souvent la véritable cause de cette affection. J'ai vu, dans la province de Champagne, une dame de soixante & dix ans, accablée par une humeur

catharrale très-âcre, ſujette aux accès de ſuffocation de matrice. Quand l'humeur ſe fixoit ſur les yeux, elle occaſionnoit des ophtalmies, & ſi elle deſcendoit à la poitrine, elle engorgeoit les poumons; d'autrefois elle attaquoit les inteſtins, & donnoit lieu à des diarrhées. Elle ſe portoit auſſi à la matrice, (il paroît qu'elle ſe dépoſoit plus fréquemment ſur ce viſcère, que ſur les précédens,) la malade éprouvoit un embarras à la région hipogaſtrique, qui s'augmentoit de jour en jour, avec une ſorte de *contrainte*, ſi on peut parler ainſi, & qui étoit pour elle le précurſeur d'un paroxiſme de ſuffocation de matrice. Ces accidens avoient été renouvellés pluſieurs fois. Le Médecin qu'elle conſulta lui fit appliquer un large véſicatoire. Il fit un traitement capable d'expulſer l'humeur errante qui cauſoit tous ces ravages, & la malade m'a aſſuré depuis, ainſi que

ſon Médecin, qu'elle n'avoit plus d'accès d'hyſtéricisme.

Quand les Anciens conſeilloient le mariage pour guérir les femmes hyſtériques, ils ſuppoſoient donc que cette maladie étoit toujours occaſionnée par le défaut d'évacuation de la ſemence, ou par une menſtruation difficile, & que l'utérus languiſſant avoit beſoin d'être mis en action par les plaiſirs de l'amour: mais c'eſt ſouvent à d'autres cauſes qu'il faut rapporter cette maladie. Quand par une menſtruation difficile, la matrice reſtera gorgée de liquides, on fera uſage des ſangſues, appliquées à la vulve, en attendant qu'on détruiſe les cauſes de cet état. Il eſt eſſentiel que ce viſcère reſte toujours libre; ainſi les engorgemens, de quelque nature qu'ils ſoient, qui auront une influence ſur la naiſſance des paroxiſmes hyſtériques, rendront cette maladie durable, à moins qu'on ne les

diſſipe eux-mêmes. J'ai indiqué ailleu rs leur curation. Si une humeur errante & acrimonieuſe donne lieu à la ſuffocation de matrice, le traitement radical de cette dernière affection conſiſte à diſſiper l'humeur qui détermine ſes paroxiſmes. Ce traitement ne peut avoir place dans ce Chapitre. Si des tubercules formés dans l'utérus, & qui verſent un liquide irritant, & la diminution ou la ſuppreſſion de l'écoulement des fleurs blanches, qui agacent les ſinus dans leſquelles elles ſtaſent, occaſionnent la paſſion hyſtérique, on fera la curation que j'ai preſcrite, quand j'ai traité des fleurs blanches.

Puiſque les vices des ovaires, des trompes de fallope, & des autres ligamens de l'utérus, ſont auſſi des cauſes d'hyſtériciſme, on ne doit pas être étonné que cette maladie ſoit quelquefois incurable. Les raiſons de cette opinion ſont expoſées avec ſoin dans

le Traité que j'ai publié ſur les maladies des femmes, à la ceſſation des règles.

Le traitement de l'accès exige auſſi l'attention du Médecin, & les ſecours les plus actifs & les prompts. Les Anciens faiſoient reſpirer aux malades des odeurs déſagréables; le paroxiſme ſe terminoit ſouvent par ce moyen; il eſt encore d'un uſage très-fréquent aujourd'hui. L'alkali volatil eſt une des ſubſtances qui opérent le plus promptement la ceſſation des accidens. Cependant il irrite quelques ſujets, & augmente la violence du paroxiſme. C'eſt une circonſtance dont il eſt eſſentiel d'être inſtruit par les malades, ou ceux qui les environnent. Comme le trouble commence par la région hipogaſtrique, & qu'il ne ſe porte pas toujours avec vîteſſe aux parties ſupérieures, on a le tems de donner l'opium ou ſes préparations; l'opium

exige encore la même prudence dans la pratique que l'alkali volatil, parce que, comme ce dernier, il augmente quelquefois le désordre des fonctions. Je prescris dans ces cas le laudanum de Sydenham avec l'alkali volatil, étendu dans un véhicule convenable, & édulcoré avec le sirop de violettes.

Le peuple emploie quelquefois des moyens cruels & indécens pour terminer les accès d'hystéricisme. Cette méthode n'est pas sans fondement, parce qu'en occasionnant une révolution dans les nerfs, on change ordinairement leur état d'irritation, & la maladie cesse. Mais comme les manœuvres de cette espèce n'ont pas un succès aussi constant que l'usage des médicamens que j'ai indiqués dans l'article précédent, je n'en rapporterai pas le détail.

Si le paroxisme étoit violent, si les fonctions paroissoient interrompues,

on emploiera les irritans, comme le vinaigre radical, l'alkali volatil, l'esprit de soufre, &c. On en frottera les tempes & les membranes du nez; on appliquera de la glace sur le bas-ventre, & particulièrement à la région hipogastrique. On soufflera dans le nez des poudres sternutatoires, à l'aide d'un tuyau qu'on introduira profondément. En même tems on fera des frictions avec des linges chauds, sur toute l'habitude du corps, pour aider la circulation insensible, si elle subsiste encore, & empêcher que la stase du sang, dans les vaisseaux, ne s'oppose à la continuation de la vie. Si cette méthode ne réussit pas, on ne doit rien attendre de l'application du feu, des incisions faites à la plante des pieds, &c. car le principe de vie est absolument détruit.

On ne peut pas douter que l'hystéricisme ne soit quelquefois symptôma-

tique chez des femmes très-âgées ; comme elles ont souvent l'estomac & les intestins remplis d'une pituite froide & visqueuse, l'irritation qu'occasionne cette humeur se communique à la matrice pour former les accès de passion histérique. Chez celles-là le traitement aura pour base les évacuans pris dans la classe des amers, auxquels on réunira les semences carminatives & les substances calmantes. J'ai prescrit avec succès à une dame de quatre vingt ans, un mélange de rhubarbe en poudre & de quinquina, (comme anti-spasmodique) à la dose d'un gros, d'extrait d'aloës un demi-gros, autant de castoreum & de savon : on en formoit des pilules du poids de quatre grains ; la malade en prenoit trois & quelquefois quatre chaque matin. Ces remèdes lui ont procuré des évacuations modérées, dans la première huitaine ; ensuite les éva-

cuations ont été ordinaires, les digestions ont été meilleures & les accès d'hystéricisme sont cessé entièrement.

Comme ils étoient précédés d'embarras à l'estomac, d'envie de vomir, & souvent de vomissemens qui se renouvelloient chaque matin, plusieurs jours de suite, ou à des distances très-rapprochées, dès que ces accidens se manifestoient de nouveau, la malade prenoit les remèdes que j'ai indiqués ci-dessus, & le calme renaissoit promptement. Avant que d'avoir suivi cette conduite, la dame dont je parle, qui avoit été longtems tourmentée d'histéricisme, n'avoit trouvé d'autre ressources, pour dissiper les accès, qu'en buant de l'eau-de-vie; elle en portoit toujours dans un flacon. Cette liqueur, qui lui avoit toujours causé de la répugnance, lui avoit été donnée la première fois au lieu de fleurs

d'orange ; la promptitude avec laquelle elle avoit avalé avoit empêché qu'elle ne s'apperçût de la ſaveur des premières gorgées; il en réſulta un calme qui la détermina à ſuivre la même méthode par la ſuite. Cependant lorſque les paroxiſmes étoient violens, la déglutition devenoit impoſſible par la contraction du pharinx ; on lui frottoit le col pour déterminer un relâchement momentané dans les organes de la déglutition, & dès qu'elle pouvoit avaler l'eſprit inflammable, elle étoit aſſurée d'obtenir promptement la ceſſation de ſes ſouffrances : la terminaiſon avoit lieu par un vomiſſement de glaires ou d'eau glaireuſe très-abondante. Elle avoit remarqué que les purgatifs éloignoient les accès de la maladie, ce qui eſt une nouvelle preuve de la cauſe que je lui ai aſſignée.

Les anciens faiſoient un uſage fréquent du remède ſuivant ; ils en preſ-

crivoient

crivoient aux maladés quand la déglutition étoit possible.

Prenez de castoreum, de poivre long & noir, de spicanard, de costus, de galbanum & d'opium une drachme, de safran une demi-drachme, formez-en une masse avec du miel; on en donnera la grosseur d'une noisette.

Baillou recommande expressément l'usage d'un gros de poudre d'agnus-castus, dans une tasse d'hydromel chaud : il vante aussi la potion suivante.

Prenez de sceau-de-notre-dame une demi-once, de racines de dictamne, de tormentille, d'œillet, de chaque un gros, de canelle un demi-gros; faites cuire ces substances dans le vin blanc; on y mêlera un peu d'eau; on en donnera un petit verre à la malade.

Les syrops se conservant au besoin, seront d'un usage plus commode. Un

Praticien célèbre faisoit cas du suivant.

Prenez d'eau-de-vie une livre, de sucre, neuf onces, d'eau de roses & d'armoise, de chacune trois onces, d'eau thériacale une once & demie, de canelle & de noix-muscade, deux gros, de dictamne un gros & demi; faites-en un syrop, dont on donnera une cuillerée ordinaire, étendue dans un véhicule convenable.

On se sert de la décoction suivante pour faire des fomentations sur les parties naturelles.

Prenez d'origan, de calament, de foin de bourgone, de matricaire, de galéopsis, de chaque une poignée, de fougère, de garance, de chaque une once, autant de semences de seseli, de daucus, de bayes, de genièvre & de laurier; faites une décoction dans du vin blanc.

Les pessaires, quoique très-utiles,

ne peuvent pas toujours être mis en usage, parce que l'himen, quand il existe, est placé à l'entrée de la vulve, & s'oppose à leur introduction; dans ce cas on leur substituera des suppositoires, composés de résines & de poudres de plantes odorantes. Les parties volatiles qui s'en échapperont parviendront aisément jusqu'à la matrice à travers le rectum. On incorporera les substances servant à la formation du pessaire ou du suppositoire dans le miel, une graisse douce, les gommes dissoutes ou la térébenthine. L'aristoloche, le basilic, le serpolet, le dictamne, la lavande, le romarin, l'œillet, l'oppopanax, le bdellium, la gomme élemi, le stirax, le benjoin, l'ambre, le ladanum, la myrrhe, l'iris de florence, & les autres plantes, semences, fleurs, ou résines aromatiques, d'une odeur suave, peuvent être employées indistinctement, pourvu

que parmi celles dont on pourroit faire choix, il ne s'en trouve pas qui fassent éprouver des sensations désagréables à la malade : circonstance dont on aura soin de s'instruire.

On prendra la même précaution par rapport aux lavemens qu'on sera forcé à substituer aux injections dans le vagin, pour la même cause.

L'estomac & les intestins se remplissent ordinairement d'air, qui se dégage des substances contenues dans ces viscères; pour éviter les distentions qui fatiguent les malades, & qui rendent les paroxismes histériques plus durables & plus violens, on fera sur la région de l'estomac des embrocations avec l'huile rosat; ou, des fomentations avec les infusions de plantes odorantes. On pourra pour plus grande commodité remplacer ces secours par l'emplâtre stomachal. Il faut toutefois observer que les com-

pressions douces, qui ont lieu dans les embrocations, quand on étend les huiles avec la main, sont aussi utiles que l'action des substances odorantes. On ne les restreindra pas aux tégumens seules des viscères, mais on les pratiquera sur toutes les parties qui éprouveront des contractions.

Ætius prescrit la saignée chez les femmes plétoriques. Celle du bras est préférable à celle du pied, parce qu'elle débarrasse plus complettement la matrice, en ce qu'elle rend la circulation du sang plus libre dans les viscères du bas-ventre. Les sangsues appliquées à la vulve, sont nécessaires chez les malades dont les règles ont été interrompues, retardées ou trop peu abondantes. Quelques Praticiens font usage des ventouses scarifiées; elles sont sur-tout recommandées chez les femmes grosses, si on craint l'avortement que la saignée ordinaire occasionneroit.

CHAPITRE XXXVII.

De la fureur utérine ou nymphomanie.

J'AI parlé des inconvéniens physiques de l'incontinence ; j'ai présenté aux mères le spectacle douloureux des filles, dont la santé détruite par des illusions passagères, ne devient plus qu'un objet de pitié ; mais d'une pitié mêlée d'un sentiment d'indignation & de mépris, parce que les maux qui lesaccablent, sont une suite nécessaire de leurs imprudences. Faut-il encore arracher le voile qui dérobe aux yeux un objet plus effrayant ? C'est un sujet de consternation & de calamité pour tous ceux qui en sont témoins, puisqu'il nous fait connoître que les causes qui en préparent l'événement, ne

peuvent pas être soumises aux règles de la prudence; on s'efforceroit en vain de le prévenir. L'état dont je veux parler, est cette fureur avec laquelle une jeune personne, sage & modeste jusqu'à ce moment, se trouve agitée d'un trouble qui anéantit sa raison & qui la précipite dans les désordres d'une luxure effrénée. Femmes, ne pensez pas que je montre ce tableau révoltant sans juger l'amertume de vos larmes à son aspect! si je porte la tristesse dans votre ame, je suis le premier pénétré de la douleur qui vous consume; mais je viens partager vos chagrins en vous apportant des consolations. Je sens d'avance que je ne détruirai pas l'impression cruelle qu'a fait sur votre esprit la vue d'un accident terrible; mais j'écarterai loin de vous les causes d'une nouvelle affliction, & je diminuerai l'abondance de vos larmes,

en vous préparant un avenir exempt de nouveaux orages.

La maladie qui fait le ſujet de ce Chapitre, s'annonce rarement comme les autres par des ſignes précurſeurs, qui déſignent ſon invaſion prochaine. Si une jeune fille, qui eſt ſur le point de ſuccomber à ſa violence, éprouve quelquefois le déſir de ſe livrer aux plaiſirs de l'amour, la réflexion étouffe ce ſentiment dans ſa naiſſance. Ce triomphe ſur la volupté ne peut être d'une longue durée; en multipliant ſes victoires ſur les ſens, elle accélère l'inſtant de ſa défaite. Le ſéjour de la ſemence dans les organes qui en avoient fait la ſecrétion, donne une nouvelle énergie à ce fluide. Chaque moment augmente ſa quantité; mais trop longtems reſſerré dans les parties qui le contiennent, il cauſe enfin une exploſion ſubite qui bouleverſe l'ordre

des fonctions. C'eſt ſur-tout ſur les facultés intellectuelles qu'il porte ſon action ; & pendant qu'il les aſſervit ſous l'empire des ſens, il tourmente les viſcères par un orage que rien ne peut appaiſer. Quelquefois il occaſionne des fièvres ardentes, & termine ſes ravages par la mort.

Quelle eſt donc la récompenſe de la vertu, ſi le délire d'un moment détruit les ſoins d'une éducation longue & pénible, & ſi une jeune fille, qui a réſiſté longtemps au penchant de la nature qu'elle a combattu avec un grand courage, ſe montre tout-à-coup avec l'apparence du vice le plus conſommé? Qu'eſt devenue cette perſonne vertueuſe, accoutumée à régler ſa conduite d'après les conſeils d'une mère prudente? Toujours reſpectueuſe & ſoumiſe, toujours attentive au moindre ſigne qui lui faiſoit connoître que ſon maintien ou ſa converſation éteit

prête à paſſer les bornes qui lui avoient été preſcrites par la ſageſſe ; cette fille timide qui rougiſſoit d'un regard ne ſubſiſte plus ; c'eſt une furie qui ſe jette avec tranſport dans les bras d'un homme, qui s'abandonne toute entière au déſordre de ſon imagination, & qui manifeſte la violence de ſes déſirs par les actions les plus ſcandaleuſes.

L'invaſion prochaine de la fureur utérine, ſe reconnoît au ſignes ſuivans: les filles parlent ſouvent des hommes qui leur plaiſent ; cette converſation les anime, les yeux deviennent étincelans, le viſage ſe couvre d'une rougeur vive, leur pouls devient plus fort & plus fréquent. Elles ont une activité plus marquée dans leurs actions & dans leurs diſcours, une reſpiration plus fréquente, un regard plus aſſuré, la voix plus forte & le ſon plus prononcé, les geſtes plus décidés, la démarche & le maintien plus

hardis. Quand cet état a duré quelques tems, la raiſon ſe trouble à l'aſpect des hommes qui leur plaiſent. La préſence de leurs parens ni celle d'une ſociété nombreuſe, pour laquelle elles étoient pénétrées du plus profond reſpect, ne peut mettre obſtacle aux marques de leur déréglement : elles invitent ceux qui ont fixé leur imagination, à ſatisfaire leurs déſirs. Elles les preſſent par les actions les plus licencieuſes. On ne peut les contenir que par la force ; mais elles portent les mains ſur elles-mêmes, & ſe déchireroient ſans reſſentir de douleur, ſi on n'uſoit pas de violence. Cependant le trouble extrême qui les agite, les accable. Il ſe fait auſſi quelquefois une excrétion de ſemence ; alors elles retombent dans l'accablement que ſuit néceſſairement une fatigue & un déſordre auſſi extraordinaires. La fougue des ſens s'af-

foiblit, & la raiſon reprend ſon empire.

Il eſt eſſentiel d'obſerver que cette maladie, comme toutes les autres, a différens degrés, & qu'elle n'eſt pas toujours portée au point d'intenſité, dont j'ai donné l'idée. Quelquefois les femmes conſervent aſſez de raiſon pour ne pas ſe livrer au penchant qui les entraîne; mais elles ſont obligées à multiplier leurs efforts pour ne pas ſuccomber à la fougue de cette paſſion tumultueuſe. Lorſque les progrès de cet état ne marchent pas rapidement, la crainte du déshonneur ou de l'ignominie, & ſur-tout la craintede leurs parens, les maintient longtems dans les bornes du devoir; mais quand elles s'apperçoivent qu'elles ne peuvent plus réſiſter aux impulſions de la nature & que leur défaite eſt prochaine, pluſieurs ſe donnent la mort pour pré-

venir la honte qui résulteroit de leur abandon. Les unes se sont pendues, comme celles dont parle Plutarque ; d'autres se sont précipitées dans les fleuves ou dans des puits, comme celles de Lyon, dont Mercurialis rapporte l'histoire, &c.

C'est sans doute à l'état inflammatoire ou à la grande ardeur que ressentent quelques malades dans les parties internes de la génération, qu'on doit rapporter la cause de la précipitation avec laquelle elles se jettent dans l'eau froide. L'état de phlogose dans lequel est la matrice, se communique aux viscères voisins, ce qui établit un foyer de chaleur dans la capacité de l'abdomen, qui leur fait desirer l'immersion dans l'eau froide. C'est ainsi que les malades attaqués de la peste qui ravageoit Athènes, se précipitèrent dans les rivières pour calmer le feu qu'ils éprouvoient dans les

entrailles. Il paroît que les uns & les autres ont eu recours à l'immersion, comme au moyen capable de calmer la chaleur qui les tourmentoit.

On ne peut pas douter que l'état phlétorique de la matrice, joint à une constitution ardente, ou, pour me servir de l'expression des anciens, l'*intempérie chaude* de ce viscère, ne soit la cause prochaine de la fureur utérine, chez les femmes qui désirent les plaisirs de l'amour & qui ne sont pas satisfaites. Il est rare que la maladie commence brusquement, comme cela arrive chez les femmes timides, qui ont longtems résisté aux impulsions de la nature, parce que les premières ne manifestent pas longtems cet état sans trouver l'accomplissement de leur vœux; c'est pourquoi l'invasion n'est pas subite & violente comme chez les dernières qui ont concentré le feu qui les consumoit.

On peut considérer comme cause disposante, la chaleur du climat qui ne permet pas de conserver la chasteté. Hérodote & Strabon assurent que les Egyptiennes sont toutes adonnées aux plaisirs; par cette raison elles y sont entraînées par une pente si invincible, que quand elles n'ont pas des hommes pour la satisfaire, elles instruisent les animaux d'une autre espèce à contenter leurs désirs. C'est donc un penchant que la raison ne réprime pas dans certaines constitutions. C'est ce qui faisoit dire à Platon, que l'utérus est un animal avide de concevoir, & que quand il n'en a pas les moyens dans la force de la jeunesse, il s'indigne, il s'irrite & cause un trouble universel, mais toujours accompagné du désir de jouir des plaisirs de l'amour. Mercurialis, qui connoissoit mieux les loix de l'œconomie animale que le Philosophe Grec, croit

que le ſang des menſtrues eſt capable d'échauffer la matrice dans les tempéramens chauds, & d'occaſionner un chatouillement ou une ſorte de gêne qui conduit à la fureur utérine ; en effet, on remarque que l'invaſion de cette maladie ſe manifeſte à l'époque des menſtrues ou peu de jours auparavant.

On obſerve auſſi que les femmes, d'une conſtitution ou d'un tempérament bilieux-ſanguin, ſont plus ſujettes à la fureur utérine que les autres. La raiſon en eſt qu'elles ont le ſang plus chaud & plus âcre, qu'il a par conſéquent une action plus vive ſur les parties ſenſibles & irritables, & qu'enfin il les agace plus fortement. Il n'eſt donc pas ſurprenant que les femmes qui vivent dans des climats brûlans de l'Affrique, de l'Aſie & de l'Amérique, ſoient plus voluptueuſes que les Européennes. Pour nous ren-

fermer dans les limites de notre royaume, nous connoiſſons la différence qui exiſte à cet égard, entre les femmes de la Provence & du Languedoc, d'avec celles du Nord de la France.

Les femmes riches qui uſent d'alimens très-ſucculens, qui ne prennent aucun exercice fatigant & qui ont l'imagination toujours occupée des plaiſirs de l'amour; celles qui ſont ſenſibles aux charmes des ſpectacles, qui ne préſentent à leur eſprit que les jouiſſances de l'amour; celles qui recherchent les converſations, qui n'ont que cette paſſion pour objet, ſont plus facilement attaquées de la fureur utérine, ſi à cette conduite ſe joignent les cauſes qui dépendent de la conſtitution. Les filles qui ont longtems conſervé leur chaſteté, & les veuves qui ſont forcées à vivre dans la privation, ſont ſujettes à la fureur utérine. Ilfa ut toutefois obſerver que les veu-

ves d'un tempérament ardent & qui ont été habituées aux jouissances des sens, sont attaquées plus fortement de la fureur utérine que les jeunes filles. C'est pourquoi, un Père de l'Eglise pensoit qu'une veuve avoit plus de penchant à se livrer à des plaisirs qu'elle avoit connus & dont le souvenir l'occupoit malgré elle, qu'une fille qui ne pouvoit s'en faire qu'une idée imparfaite.

On met encore au nombre des causes de la fureur utérine, les bains chauds qui raréfient le sang, & qui portent dans toute l'habitude du corps une sensation de volupté ; ainsi que l'habitude de dormir sur le dos, parce que dans cette position la compression des viscères de l'abdomen sur les grands vaisseaux, s'oppose plus aisément au retour du sang par la veine cave ; & à son trajet par l'aorte. Il doit donc en résuler un engorgement plus con-

ſidérable dans la matrice ; état qui ſe rapproche de celui de ce viſcère à l'approche des régles ; tems qu'Hippocrate regardoit comme le plus propre à donner naiſſance à la fureur utérine.

Je ne dirai rien de ces breuvages pernicieux qui cauſent une effervescence conſidérable dans le ſang, ni d'une multitude d'autres moyens que la ſéduction emploie pour ſoumettre la raiſon à l'empire des ſens, en donnant à ces derniers une énergie nouvelle, & en occaſionnant dans toute la machine un trouble qui anéantit les facultés intellectuelles. Quoi qu'il en ſoit, le paroxiſme de la fureur utérine ſe diſſipe par une émiſſion de liquide ſéminal & par une excrétion du mucus de la matrice. Cette évacuation eſt ordinairement ſollicitée par les attouchemens des malades qui ne peuvent ſe diſpenſer de porter la main

aux parties de la génération, & de leur faire éprouver un frottement violent & souvent des déchiremens.

Quand l'accès est passé, il reste aux femmes une inquiétude & un chagrin qui les éloignent des cercles, parce que les excès auxquels elles ont voulu se livrer sont un sujet de honte qui les engage à fuir la société. Elles s'abandonnent à la mélancolie, & sont ensuite sujettes à tous les maux que cette maladie amène avec elle : état funeste qu'elles contractent d'autant plus aisément, qu'elles ont été mieux élevées, qu'elles sont plus sensibles & qu'elles craignent davantage les suites de leur premier accident. Elles redoutent l'impression qu'il a faite dans le monde, qui ne sait pas distinguer la corruption du cœur, d'avec un trouble insurmontable que les efforts de la raison ne sont pas capables de réprimer. Delà naît cette timidité excessive qu'on

obſerve dans quelques perſonnes qui ont été attaquées de la fureur utérine. Le ſouvenir cruel de cette affection terrible, devient pour elles un ſujet de larmes amères & intariſſables.

La fureur utérine eſt dangereuſe par ſes ſuites, puiſqu'elle eſt une cauſe d'inflammation de l'utérus. Chez quelques ſujets, elle eſt ſouvent ſuivie de la maſturbation, parce que les femmes réſiſtent très-difficilement au déſir qu'elles reſſentent de jouir des plaiſirs de l'amour. La maſturbation devient alors d'autant plus dangereuſe, qu'elle paſſe en habitude : d'où les autres accidens qui dérivent des excès auxquels ſe laiſſent entraîner les perſonnes qui s'y ſont livrées. Quand les femmes n'ont pas éprouvé des accès de fureur utérine violens, mais qu'elles n'ont pas été capables de cacher les déſirs qui les tourmentoient, elles tombent ſouvent dans une mélancolie qui dé-

truit totalement leur ſanté , en cauſant dans les viſcères du bas-ventre, la ſtaſe continuelle des liquides; d'où l'empâtement des viſcères, les obſtructions & leurs ſuites. L'effet le plus terrible de la fureur utérine, eſt l'épilepſie, la manie ou la démence qu'on a remarqué quand les accès ont été réitérés. Le trouble du cerveau eſt ſi violent dans cette maladie, qu'il laiſſe toujours des ſuites dangereuſes, & apporte un changement ſenſible dans les facultés intellectuelles. On ne peut pas déſavouer non plus que la ſorte d'humiliation attachée à cette maladie, n'ait ſouvent été la cauſe d'un déſeſpoir qui ait fait perdre à quelques malades toute eſpèce de retenue & de décence dans leur conduite.

J'ai vu une fille de vingt-quatre ans, d'une belle ſtature & d'une figure agréable, qui, après un accès de fureur utérine, tourmentée par les re-

proches qu'elle essuyoit sur un malheur qu'elle n'avoit pas pu prévenir, accablée de l'aversion de ses parens, abandonna sa famille & devint errante pendant dix-huit mois, se livrant au premier homme qu'elle rencontroit. Epuisée par les suites de cette conduite, elle retourna chez son père; on la traita alors moins durement, mais elle restoit toujours cachée: sa santé se rétablit. Dans l'espace de six mois elle fut une seconde fois attaquée de la même maladie; elle suivit un Régiment d'Infanterie qui passoit dans sa Province, & mourut en arrivant à la garnison des fatigues qu'elles avoit supportées par l'excès de ses jouissances.

D'après ce qui vient d'être dit, on doit considérer la curation de la fureur utérine sous deux aspects; premièrement, par rapport à l'accès ou l'attaque de la maladie même, & par

rapport à la disposition aux récidives. Ou l'accès est violent, ou il est modéré; dans le premier cas, les secours que la physique peut employer en respectant les usages, se réduisent à des remèdes dont l'action est bien lente, & ne sont pas toujours capables d'obvier aux accidens qui pourroient arriver du côté du cerveau. La semence est abondante dans ses réservoirs, elle est quelquefois formée par un sang qui a quelqu'acrimonie, comme dans les tempérament bilieux; par conséquent tout ce qui ne tend pas à l'évacuer le plus promptement qu'il est possible, est d'un foible secours pour dissiper le trouble qu'elle a occasionné. Mais d'un autre côté (sans parler ici des obstacles qui s'y opposent, en suivant les loix qu'une morale austère nous prescrit) quel danger ne résulteroit-il pas de l'usage des moyens qui rempliroient efficacement cette indication?

Ces

Mercurialis s'est expliqué à cet égard d'une manière inconsidérée, en s'appuiant de l'autorité d'Hyppocrate. Il rapporte un passage du Médecin Grec pour confirmer son opinion; la manière dont ce passage est présenté par Mercurialis, semble indiquer que le père de la médecine n'avoit aucun égard aux bonnes mœurs, dans le conseil qu'il donne pour la guérison des premiers accès de la fureur utérine; tandis qu'au contraire personne ne s'est plus appliqué que lui au maintien de l'ordre & à l'observance des usages. Tous les Ouvrages que nous avons de ce savant Praticien, donnent des preuves manifestes de l'honnêteté, & de la décence infinie avec laquelle il se conduisoit dans toutes ses actions.

Je crois que la sensibilité de la matrice est trop exaltée dans cette maladie. Pour modérer l'orgasme qui en résulte, il faut tirer du sang *jusqu'à foiblesse*, *USQUE AD DELIQUIUM*

ANIMI, comme les Anciens ſe comportoient dans l'invaſion des grandes inflammations. On verra dans la ſuite de ce Chapitre quelles ſont les exceptions à faire par rapport à cette règle générale. On plongera la malade dans un demi-bain, dont l'eau ſoit preſque froide, & qu'on réfroidira enſuite par l'addition de nouvelle eau, ou par la glace; cependant, ſi elle étoit ſur le point d'avoir ſes règles, on n'emploiroit pas un moyen qui en empêcheroit l'apparition. Au lieu d'applications froides, on couvriroit la région hipogaſtrique avec des cataplaſmes composés de ſubſtances narcotiques & rafraîchiſſantes. L'opium donné à grande doſe, comme calmant, ſeroit encore d'un grand ſecours, Il pourroit tempérer l'action du ſang, & l'irritation des nerfs; je donnerai un détail plus étendu ſur l'uſage des narcotiques dans les articles ſuivans.

Si l'accès de fureur utérine eſt modéré, tout ce qui pourra faciliter la

réſorption du liquide ſéminal ſera utile ; ainſi les ſaignées abondantes, en épuiſant la malade, cauſeront une dérivation des liquides qui ſtagnoient dans les organes de la génération ; par conſéquent, l'utérus ſe trouvant déſempli, le calme renaîtra dans l'économie animale. On diſſipera la chaleur des viſcères du bas-ventre, par des bains dont la température faſſe éprouver du friſſon, autrement la raréfaction qu'ils cauſeroient dans le ſang augmenteroit encore les déſordres qui dépendent de la maladie. Mercurialis conſeille l'uſage intérieur des eaux minérales rafraîchiſſantes, il aſſure avoir guéri une malade par ce ſeul moyen. Les eaux gaſeuſes & acidules ſont les ſeules qui conviennent à la curation de la fureur utérine; mais il faut obſerver que comme elles donnent une certaine activité à la circulation, on ſaignera de tems en tems la malade

pendant qu'elle fera uſage de ces eaux.

On conſeille les peſſaires faits avec la rhue, la ciguë & la cire. Mercurialis croit, d'après les anciens, que la rhue, quoiqu'elle ſoit une plante âcre, a la propriété de calmer la chaleur de l'utérus; il conſeille, d'après ce principe, le cérat de mirthe, de rhue & de caſtoreum, pour en former un peſſaire. Je préfère les injections rafraîchiſſantes aux peſſaires; l'introduction de ces derniers ne peut avoir lieu ſans faire éprouver aux femmes une ſenſation de plaiſir qu'elles doivent méconnoître; au lieu que les injections froides produiſent un effet oppoſé. On les fera avec une décoction de quelques-unes des plantes ſuivantes; de pourpier, de nimphea, de laitue, d'agnus caſtus, de concombre, de courge, de melon, de joubarbe, de morgeline, de lentille, d'eau, &c. Les plantes aſſoupiſſantes diminuent la

ſenſibilité & l'irritabilité de la matrice; leur décoction unie à celle des rafraîchiſſantes, ſera très-utile en les mêlant par égale quantité. On ſe ſervira de la ciguë, de la juſquiame, de la morelle, de la mandragore, de la belladone, de la pomme épineuſe, de la pomme dorée, &c. On employera auſſi ces différentes décoctions à des bains de ſiége, qu'on fera prendre froids, & qui réuniront en même tems une vertu calmante & rafraîchiſſante.

Les Hiſtoriens aſſurent que les Prêtres de la République d'Athènes, faiſoient uſage intérieurement de la ciguë pour calmer les feux de la concupiſcence. Le grand Baſile, Médecin inſtruit & Théologien célèbre, nous apprend qu'il a vu des femmes qui, pour conſerver leur vertu chancelante, avoient employé le même moyen avec ſuccès. Il n'eſt pas dou-

teux que l'usage des narcotiques virulens en affoiblissant l'irritabilité, ne s'opposent à la fureur utérine ; mais ce n'est qu'en détruisant manifestement la santé qu'ils opèrent ce phénomène. On en doit dire autant des pratiques dangereuses, usitées dans les maisons de femmes qui ont fait vœu de chasteté. On affoiblit le ton de l'estomac en faisant cuire les alimens dont on les nourrit, avec des substances qui fournissent une grande quantité de mucilage visqueux; le trouble des digestions, qui est la suite de cette méthode, rend la circulation languissante; toutes les fonctions s'altèrent, & les femmes n'éprouvent plus de désirs faute de santé suffisante.

On voit, par ce qui vient d'être dit, que la curation préservative de la fureur utérine, consiste dans les moyens qui changent absolument l'ordre établi dans l'économie animale, &

que ce n'est qu'en détruisant la santé qu'on peut parvenir à éviter les paroxismes de cette maladie ; mais on ne peut pas désavouer en même-tems que les secours qni calment à son invasion ne soient destructeurs, & par conséquent il est toujours dangereux de les employer. Quand la nature a formé des êtres d'une constitution vigoureuse, elle a montré qu'elle les destinoit particuliérement à la génération ; le mariage est donc le seul moyen raisonnable pour éviter les accidens qu'on peut occasionner en forçant les femmes à rester célibataires, puisque les remèdes qui anéantiroient en elles le feu de l'amour, n'agissent qu'en portant un trouble manifeste dans les fonctions.

On ajoute à la cure des accès de la fureur utérine, des préceptes qui sont relatifs au régime que doivent tenir les personnes qui en sont me-

nacées ; ils consistent à les faire vivre dans un air frais, à les nourrir de végétaux rafraîchissans, de boissons acidules; on leur interdit les nourritures succulentes, tirées tant du règne animal que du règne végétal. On leur défend aussi les liqueurs fermentées & sur-tout les liqueurs spiritueuses, ainsi que les infusions aromatiques, le café, le chocolat & toutes les boissons échauffantes. Quant au moral, on les ramène par la crainte ou par la raison, à une conduite qui éloigne de tout ce qui peut émouvoir voluptueusement leur imagination : la superstition même a été un motif puissant qui en a maintenu quelques-unes dans le devoir.

Plutarque assure que des filles de la Grèce, qui se donnoient la mort pour se soustraire à l'empire des sens, furent saisies d'une telle crainte, en apprenant qu'on avoit promulgué une loi qui ordonnoit qu'on

traînât leurs cadavres nuds dans les places publiques, qu'aucune d'elles, dès ce moment, n'osa attenter à sa vie.

La femme naît donc, entre la nature & les institutions civiles, un être toujours tourmenté, dont la vie n'est qu'une suite de contrariétés physiques & morales : si elle voit le jour avec une organisation foible, elle est destinée à des souffrances continuelles, & les plaisirs des sens n'existent pas pour elle, dans le tems même qu'il lui est permis de s'y abandonner sans contrainte. Eh ! quelle volupté peut éprouver celle qui n'est pas disposée à se livrer au plaisir? Si ce sentiment délicieux qui réunit les deux sexes d'une même espèce, n'a source que dans un véritable besoin physique, celle qui n'éprouve pas de besoin n'est pas destinée à connoître ces délices. La femme forte, au contraire, n'a pas

encore acquis tout l'accroissement auquel elle doit parvenir, que la nature explique déjà ses desseins sur elle, par le désir violent des jouissances de l'amour; mais la nature ne parle pas en vain; quand elle a fait entendre sa voix puissante, on ne désobéit pas impunément à ses ordres souverains; elle venge quelquefois par la mort ou par par des infirmités permanentes, le mépris qu'on fait de sa loi. Si la femme se livre à l'empire des sens qui subjugent sa raison, le monde la punit par l'ignominie & le mépris; comme si elle avoit présidé à sa formation, & que sa constitution ait été de son choix: comme si elle avoit pu déranger l'odre de ses secrétions, & arrêter dans son action une force indépendante & insurmontable qui la préparoit sans son aveu, à une fin inévitable.

Quoique les remèdes rafraîchissans

ſoient eſſentiellement indiqués dans la cure de la fureur utérine, cependant leur uſage trop long-tems continué, fait ſur les viſcère de la digeſtion, une impreſſion vicieuſe, parce qu'ils en affoibliſſent la force tonique. Les digeſtions deviennent lentes, pareſſeuſes & difficiles, & la conſtitution ſe détruit inſenſiblement. Les Anciens pour éviter ces dangers mêloient aux ſubſtances rafraîchiſſantes le ſaffran, la mirrhe, la canelle, le ſouchet, le jonc odorant, le bdellium, les vins aromatiques, &c.

Le tempérament de chaque individu ſervira de règle dans l'emploi de ces médicamens. On ne preſcrira dans les premiers tems que les rafraîchiſſans à ceux qui auront le ſang inflammatoire; enſuite on y joindra les reſines, les gommes reſines, les plantes aromatiques & les ſubſtances ſpiritueuſes, à une doſe très-modérée qu'on augmen-

tera ensuite selon les indications & le besoin.

Les Médecins des derniers siècles conseilloient l'usage du saffran ou de ses préparations, sans addition de médicamens dans la cure de la fureur utérine. Cette méthode est rejetée avec raison par Baillou. Il observe judicieusement que le saffran donne plus d'activité à la circulation, qu'il augmente la quantité des esprits & accélère leur marche, deux effets absolument contraires aux vues qu'on doit se proposer dans le traitement de cette maladie. Il n'en est pas de même du camphre qui a une propriété calmante, mais qui agit aussi à la manière des résines ou des huiles essentielles. Quelqu'éloge qu'on ait fait de ce médicament, auquel on attribue la vertu d'éteindre promptement les feux de la concupiscence, il ne seroit pas prudent

de le faire prendre sans addition de substances rafraîchissantes.

Les topiques ne sont pas moins utiles que les remèdes internes, sur-tout dans l'accès de la fureur utérine. Baillou conseille les suivans. On fera tremper dans l'eau froide du chanvre préparé; on en exprimera l'eau par la pression; on versera par-dessus de l'huile de nénuphar ou de violette, ou de roses (on sait que l'huile de ben en fait la base, & qu'on obtient la partie odorante des fleurs par une simple macération), on fera en sorte que les étoupes ou les linges soient bien imbibés de ces huiles, avant de les étendre sur la région hipogastrique. Dans les cas où il seroit difficile de se procurer ces substances, on leur substituera les suivantes.

Prenez de morelle, de lampsane, de laiteron, de nombril de vénus, de pourpier, de laitue, de mercuriale, de chaque trois poignées; une tête

de pavot fraîche, broyez le tout, exprimez-en le ſuc avec la preſſe; ajoutez-y un gros de mirrhe, & de camphre diſſous dans une huile convenable, mêlez au tout une demi-livre d'huile roſat. Trempez dans ce mêlange des linges d'une grandeur ſuffiſante, qu'on appliquera ſur la région hipogaſtrique, en faiſant paſſer une des extrémités entre les cuiſſes, pour recouvrir les parties externes de la génération, & la région du ſacrum: ou prenez dix feuilles de juſquiame, deux poignées de laitues, & de pourpier; broyez-les dans un mortier de verre, en y ajoutant de l'oxicrat. (Il ſera utile d'y mêler des ſemences de fenouil, d'anil ou ſeſeli, pour corriger l'action trop froide de ces ſubſtances.) Exprimez comme ci-deſſus, & vous tremperez dans le ſuc exprimé, des linges convenables pour

les appliquer comme je l'ai dit.

Soranus indique une méthode plus ſimple ; il ſe contentoit de broyer de la mercuriale, & d'en couvrir la région hipogaſtrique. Il introduiſoit dans le vagin des peſſaires compoſés de graiſſes douces, auxquelles il mêloit l'opium. Quelquefois il en formoit avec la juſquiame & la mercuriale, en ajoutant la quantité ſuffiſante d'une graiſſe dure pour donner au mêlange la ſolidité néceſſaire.

» J'ai guéri, dit Baillou, une fem-
» me attaquée de fureur utérine, dont
» l'accès étoit ſi violent, que la ma-
» trice étoit menacée d'une inflamma-
» tion prochaine. Je lui ai fait pren-
» dre des lavemens calmans & rafraî-
» chiſſans, compoſés de la décoction
» d'une tête de brebis & d'herbes ra-
» fraîchiſſantes. Je lui ai fait faire plu-
» ſieurs ſaignées. La malade éprouvoit
» une chaleur incroyable dans les

» lombes, la matrice & le vagin. Elle
» en étoit tourmentée, au point qu'il
» étoit impossible de la calmer par
« aucun moyen. Dans cet état elle
» eut un délire violent. Elle croyoit
» recevoir les caresses de son mari;
» l'agitation qui en résulta, augmenta
» dès ce moment tous les accidens.
» Elle éprouvoit aussi une douleur si
» violente aux muscles postérieurs
» de la jambe, & à la plante des pieds,
» qu'elle paroissoit avoir des mouve-
» mens de rage. Les urines étoient
» quelquefois noires, tant le feu inté-
» rieur étoit considérable. La fièvre
» étoit modérée; les pessaires rafraî-
» chissans la soulageoient, mais par-
» ticulièrement ceux de graisse de bouc.
» Je fis préparer un bain de siége avec
» la décoction de rhue, de camomille
» & de melilot; elle n'en fut point
» soulagée; les embrocations sur la ré-
» gion hipogastrique, faites avec un

» mélange d'huile rosat & de vinaigre, » ne furent pas plus salutaires, ni » les injections d'huile relâchantes & » calmantes.

» Je fis appliquer sur les aines & sur » la région du pubis, le cataplasme « suivant.

» Prenez de la racine de guimauve » & d'yèble quatre onces; de plantin, » de mauve, de senneçon, de nombril de vénus, de bourse à pasteur, » de camomille, de chaque espèce trois » poignées; de semence de lin, de » spillium, de coing, de laitron, de » chaque une once & demie; de semence de foin de Bourgogne, d'althéa, de cotonnier, de melon, de » chaque deux onces; de millepertuis, de jusquiame & de pavot » blanc, de chaque trois poignées. » Faites cuire dans une suffisante quantité d'eau pour obtenir un mucilage » épais en passant le tout à travers un

» linge fort ; ajoutez à ce mucilage, » d'opium & de populeum, de cha- » que une once & demie ; formez-en » un cataplaſme.

» On prépara un bain de ſiége avec » la décoction des mêmes ſubſtances ; » j'y fis placer la malade, elle ſe fit des » injections avec l'eau de ce bain.

Quoique les Auteurs conviennent généralement que les plaiſirs du mariage guériſſent la fureur utérine, il eſt eſſentiel d'obſerver qu'ils rendent quelquefois les paroxiſmes plus graves. Quelles ſont donc les circonſtances dans leſquelles ils ſont indiqués ? C'eſt ce qui me reſte à conſidérer afin de faire connoître plus exactement celles où ils pourroient être nuiſibles J'ai dit au commencement de ce Chapitre que la fureur utérine n'avoit pas toujours une invaſion prompte & violente, qu'elle s'annonçoit ſouvent par des ſymptômes modérés. J'ai remarqué

à cet égard que les filles qui en étoient menacées, recherchoient davantage la ſociété des hommes, qu'elles étoient plus animées par leur préſence, & que leur converſation, leurs attitudes leurs geſtes & leurs manières, indiquoient ſouvent la néceſſité de les marier, pour prévenir la fureur utérine. Le tempérament aide encore à former le prognoſtic ſur l'invaſion prochaine de cette maladie ; or, cet état dépendant du trouble qui ſe paſſe dans les parties de la génération, & étant une enſuite du défaut d'évacuation des fluides qui y ſont contenus, le mariage devient le remède préſervatif du paroxiſme & le moyen curatif de la maladie commençante ; car c'eſt déjà un état contre-nature, que celui dont je parle ; il eſt encore néceſſaire dans les premiers accès, s'ils n'ont pas été long-tems continués, & ſur-tout s'ils ont été modérés.

Mais quand le ſpaſme de l'utérus a été long, quand ſon irritation a fait dériver les fluides, & que ſes vaiſſeaux ſe ſont engorgés, alors il y a une diſpoſition inflammatoire dans les parties de la génération, & par conſéquent tout ce qui les agite doit être évité ſoigneuſement; car la plétore qui ſubſiſte, dégénéreroit en inflammation violente. Pour prouver la vérité de cette propoſition, il ſuffit d'obſerver ce qui ſe paſſe chez les femmes qui ont des déſirs (ſans fureur utérine) & qui ſont fatiguées par des hommes robuſtes, & que des cauſes quelles qu'elles ſoient, empêchent de terminer convenablement ces jouiſſances. Une irritation violente ſe manifeſte, & ſi on obéit à la volonté de ces femmes, on leur cauſe des inflammations qui ont leur invaſion dans le tems même des actes vénériens. A plus forte raiſon, quand la matrice ſera très-gorgée, avant le coït; quand le

ſang qui ſtaſera dans ſes vaiſſeaux ſera devenu plus épais par la chaleur des parties, & par un long ſéjour dans ſes réſervoirs; les plaiſirs de l'amour donneront plus aiſément naiſſance aux inflammations.

Par ces remarques, on juge d'avance que les femmes phlegmatiques-bilieuſes (car ces deux tempéramens ſe trouvent ſouvent réunis) ſeront moins expoſées aux engorgemens inflammatoires que les autres. Le tiſſu de leurs ſolides étant plus lâche, il y a ſouvent plénitude par regorgement. Chez celles-là l'évacuation du liquide ſéminal, du mucus du vagin & de la matrice, eſt néceſſaire pour leur rendre la tranquilité. Ces obſervations indiquent combien l'examen de chaque tempérament eſt néceſſaire pour déterminer la méthode curative qui convient à chaque individu.

Une femme dont la fibre eſt ſèche,

dont le ſang eſt privé de ſéroſité, & dont les ſolides ſont très-irritables, deviendroit plus malade par l'uſage du mariage. Il ne faut employer pour elle que les remèdes antiphlogiſtiques. Les ſaignées, les cataplaſmes rafraîchiſſans, les injections de la même eſpèce, les bains de ſiége, les fomentations calmantes lui conviennent : on lui preſcrira] les émulſions ſuivantes.

Prenez de raiſins de Corinthe, de jujubes, de Sébeſtes & de pruneaux, de chaque une demi-once; de laitue, de ſcarole, de pourpier & de plantin, de chaque une poignée; d'armoiſe une pincée, de ſemences de cotonnier, de melon, de concombre, de citrouille & de laitue, de chaque une drachme & demie; de ſemence de pavot blanc, une drachme; de fleurs de nénuphar, une poignée; laiſſez cuire ces ſubſtances dans une quantité

d'eau ſuffiſante. Paſſez, & dans une livre de la colature, diſſolvez d'électuaire diatragacanthum & de ſirop d'althea, de chaque deux onces ; faites une émulſion ſelon l'art. Cette émulſion recommandée par Baillou, peut être remplacée par de plus ſimples ; les laits d'amandes ou des autres ſemences froides, étendus dans une eau dans laquelle on aura fait infuſer les ſemences de pavot, ſeront auſſi utiles.

Outre les émulſions ou les décoctions de plantes rafraîchiſſantes, les acides feront auſſi une boiſſon néceſſaire aux malades. Les compreſſes imbibées de vinaigre, appliquées ſur la tête, les tempes & les parties dans leſquelles ſe manifeſtera une grande chaleur, ſont indiquées. Les anciens faiſoient raſer la tête pour la couvrir de remèdes de la même eſpèce. Nous ne pourrions pas preſcrire les mêmes

moyens, parce que les malades ne voudroient pas perdre leurs cheveux; cependant, si le cerveau paroissoit attaqué par sympathie, il seroit nécessaire de couvrir la tête de linges imbibés d'eau glacée, ou d'acides étendus dans une suffisante quantité d'eau commune.

CHAPITRE XXXVIII.

Remarques sur la suffocation de Matrice & la fureur utérine.

LES Auteurs ne sont pas d'accord sur la nature de quelques accidens qui ont leur origine dans l'embarras de l'utérus ou la plénitude de ses vaisseaux. Telles sont ces espèces de démences qui se manifestent par un rire excessif, suivi ou précédé par des pleurs abondantes; simptômes qui renaissent alternativement

alternativement chez la même personne dans un court espace de tems, & qui paroissent former un accès suivi. Houiller les attribuoit à l'hystéricisme, & Baillou croyoit qu'ils sont une modification de la fureur utérine. Pour savoir à laquelle des deux maladies il faut rapporter ce symptôme, il suffira de se rappeller les faits suivans. Dans l'hystéricisme, quelque violente que soit l'attaque, les femmes ne perdent point l'usage des facultés intellectuelles complettement, puisqu'elles se ressouviennent de ce qui se passe dans le tems qu'elles éprouvent les tourmens les plus violens; dans la fureur utérine, au contraire, il existe un délire souvent incomplet, mais assez manifeste pour faire appercevoir une aliénation d'esprit, au moins momentanée. L'hystéricisme n'existe jamais sans une sorte d'agitation & de mouvement dans l'utérus, mouvement qui se communique

plus ou moins ſenſiblement aux viſcères environnans. Dans la fureur utérine, la matrice eſt en repos, & les symptômes qui conſtituent cette maladie, n'ont aucun rapport avec un déplacement, ou une locomotion du corps de ce viſcère.

Ces obſervations, qui dérivent naturellement du caractère que les Auteurs ont aſſigné à la fureur utérine & à l'hyſtériciſme, prouvent que les ſymptômes, qui ſont l'objet de ces remarques, doivent être attribués à la fureur utérine. Ce ſera, ſi l'on veut, une maladie qui n'aura pas été portée à un haut degré d'intenſité; c'eſt d'ailleurs ce que nous obſervons journellement. Une maladie inflammatoire n'en eſt pas moins telle, quoiqu'elle ne parcourt pas tous les degrés par leſquels l'inflammation peut paſſer: c'eſt ainſi que les rires immodérés étant un ſigne de délire, & n'étant point ac-

compagnés de la *locomotion* de l'utérus, ils ſont véritablement un des accidens de la fureur utérine.

La grande liaiſon qui exiſte entre la matrice & le cerveau par le moyen des nerfs, explique la poſſibilité de ce phénomène. Les anciens, comme on ſait, attribuoient ces rapports d'actions aux vapeurs qui s'élevoient d'un viſcère, pour parvenir à un autre plus élevé; c'eſt ainſi que Galien expliquoit la formation du délire, d'après les congeſtions ou l'embarras de l'utérus dans la fureur utérine; explication vicieuſe ſans doute, mais qui nous rappelle des faits conſtamment obſervés: circonſtance eſſentielle dans la pratique de la médecine.

Il n'eſt pas moins néceſſaire d'obſerver que la ſuffocation & la fureur utérine, ſe trouvent ſouvent réunies dans le même ſujet; j'en ai deux exemples dans le moment où j'écris ces remar-

ques. Une dame de quarante ans, m'a consulté il y a quelques mois; elle est malade depuis longtems, elle a des accès d'hystéricisme caractérisés; quand les accidens durent quelques heures, le délire survient, mais un délire modéré : on observera que la déraison a toujours quelque rapport à l'amour. Le cerveau n'est cependant pas assez troublé pour qu'elle ne s'abstienne de s'expliquer trop ouvertement sur ses passions, quand elle est entourée de personnes qui lui sont suspectes, ou qu'elle ne veut pas instruire de l'état de son cœur; (Cette particularité, comme je l'ai dit ailleurs, a lieu aussi dans la fureur utérine modérée) mais quand elle se croit seule avec la personne qu'elle aime, elle s'explique ouvertement sur ses désirs. La plupart du tems il est impossible de la satisfaire, par un grand nombre de raisons qui ne doivent pas trouver place dans ce récit; alors elle

éprouve des convulsions violentes qui cessent plus ou moins promptement, selon la manière dont elle est secourue, ou mieux encore, selon qu'elle aime plus ou moins ceux qui lui donnent des secours.

Quand cette fureur (que j'appellerai commençante) se manifeste, les symptômes de l'hystéricisme, comme la suffocation, l'oppression de poitrine, l'étranglement, les mouvemens violens des viscères du bas-ventre discontinuent. Il arrive aussi quelquefois que les accidens de la passion hystérique & de la fureur utérine renaissent successivement; mais ces alternatives sont rares, & n'ont lieu que lorsque des contrariétés particulières semblent empêcher le développement complet de l'une ou de l'autre maladie. J'ai dit plus haut en quoi consistoient ces contrariétés.

Une autre femme éprouve assez

fréquemment une irritation dans l'utérus, qui lui fait désirer les plaisirs de l'amour. Son mari quoique jeune est infirme, par conséquent elle est assujettie à des privations presque continuelles. Quand l'irritation est violente, elle a aussi des convulsions & quelques signes de délire ; quelques caresses de son mari terminent ordinairement ces symptômes; autrement la passion hystérique succède à cet état.

Une femme de vingt-six ans, d'un tempérament ardent, qui a vécu dans une sorte de débauche que l'usage décore actuellement d'un nom plus honnête, éprouve des accès de fureur utérine & d'hystéricisme en même-tems. Quand ses désirs ne sont pas complettement satisfaits, les symptômes de l'une & l'autre maladie se réunissent ensemble. C'est un spectacle douloureux, de voir une femme en convulsions, ne pouvant presque pas respi-

rer, le ventre tendu & dur, chaque région éprouvant à son tour cette gêne inconcevable, & le cerveau agité par des idées fantastiques, la plupart étant des sujets d'épouvante ou d'horreur. Je l'ai vue le corps couvert de contusions qu'elle s'étoit faites dans les convulsions. Quelquefois sa bouche se couvre d'écume, ses yeux se renversent; cet état se termine ordinairement par une évacuation de semence, soit qu'elle ait lieu naturellement, soit qu'elle soit aidée par une femme qui est au service de la malade, & qui sait qu'on ne peut terminer autrement ces violens paroxismes.

On ne sera pas surpris, d'après les observations que j'ai réunies dans ce Chapitre, de voir les Praticiens n'être pas parfaitement d'accord sur la nature de quelques symptômes, que les uns attribuent à l'hystéricisme & les autres à la fureur utérine; c'est

qu'ils ſont quelquefois confondus dans ces deux maladies réunies, les accidens de l'une n'étant pas équivoques. C'eſt ſans doute par cette raiſon, qu'il s'eſt élevé des doutes ſur leur caractère & celui de leur cauſe; mais d'après les faits que j'ai rapportés, il ne ſera pas difficile de les claſſer convenablement. Quant à leur curation, elle a été indiquée dans les Chapitres précédens. J'ajouterai ſeulement ici que la réunion de la ſuffocation de matrice avec la fureur utérine, exige la combinaiſon des moyens curatifs qui ſont indiqués dans l'une & l'autre maladie.

CHAPITRE XXXIX.

De l'Epilepſie ſymptomatique.

En traitant de la continence & de ſes ſuites, j'ai prouvé que les fluides s'altéroient dans les réſervoirs de leurs glandes, & que les parties les plus déliées acquéroient aiſément une acrimonie capable d'opérer les plus grands déſordres dans l'économie animale. C'eſt ſans doute à cette cauſe funeſte qu'on doit rapporter l'origine des maladies convulſives, qui attaquent les filles à l'âge de puberté, & ſur-tout dans le cours des années ſuivantes. Comme elles ont toutes une même cauſe (je parle ſeulement ici de celles qui dépendent de la ſympathie de l'utérus avec les autres organes muſculaires), j'en traiterai en général dans ce Cha-

pitre. Tant que les malades ne sont attaquées que de convulsions, on ne s'inquiète pas ordinairement de ces cruels symptômes, on les regarde comme des affections purement nerveuses, auxquelles on croit généralement que la médecine ne peut apporter aucun soulagement. Mais si on étoit persuadé que l'épilepsie est souvent la suite de la congestion de l'utérus, on seroit plus attentif au sort des femmes qui sont tourmentées de ces agitations, auxquelles on donne trop communément le nom de spasmes.

Les Médecins de l'antiquité connoissoient parfaitement ces différentes affections, ils les caractérisoient ainsi: *convulsions occasionnées par l'utérus*, *épilepsie* de la même espèce: *Convulsiones*, *epilepsia ab utero*, &c. Ils pensoient que ces dernières étoient plus dangereuses que celles qui sont dues à l'affection primordiale de l'origine des nerfs; ils donnoient pour raison de

ce ſentiment que la ſemence ou les autres liquides, filtrés dans les parties de la génération, acquéroient par une ſtaſe trop longtems continuée, une acrimonie qui infectoit non-ſeulement les eſprits animaux, mais encore les liquides qui circuloient dans les canaux artériels & veineux; & que, répandus enſuite dans toute l'habitude du corps, ils occaſionnoient enfin des maladies beaucoup plus graves & plus dangereuſes que l'épilepſie eſſentielle. Ces propoſitions ſont, ainſi qu'on peut le juger, un abregé ſommaire de la doctrine que j'ai établie dans un plus grand détail dans les Chapitres où j'ai traité de la chaſteté, de la fureur utérine & de la ſuffocation de matrice. Les Auteurs des derniers ſiècles, tels que Sennert, Silvius, Willis, Primeroſe, Houllier, Baillou, &c. ſont en tierement de cet avis.

On diſtingue cette épilepſie de l'eſſentielle, par la réunion des ſymptô-

mes qui lui ſont particuliers ; avec ceux qui appartiennent à l'hyſtériciſme; c'eſt pourquoi les malades ne ſont pas ordinairement attaquées tout-à-coup par l'accès épileptique, mais il eſt en général précédé des accidens de la ſuffocation de matrice, tels que *la boule de mère*, (cet état de ſpaſme de l'utérus, qui ſe communique aux inteſtins, à l'eſtomac, au diaphragme, à l'œſophage & à la gorge, & dont j'ai donné ailleurs la deſcription, en ajoutant le méchaniſme de ſa formation). A cet état ſe joint la ſuffocation de la poitrine, & l'étranglement. La rapidité de ces ſymptômes amène les convulſions & l'épilepſie. Cependant la bouche eſt rarement écumeuſe, & ſi elle ſe couvre d'écume celle-ci n'eſt pas abondante ; les malades ne perdent pas connoiſſance pendant toute la durée de l'accès ; elles ſe reſſouviennent en partie de ce qu'on a fait devant elles, & de ce qu'on a dit en

leur présence, circonstances qui prouvent incontestablement que l'épilepsie dont je parle n'est point une affection primordialement nerveuse, puisque les facultés intellectuelles ne perdent pas complettement leurs fonctions pendant le paroxisme entier.

Une demoiselle de trente-six ans, qui habite la Beauce, passa quelques semaines à Paris en 1782; elle me consulta sur une épilepsie symptomatique, dont elle étoit attaquée depuis huit à dix ans; d'après le récit des accidens, de la conduite qu'elle avoit toujours gardée, & celui de quelques événemens affligeans qui avoient longtems occupé son souvenir, je reconnus aisément l'espèce d'épilepsie dont elle étoit attaquée: parmi les moyens de curation que je lui proposai, ceux qui étoient les plus efficaces ne lui parurent pas conformes à ses projets pour l'avenir, elle en conçut l'importance, mais elle espéroit obtenir sa

guérison par une autre méthode (j'en rendrai compte à la fin de ce Chapitre). La malade m'a écrit plusieurs fois : les accès s'éloignent de plus en plus, & sont en même-tems moins longs & moins fatigans. J'ajouterai ici une observation de Brunner, dans laquelle on trouvera réunis tous les symptômes qu'éprouvoit la personne que je viens de citer, à une légère différence près, dont je ferai la remarque.

Une demoiselle (c'est Brunner qui parle) ressentoit une douleur vive dans chaque jambe & principalement dans la gauche : le siége de la douleur étoit profond ; cependant on ne pouvoit pas toucher la partie douloureuse sans augmenter ses souffrances. Les chairs & la peau étoient dans leur état naturel ; on n'y remarquoit aucune contraction. Quand on appuyoit fortement le pouce sur les muscles, la douleur s'étendoit en suivant la lon-

gueur de la jambe ; les muscles entroient alors en contraction & acquéroient une grande dureté. Dans les premiers tems, les douleurs étoient périodiques ; & leur accroissement étoit sensible chaque mois. Elles devinrent enfin quotidiennes. Elles reparoissoient à trois ou quatre heures du matin ; un mouvement convulsif s'étendoit des jambes à la matrice, ce viscère étoit à son tour agité des mêmes convulsions ; celles-ci passoient aux intestins, à la poitrine & à la tête ; alors les yeux se renversoient, la bouche se fermoit, les mâchoires se fixoient l'une sur l'autre ; la malade faisoit des efforts pour crier. Si les mâchoires se desserroient, la langue étoit quelquefois prise entre les dents, qui lui faisoient de profondes blessures. A ces symptômes se joignoient des convulsions de toutes les parties du corps. Le paroxisme duroit depuis un quart-d'heure jusqu'à une heure entière, mais

ces derniers étoient les plus rares. Quoique la malade parût perdre l'usage des sens, elle se ressouvenoit de tout ce qu'avoient fait les personnes qui l'entouroient. Pendant l'accès les urines passoient involontairement, & la bouche se couvroit d'écume, quand les convulsions étoient de longue durée ; & on remarquoit des mouvemens violens de la part de l'utérus dans la région hypogastrique. Quand on employoit les moyens usités pour dissiper la suffocation de la matrice, les paroxismes étoient beaucoup plus courts & plus modérés ; particularités qui ne laissoient aucun doute sur l'influence de la matrice dans le retour de ces accidens.

J'ai dit qu'il y avoit une différence dans les accès épileptiques de la demoiselle de Beauce & de celle dont Brunner nous a laissé l'histoire ; la première éprouve constamment des douleurs de tête qui occupent toute la ré-

gion occipitale & qui ſont plus violentes dans l'invaſion de l'épilepſie. Les urines ne paſſent pas involontairement & le viſage n'eſt pas agité des mêmes convulſions ; c'eſt donc une maladie dont les ſymptômes ſont moins violens, mais qui a cependant le même caractère, & qui tire ſon origine de la même cauſe, de l'hyſtériciſme ; la preuve en eſt que cette dernière reſſent quelquefois, pendant un quart-d'heure, un trouble conſidérable dans la région hypogaſtrique, avant que les convulſions ne ſe manifeſtent, & que depuis qu'elle fait uſage des antihyſtériques, les accès ſont plus éloignés & moins violens.

L'épilepſie *utérine* (qu'on me permette cette expreſſion) a, comme on voit, ſes caractères qui la diſtinguent de l'épilepſie eſſentielle. Quoiqu'elle ſoit moins grave que cette dernière, elle devient enfin habituelle après un certain tems. On ſait que

toutes les épilepsies symptomatiques ont cette terminaison par la mobilité excessive qu'elles font contracter au système nerveux. Cette vérité est applicable à toutes les maladies convulsives qui deviennent idiopathiques par la fréquence de leur paroxisme; cette doctrine est confirmée par l'observation de tous les siècles, elle a été trop cruellement prouvée chez un étranger que le sort avoit jeté dans la capitale d'un grand royaume. Il a séduit la multitude par un artifice grossier: Il a établi un théâtre de douleurs, & les souffrances de ceux qu'il avoit abusés, ont servi de trophées à sa gloire. Eh! le peuple empressé qui lui préparoit des couronnes, n'a pas vu dans ses mains, les lauriers changés en cyprès funèbres! Qu'est-ce donc que la célébrité? Elle efface les noms des vrais savans, pour graver celui de l'imposteur au temple de mémoire. Faudra-t-il toujours attendre

de la postérité, la réparation d'un outrage qui glace l'imagination & flétrit le génie? Pendant qu'elle accorde un froid respect aux manes de ceux qui ont essuié les persécutions des siècles passés, injuste à son tour dans ses décisions, comme ceux qui l'ont précédée, elle s'abandonne au même aveuglement, & laisse à ceux qui lui survivront le soin de faire oublier ses erreurs. Mais pourquoi décorer du nom de célébrité ces tumultes populaires & ces troubles obscurs, dont la durée est passagère? Pendant ces tems d'orage, des enthousiastes stupides brisent les images des grands hommes pour placer sur les autels qui leur avoient été élevés, le masque hideux de l'ignorance. Le jour dissipe enfin l'obscurité du nuage qui l'environne; la crédulité abusée abjure son aveuglement devant ces mêmes autels, qui n'étoient plus chargés de ses offrandes. Mais il reste aux dé-

tracteurs de la véritable gloire, l'humiliation qui est le partage d'une conduite insensée, & le désespoir qui accompagne le mépris dont ils se sont couverts.

L'épilepsie utérine admet deux traitemens, l'un absolument curatif, & l'autre qui a pour objet la terminaison de l'accès. Pour guérir une maladie qui a pour cause l'embarras de l'utérus, occasionné par le séjour des liquides qui doivent en être évacués par les plaisirs de l'amour, le mariage est le moyen le plus prompt & le plus certain. Les remèdes que la médecine substitueroit, n'ont pas un effet aussi assuré; ils ne déterminent pas l'évacuation des fluides qui ne s'écoulent des réservoirs qui les contenoient, que par les secousses & les contractions modérées de l'utérus dans les jouissances vénériennes. On prescrira des bols composés de racines de pivoine mâle, d'aristoloche, de rhue & de sabine, pul-

verisés, de chaque un gros; de castoreum deux gros; de camphre un gros & demi; d'opium douze grains: mêlez exactement toutes ces substances après les avoir pulvérisées convenablement & selon l'art. On y ajoutera la quantité suffisante de sirop de primevert, pour en faire une masse qu'on distribuera en vingt-quatre doses, & chacune de celles-ci en pilules de quatre grains; la malade en prendra une dose chaque matin, en buvant pardessus une infusion de sommités de lavande, de fleurs de primevert & de tilleul, de semence de pivoine, & de fenouil.

On préparera la malade à l'usage de ces remèdes, par une saignée du bras, & un purgatif suivant sa constitution: ensuite elle prendra des demi-bains d'une heure chaque matin. Elle fera des injections dans le vagin avec l'eau de son bain; en y entrant, elle prendra les pilules prescrites ci-dessus.

On obſervera de la purger chaque quinzaine. Je préfère les lavemens purgatifs donnés en petit volume, de ſorte qu'ils ne rempliſſent qu'une petite partie des inteſtins ; par ce moyen on opère plus facilement la révulſion des humeurs qui ſéjournent dans l'utérus ; on préparera la malade par un lavement d'eau ſimple, avant de lui donner le purgatif. Cependant, ſi les inteſtins ſont trop irritables, qu'ils évacuent trop promptement le lavement purgatif, & ne procurent pas des ſelles aſſez abondantes, on la purgera à la manière ordinaire. On continuera ce traitement auſſi long-tems que les circonſtances l'exigeront. Si l'épilepſie eſt ancienne, & que la fréquence de ſes accès la rapproche du caractère de l'épilepſie eſſentielle, on rendra le traitement plus actif, en ajoutant aux remèdes preſcrits ci-deſſus, les anti-épileptiques proprement dits.

Dans le paroxiſme on approchera de

ses narrines des odeurs fortes & désagréables, & toutes les substances volatiles capables de donner une vive secousse au système nerveux, pour exciter une irritation différente de celle qui acompagne l'accès d'épilepsie. On brûlera sous le nez, celles qui donnent une fumée nauséabonde, comme la gomme ammoniac, le castoréum, &c. On appliquera sur la vulve, des substances dont l'odeur soit agréable, telles que les huiles aromatiques, les baumes ou les dissolutions de résines dans l'esprit de vin. On en fera des fomentations sur la région hypogastrique. On frottera les extrémités & les muscles de l'épine, avec des linges doux & des étoffes de laine à long poil. On préviendra, en tenant la malade, les secousses violentes & les lésions qu'elle pourroit recevoir dans les convulsions. On n'emploiera point de force pour remettre dans leur attitude naturelle, les membres que la

contraction des muscles tiendroit dans une situation différente. Mais en les frottant dans toute leur étendue, on parviendra insensiblement à faire cesser le spasme & les mouvemens convulsifs.

CHAPITRE XL.

De l'Amour insensé, selon les Modernes.

L'AMOUR qu'on a nommé *insensé*, est une passion de l'ame qui a sa source dans une constitution mélancolique. Comme toutes les autres affections de cette espèce, elle occupe l'esprit d'un seul objet. Bien différent de ces impulsions fougueuses de la nature, qui font désirer les plaisirs, l'amour *mélancholique* (c'est ainsi que je le nommerai par la suite) s'augmente par les privations, & s'accroît par les sacrifices. Il seroit sans doute celui qui

qui conviendroit davantage aux ames ſenſibles, s'il ne détruiſoit pas les ſources de la vie. Il eſt délicat dans ſon choix, & ſa durée ſe fonde ſur l'eſpérance du retour; comme la perſévérance fait ſon bonheur, l'inconſtance devient la cauſe de ſon tourment. Il ne ſe manifeſte point comme celui qui naît de la force du tempérament, par des déſirs empreſſés & des entrepriſes actives; ſa flamme ſe nourrit dans le ſilence de la retraite, & le feu dont il brûle, toujours caché aux yeux de la curioſité, ne ſe laiſſe appercevoir qu'à celui qui l'alluma. Si ſes jouiſſances ſont modérées, elles ſont auſſi ſans regrets. Il voit avec indifférence des feux plus deſtructeurs, brûler des cœurs vulgaires; content de la douce ardeur qui l'entretient, il ne s'épuiſe point par un abandon qui fait ordinairement déſirer d'autres liens. S'il ne cauſe pas des émotions auſſi vives, l'impreſſion qu'il a faite

réſiſte au cours des années, & la félicité qui l'accompagne eſt toujours ſentie. C'eſt parce qu'il tient davantage aux facultés intellectuelles qu'à l'organiſation de quelques viſcères, qu'il eſt moins ſujet aux changemens; c'eſt une paſſion de l'eſprit qui devient plus forte par les vertus de la perſonne aimée & de celle qui aime.

Elle s'eſt quelquefois fait ſentir réciproquement à des individus qui ne s'étoient jamais vus; mais l'un & l'autre étoient perſuadés des qualités perſonnelles qui leur rendoient chère, une eſtime mutuelle. Ce ſentiment extraordinaire a fait le malheur d'une jeune demoiſelle, morte de regrets après avoir quitté une grande ville, où ſon amant faiſoit ſa réſidence. Elle fut forcée, par un mariage inattendu & contraire à ſes déſirs, d'abandonner ſa patrie pour paſſer dans celle de ſon mari: elle y porta ſon amour, ſon chagrin & ſes larmes. Accablée par

les rigueurs de l'abſence, elle faiſoit parvenir les marques de ſon déſeſpoir à l'homme qu'elle idolâtroit. En vain elle cherchoit en lui écrivant à ſupporter ſon martyre, les lettres qu'elle recevoit de lui, augmentoient encore les regrets de ſa perte. Malheureuſe par l'éloignement qui la ſéparoit de ſon amant; malheureuſe, par un lien funeſte qui la fixoit ſans retour dans une terre étrangère, rien ne pouvoit modérer ſa douleur. Bientôt une fièvre dangereuſe porta dans ſes veines un feu deſtructeur; une langueur mortelle lui annonçoit le terme de ſa vie & de ſes ſouffrances; mais juſques à la mort, toujours occupée du ſouvenir de celui qu'elle chériſſoit, elle employa ſes derniers momens à lui donner des motifs de conſolation. Elle mourut en l'aſſurant encore de ſa tendreſſe, & voulut qu'on lui envoyât ces triſtes preuves de ſon attachement.

Pourquoi un amour si tendre est-il le partage de la foiblesse? Pourquoi n'existe-t-il que chez les êtres délicats? C'est que la sensibilité morale & physique est une suite de la grande mobilité des organes du sentiment, & que ce dernier état est la source d'une organisation foible. Le sang qui parcourt lentement ses canaux, imprime aux parties sensibles des mouvemens moderés & l'ame toujours attentive aux impulsions de la nature, les dirige par la réflexion vers un but plus agréable, & qui promet un avenir plus heureux; mais quand le fluide qui nous anime, roule avec rapidité dans ses vases; quand l'action des organes lance au loin ses torrens, elle agite tous les sens par des secousses terribles. Dans cet orage de la nature, la raison n'a plus d'empire sur eux: il n'y a plus d'autres actions que celles qu'un mouvement impétueux imprime à la machine; tout est entraîné par sa

violence, & le calme ne renaîtroit jamais, ſi le déſordre n'avoit pas été univerſel.

L'amour dans les conſtitutions foibles, ne porte pas à des excès phyſiques auſſi promptement funeſtes; mais ſa durée trop prolongée, n'eſt pas moins dangereuſe. Sans parler ici des erreurs qui naiſſent d'une préférence accordée trop précipitament, ou ſur des conjectures dont les événemens viennent quelquefois trop tard montrer ſa fauſſeté; ſans compter tout ce que la ſéduction peut occaſionner de chagrin, quand des cœurs confians & ſincères ſe livrent ſans réſerve aux penchans qui les ont ſéduit; l'amour lui-même eſt un ennemi funeſte qui affoiblit à la fois le corps & l'eſprit. Il livre le dernier à des ſollicitudes continuelles, & l'inquiétude détruit la force de l'ame en la rendant craintive. Ingénieux à ſe tourmenter ſans cauſe raiſonnée, le cœur n'eſt preſque jamais

satisfait des motifs qui doivent le rassurer sur ses craintes ; il ne semble plus s'occuper qu'à chercher des sujets insensés d'une peine nouvelle ; il s'attache avidement à tout ce qui paroît détruire son illusion ; & comme parmi les actions des hommes, il est impossible de distinguer toujours le motif de leur conduite, chaque instant amène avec lui la crainte de n'être plus préféré, & cette crainte funeste remplit l'ame de troubles & de sollicitudes.

Cette agitation énerve les fonctions vitales, animales & naturelles. Pour mieux connoître les désordres qu'elle occasionne, considérons un moment les maladies qui en résultent. Hoffman rapporte plusieurs exemples d'hypocondriacisme, suite d'une inquiétude continuée, & par conséquent effet immédiat du vice des sécrétions & des excrétions. Il dit qu'une fille de vingt-deux ans, d'une constitution délicate, tourmentée par une passion vive,

tomba dans un affaiſſement extrême. L'hypocondre gauche ſe gonfla : cet état étoit accompagné de difficultés de reſpirer & de douleurs vives dans la région épigaſtrique ; il lui étoit impoſſible de reſter couchée ſur le même côté, parce que les douleurs s'augmentoient au point d'être intolérables. A ces accidens ſuccédèrent des affections ſpaſmodiques, dont les accès étoient très-fréquens ; des ſueurs nocturnes & un dévoiement opiniâtre, augmentèrent ſa foibleſſe. Elle étoit preſque mourante, lorſqu'Hofman conſulté, découvrit la cauſe de ſa maladie, & lui preſcrivit un traitement que la circonſtance exigeoit.

Foreſtus fut appellé pour voir une jeune fille dans un accès d'hiſtériciſme, qui s'étoit manifeſté avec les ſymptômes les plus graves ; cet accident avoit été précédé d'une mélancolie opiniâtre, qui avoit pour cauſe l'amour le plus paſſionné. Quand le paroxiſme hyſtérique fut terminé, la mélancolie devint

plus grave ; la malade ne vouloit plus parler, elle refusoit les alimens, & vouloit se donner la mort, en se privant de nourriture. Forestus reconnut qu'une grande passion étoit la cause de ce désastre. Il s'informa de la conduite de la malade. On lui apprit qu'elle aimoit éperdument un jeune homme de son voisinage. Il fit concevoir à la mère la nécessité de marier cette fille à son amant, & dès le moment où celle-ci en apprit la nouvelle, sa santé ne fut plus chancelante.

Amatus cite l'exemple de plusieurs personnes attaquées de fièvre violente, & inflammatoire pour la même cause. La chlorose, selon Baillou, a souvent la même origine. Le trouble occasionné par l'amour, porte aussi ses effets sur les viscères de la poitrine ; le cœur se meut plus lentement, les poumons se gorgent de sang, d'où les suffocations, les palpitations, les sou-

pirs fréquens, & le ſentiment continu d'un poids qui comprime la poitrine. Le ſang du bas-ventre éprouve les mêmes difficultés dans ſon cours; les hypocondres ſe gonflent, les digeſtions deviennent mauvaiſes; des diarrhées habituelles auxquelles s'uniſſent des fièvres hectiques, font périr les malades. Si les humeurs engorgent la matrice, il en réſulte la ſuffocation ou la fureur utérine.

Le déſordre des fonctions animales qui reconnoît pour cauſe un amour inſenſé, occaſionne des maladies plus graves. L'hiſtoire nous apprend combien ſont fréquens les ſuicides, parmi les perſonnes qui s'abandonnent à une paſſion inſenſée. Ces événemens malheureux ſont encore plus ordinaires parmi les femmes que parmi les hommes. Ici de jeunes filles ſe ſont données la mort par le fer; d'autres ont ſuccombé à l'effet d'un poiſon deſtructeur; d'autres ſe ſont précipi-

tées dans des puits, dans des fleuves, ou dans les flots de la mer ; quelques-unes se sont abymées du haut de leur demeure. La jalousie qui est encore un effet de la même passion, a porté beaucoup de femmes à des excès horribles ; les relations des voyageurs qui ont parcouru l'Asie, nous apprennent combien sont fréquens les empoisonnemens & les assassinats commis par des femmes jalouses ; l'exemple suivant fera concevoir jusqu'à quel degré de barbarie se porte quelquefois une femme quand la jalousie aliéne sa raison.

Une demoiselle de vingt-huit ans aimoit éperduement un homme du même âge ; elle lui avoit donné pendant quelques années toutes les preuves de l'attachement le plus tendre. Elle crut ensuite qu'une autre femme l'intéressoit davantage ; elle s'en plaignit, mais avec modération, son caractère étoit naturellement doux & bienfaisant.

Elle eſſaya long-tems les moyens de ſe convaincre de l'inconſtance ſuppoſée de ſon amant, ou d'en tirer l'aveu de lui-même. Comme ſes ſoupçons étoient chimériques, elle ne put obtenir des éclairciſſemens ſatisfaiſans. Elle devint mélancolique, & tomba dans une langueur mortelle. Comme elle ſentoit ſes forces diminuer de jour en jour, elle voulut enlever à ſa prétendue rivale l'objet de ſes amours; pour exécuter ce deſſein, elle fit avertir ſon amant de l'aller trouver à une heure qu'elle lui indiqua. Elle vouloit périr de ſa main, ſans qu'il pût prévoir ce meurtre involontaire. Elle avoit fait préparer pour elle un déjeûner; tout ce qui le compoſoit étoit empoiſonné; elle voulut tout recevoir de lui, ſans lui permettre de manger. Cette circonſtance ſingulière donna des inquiétudes à ce dernier. L'eſpèce d'embarras qui régnoit dans la converſation, une agitation violente qui ſe manifeſtoit dans les ac-

tions de cette demoiselle, malgré le soin qu'elle prenoit de cacher son trouble, augmentèrent les inquiétudes de cet homme. Bientôt des accidens affreux lui apprirent la cause de tout ce qu'il avoit remarqué. Elle avoit voulu qu'il fût témoin de cet événement horrible, afin que le souvenir qu'il en conserveroit, déchirât son cœur dans tous les momens. Sa cruauté ne s'étoit pas bornée à cet attentat; elle lui avoit fait présent, sous un nom emprunté, d'un vin empoisonné, & dont l'action étoit modérée, afin que son tourment fût prolongé. Cependant les secours qu'on donna à cette demoiselle lui rendirent la vie. Plus calmée après les souffrances qu'elle avoit éprouvées, elle eut horreur de sa conduite; elle fit l'aveu de son noir projet, & prévint ainsi un second malheur qui seroit infailliblement arrivé.

Les circonstances de cet événement sont les marques certaines de l'aliéna-

tion de l'esprit & d'une sorte de folie ; d'autant moins équivoque, que l'action qui en est résultée étoit davantage opposée à la conduite & au caractère de cette demoiselle. Les fonctions des facultés intellectuelles sont quelquefois détruites au point de n'être jamais rétablies. Forestus dit qu'une fille de Delphes, amoureuse à l'excès d'un jeune homme qu'on ne lui permit pas d'épouser, devint maniaque, & passa sa vie à l'hôpital de Saint-Grégoire, où l'on avoit été obligé de la renfermer. Amatus a vu une portugaise qui étoit tombée en démence, parce que son père, à qui elle avoit été demandée en mariage par un homme qu'elle aimoit, donna sa sœur au lieu d'elle. Amatus ajoute qu'aucun secours ne la guérit de cette maladie. S'il étoit permis de faire le récit des événemens qui se sont passés de nos jours, on y trouveroit une

longue énumération des malheurs qui ont affligé de nombreuſes familles.

On reconnoît le trouble que l'amour occaſionne dans les fonctions, aux ſignes ſuivans ; une triſteſſe habituelle s'empare des malades ; elles deviennent plus ſenſibles aux événemens ordinaires de la vie. Le récit des malheurs étrangers à leur ſort fait plus aiſément couler leurs larmes. Elles recherchent la ſolitude ; elles reſſentent à pleurer un plaiſir qui leur étoit inconnu. Il ſemble qu'elles aient beſoin de ſe livrer au chagrin. Les yeux ſont toujours humides dans le tems même où elles ſont tranquiles ; mais ils ſont plus languiſſans : les paupières s'affaiſſent, elles ſe flétriſſent : elles ſont quelquefois entourées d'un cercle pâle, livide ou noirâtre. Les femmes dans cet état dorment peu ; elles deviennent plus maigres & plus foibles ; elles perdent l'appétit ; elles n'ont plus d'activité

pour le travail. Dans le tems où elles paroiſſent occupées avec le plus d'attention, elles ceſſent tout-à-coup de travailler, & conſervent long-tems la même attitude, les yeux fixés vers le même lieu, comme dans une profonde méditation. Le ſon de leur voix s'affoiblit, il devient plus attendriſſant, mais il eſt auſſi plus foible. Le pouls n'a point de rithme régulier; en général il eſt petit, & languiſſant comme celui des perſonnes accablées par de longues ſollicitudes. Si on le touche pendant qu'on prononce le nom d'un homme aimé, le pouls change ſubitement, il acquiert de la force & de la fréquence; toute la machine s'anime; les couleurs du viſage deviennent plus vives, la voix plus ferme & plus précipitée. C'eſt par l'obſervation de ces ſymptômes, qu'Eraſiſtrate reconnut la paſſion d'Antiochus pour Stratonice; c'eſt de la même manière que Galien découvrit l'amour d'une

dame Romaine pour le danseur Pylade.

On doit considérer deux tems par rapport aux désordres que l'amour occasionne dans la santé; dans le premier, les fonctions ne sont point encore perverties, & la guérison n'est possible que par la possession de l'objet aimé, ou par son oubli; la possession entraîne avec elle le mariage & l'observance des usages & des loix. L'oubli est difficile de la part d'une femme trop sensible. Le tems, l'absence & l'éloignement n'arrachent pas toujours d'un cœur le trait qui l'a blessé. On a vu par une histoire que j'ai rapportée dans ce Chapitre, que ces moyens étoient quelquefois insuffisans. Un venin subtil se développe souvent dans les blessures que l'amour a faites, & consume les principes de la vie. Ces maladies morales ne sont guère combattues par des secours physiques; les trois règnes de la nature ne nous offrent point

de productions qui puissent apporter une modification nouvelle à une ame agitée par cette passion.

Les auteurs recommandent les occupations capables de fixer l'esprit sur des objets étrangers ; ils regardent l'étude des beaux arts comme un secours utile contre l'amour. Mais est-ce la peinture qui effacera du souvenir d'une jeune personne, la figure de son amant dont elle essaie de dessiner les traits? Sont-ce les accens d'une mélodie touchante, qui attendrissent le cœur? Est-ce l'éloquence qui allume le feu de l'imagination, & qui rend le sang plus effervescent? La culture des arts exige une vie molle & tranquille. Cette mollesse conduit aux passions, & les rend plus durables. C'est dans des occupations pénibles & fatigantes qu'il faut chercher des ressources contre l'amour ; comme les voyages difficiles & de long cours. L'aspect d'une terre étrangère occupe l'esprit par une

variété d'objets qui intéressent la curiosité.

La diette qui diminue les forces, en privant le corps de la nourriture superflue, n'est pas un moyen à négliger pour étouffer les passions. Il existe aussi un choix dans les alimens qui prévient l'effervescence du sang, ou qui la calme quand elle est développée. C'est sur-tout dans l'usage des plantes émollientes & rafraîchissantes, & les boissons de la même qualité, qu'on trouve ces secours. Galien connoissoit si bien les avantages du régime, qu'il étoit persuadé qu'on pouvoit non-seulement changer une constitution, mais encore en donner une à son choix par la manière dont on nourriroit les enfans. C'est d'après ces vues que les instituteurs des Ordres Religieux ont établi leurs Règles. La plupart ont manqué leur objet, malgré la sévérité du régime qu'ils ont fixé; c'étoit dans un travail habituel & fatigant

qu'il falloit chercher un obstacle aux passions vives, parce qu'il est le plus ferme soutien des bonnes mœurs.

CHAPITRE LXI.

De l'inflammation de l'utérus.

En traitant des maladies qui attaquent les femmes en couches, j'ai donné l'histoire des symptômes qui accompagnent l'inflammation de l'utérus, & j'y ai joint les moyens de curation qui me paroissent convenables. Comme je ne l'ai considérée que dans les femmes en couches, il est nécessaire de présenter les phénomènes qu'elle occasionne chez les filles, & de réunir à cet examen les détails des causes qui lui donnent naissance parmi ces dernières.

La théorie de l'inflammation étant connue, je passerai sous silence les

causes générales de cette affection pathologique, afin de me restreindre uniquement au récit de celles qu'on remarque parmi les filles. En parlant des *intempéries* de l'utérus ; j'ai fait connoître comment la stase du sang dans ce viscère occasionnoit un engorgement qui se terminoit quelquefois par l'inflammation, particulièrement chez les sujets d'une constitution sanguine & bilieuse, chez les filles qui avoient le sang épais & privé de sérosité. Le sang qui séjourne dans la matrice, acquiert par le tems une acrimonie qui le rend acrimonieux, d'où l'irritation du viscère qui le renferme & son inflammation. La suppression des menstrues est aussi une cause d'inflammation de matrice ; les vaisseaux restant engorgés, parce que le fluide qu'ils contiennent ne trouvant point d'issue par leurs extrémités, continue à s'y amasser avec le tems, & forme une congestion qui devient inflamma-

toire. Le même accident a lieu par défaut d'écoulement suffisant, mais les accidens sont plus lents à se manifester, parce que l'engorgement se forme d'une manière insensible. Les injections astringentes occasionnent aussi la même maladie ; en crispant les vases de la matrice, elles empêchent la liberté de la menstruation, & déterminent dans les canaux du viscère plus contracté, une stase qui se termine quelquefois par inflammation.

L'hystéricisme, qui est ordinairement un effet de la pléthore de l'utérus, donne naissance à l'inflammation chez les sujets très-sanguins. Il en est de même des filles attaquées de fureur utérine ; cette maladie dégénère souvent en phlogose de la matrice. Le trouble que cette affection occasionne dans toute la machine, contribue beaucoup à la naissance de l'inflammation. Les méditations qui ont pour objet

les plaisirs de l'amour, irritent l'utérus, fixent une plus grande quantité de sang dans ses vaisseaux & se terminent quelquefois par l'inflammation de ce viscère. L'abstinence des jouissances des mêmes plaisirs, parmi les filles d'une constitution vigoureuse, occasionne une pléthore dans les parties internes de la génération, qui peut être suivie de congestion inflammatoire. De toutes les causes d'irritation, la masturbation trop fréquemment répetée, est sans contredit la plus prompte & la plus violente; elle épuise les sinus de la matrice, elle excite un spasme continuel dans ses vaisseaux; les fréquences des jouissances dessèchent le sang qui se porte à ce viscère; en dissipant la partie la plus séreuse, les liquides ne circulent plus avec liberté dans les ramifications capillaires, & la matrice s'enflamme.

La suppression du flux hémorroïdal,

fait passer le sang des vaisseaux du rectum dans ceux de l'utérus. Comme le fluide qui a stasé longtems dans les parois de cet intestin, s'imprégne facilement des sels qui sont mêlés aux excrémens, il devient plus acrimonieux, il irrite la matrice & l'enflamme. La même maladie tire sa source du défaut d'écoulement des fleurs blanches ou de l'humeur de la gonorrhée; mais, dans ce dernier cas, l'inflammation est moins vive; elle tient du caractère des inflammations humorales; ses symptômes sont plus modérés & la marche de la maladie est plus lente, à moins que l'humeur qui a formé la métastase, n'ait acquis une acrimonie intense.

Les vices du sang, parmi lesquels on comprend son épaississement & sa sécheresse, un caractère pituiteux, le levain dartreux, sporique, érésipélateux, son infection par un virus va-

riolique, vénérien, les métaſtaſes purulentes, la ſuppreſſion prématurée des exutoires, des cautères, des ſetons & des véſicatoires; les humeurs rhumatiſmales errantes, les humeurs morbifiques, qui n'ont pas été expulſées par une criſe complette, &c. Telles ſont en général les cauſes internes de l'inflammation de l'utérus.

Les externes ſont les coups reçus dans la région épigaſtrique, les léſions de la ſubſtance de ce viſcère, les travaux fatigans, comme la marche trop longtems continuée & tous les efforts qui tendent à pouſſer le ſang dans les vaiſſeaux de cette partie, en maintenant les muſcles du tronc dans une contradiction durable; le refroidiſſement ſubit & violent des extrémités, quand le ſang a été raréfié par un mouvement conſidérable; l'application des corps froids ſur les parties naturelles & la région hypogaſtrique,

trique, comme les bains glacés, les boiſſons froides, après un exercice violent. On pourroit joindre aux cauſes dont j'ai fait l'énumération dans cet article, les efforts répétés qu'occaſionnent les vomiſſemens qu'on ne calme point, les contractions ſpaſmodiques qui ſont la ſuite de l'emportement ou de la colère, les paſſions vives & le ſpaſme habituel de l'utérus.

Comme le poumon s'enflamme quand la plèvre eſt enflammée, de la même manière l'inflammation de la veſſie & du rectum ſe communique à la matrice, & particuliérement celle de la veſſie, par rapport à leur adhérence mutuelle & aux anaſtomoſes fréquentes de leurs vaiſſeaux.

Quand j'ai traité de la métaſtaſe de l'humeur laiteuſe, ou du fluide des lochies & de ſon irruption ſur la matrice, j'ai fait connoître les ſymptômes qui accompagnoient l'inflammation

de ce ce viſcère ; j'ai auſſi fait voir comment on pouvoit diſtinguer les parties de l'utérus qui en étoient plus particuliérement affectées ; j'ai décrit les accidens qui réſultoient de l'inflammation de chacune de ſes parois, de ſon fond ou de ſon col : je renvoie le lecteur à cet ouvrage, pour ne pas répéter dans ce Chapitre un détail qui a été alors amplement expoſé.

Le pronoſtic de l'inflammation de matrice varie par rapport aux cauſes qui lui ont donné naiſſance ; en général, cette maladie eſt moins grave chez les filles que chez les femmes en couches, parce que, dans ce dernier cas, la congeſtion formée par le fluide des lochies eſt infiniment plus conſidérable & plus étendue. Cette circonſtance dépend de la facilité avec laquelle la quantité de fluides de toute eſpèce, qui étoient amaſſés dans l'abdomen pendant la groſſeſſe, ſe porte dans la partie irritée.

Si l'inflammation eſt due à des cauſes externes, on la guérit plus facilement, parce que la qualité du ſang ne s'oppoſe pas à la réſolution. Dans le cas contraire, c'eſt à-dire, que ſi le ſang eſt très-acrimonieux, ſi l'inflammation reconnoît pour cauſe une humeur répercutée, la réſolution s'obtient difficilement. La ſéchereſſe du ſang oppoſe auſſi de grands obſtacles à la curation. Quand l'inflammation n'aura pour cauſe qu'une pléthore ſimple, qui aura déterminé une congeſtion ſanguine dans le tiſſu de la matrice, on la guérira plus facilement que toute autre eſpèce d'engorgement qui préſenteroit les mêmes caractères.

Celle qui tire ſa ſource de la ſuppreſſion ſubite des menſtrues, eſt plus grave que la précédente, parce que la matrice étoit gorgée de ſang au moment de ſon invaſion. Celle qui naîtra d'une diminution, déjà ancienne, de l'écoulement périodique, ſera en-

core plus dangereuſe que la précédente : la raiſon en eſt que la ſtaſe du ſang dans ſes vaiſſeaux, lui a fait contracter un épaiſſiſſement qui rend la réſolution plus difficile ; d'ailleurs, la congeſtion eſt auſſi plus étendue, & comme elle embraſſe un eſpace plus conſidérable, elle cauſe des accidens plus graves & réſiſte davantage aux moyens qu'on emploie pour la combattre. C'eſt pourquoi (comme je l'ai obſe vé en parlant *des maladies* qui attaquent les *femmes à la ceſſation des règles*), les femmes âgées & qui ont le ſang épais, ſont priſes d'inflammations plus funeſtes, que celles qui ſe manifeſtent dans la jeuneſſe. On trouvera les raiſons de cette diverſité, dans le Chapitre qui traite *de la différence du ſang des menſtrues dans les différens âges.*

L'inflammation qui naît de l'hyſtéricisme eſt auſſi très-dangereuſe, parce que la matrice eſt abreuvée d'une

grande quantité de liquides. Celle qui ſuccède à la fureur utérine, tue très-promptement les femmes qui en ſont attaquées. Celle qui a pour cauſe l'abus longtems continué de la maſturbation, eſt mortelle. L'utérus eſt deſſéché par des évacuations fréquentes que cette manœuvre ſollicite, & l'inflammation, dans ce cas, ſe termine par la gangrène du viſcère.

Il paroît que la phlogoſe, qui eſt une ſuite des méditations, des chagrins & des paſſions violentes, n'eſt pas accompagnée d'un danger auſſi évident, que quand elle a été déterminée par les cauſes que j'ai rapportées ci-deſſus. Cependant il eſt eſſentiel d'obſerver que les affections morales qui ont eu une longue durée, deſſèchent le ſang & rendent les inflammations funeſtes. Le pronoſtic variera auſſi à raiſon de la ſenſibilité du ſujet, de la mobilité de ſes nerfs, & de la plus grande diſpoſition aux affections ſpaſ-

modiques; car, les symptômes de l'inflammation deviennent plus graves à proportion que l'irritation s'accroît, & dans une personne d'une constitution *très-agaçable*, un engorgement peu étendu irrite davantage le viscère qu'il occupe, que ne le feroit une congestion plus volumineuse dans un sujet qui auroit moins de sensibilité & moins de mobilité. Ces principes sont prouvés par la comparaison faite sur les habitans des campagnes & ceux des grandes villes, qui éprouveroient les uns & les autres la même maladie. La conviction est manifeste, quand on met en opposition la gravité des symptômes qui se manifestent dans l'espèce humaine, comparée aux quadrupèdes, en supposant toujours la même maladie dans les deux espèces.

Pour faire une révulsion avantageuse & dégorger la matrice, on tirera dix onces de sang du bras de la malade. Si elle est d'un tempérament très-san-

guin, on en tirera douze & même davantage ; ce ſeroit un grand bien de procurer une foibleſſe par la ſaignée. On fait ainſi ceſſer le ſpaſme qui accompagne l'inflammation, & les vaiſſeaux ſurchargés de fluides ſe débarraſſent plus aiſément de la quantité ſuperflue qui les accable. Au reſte, quand les ſaignées ſont indiquées, il eſt néceſſaire de tirer beaucoup de ſang à la fois ; autrement il n'en réſulte preſque aucun avantage pour les malades.

Quelques Praticiens conſeillent les ſaignées du pied dans l'inflammation de l'utérus à l'excluſion de celle du bras. Cette doctrine eſt erronée ; j'ai démontré ailleurs les dangers de cette méthode. Hoffman croit qu'après avoir déſempli les vaiſſeaux par deux amples ſaignées du bras (ſelon que la pléthore l'exige) celle du pied devient enſuite très-avantageuſe : ces vues pratiques ſont bonnes, & l'expérience confirme leur utilité. Quand

le ſyſtême vaſculaire a été ſuffiſamment déſempli, on ne craint plus que le ſang ſe porte avec force vers les parties engorgées, parce que la réſiſtance qu'elles oppoſent à ſon abord, le force à ſuivre d'autres routes qui lui donnent un paſſage plus facile. La ſaignée du pied accélère le dégorgement des veines des extré mités inférieures du tronc; car elles ſe débarraſſent difficilement du ſang qu'elles contiennent, parce que le volume de la matrice, qui a été augmenté par la congeſtion ſanguine, comprime les gros vaiſſeaux veineux, & s'oppoſe par ce méchaniſme au retour du ſang dans la veine cave. Cette ſtaſe dans les veines inférieures, s'oppoſe au paſſage de celui qui vient des artères des mêmes extrémités; par conſéquent la gêne de la circulation ſubſiſte toujours dans le viſcère enflammée, & la réſolution eſt plus difficile à obtenir.

De quelques accidens que ſoit accom-

pagnée une inflammation de l'utérus dans un ſujet qui n'eſt pas pléthorique, on ne doit pas ſe perſuader que la multiplicité des ſaignées ſoit un moyen bien avantageux pour en obtenir la guériſon. Il y a donc des circonſtances dans leſquelles cette méthode eſt inutile, & peut-être dangereuſe par ſes ſuites. Les filles qui ont été épuiſées par la maſturbation, ſont, comme je l'ai dit précédemment, expoſées aux inflammations de matrice; elles ont auſſi le ſang privé de ſéroſité. L'utérus eſt empâté d'une certaine quantité de ce même fluide, qui a formé une congeſtion lente dans ſes parois; la manière dont il y eſt fixé, ne lui permet pas de reprendre les routes qu'on a rendues plus faciles par les ſaignées multipliées. On occaſionne un épuiſement qui ne diminue pas l'état de la congeſtion, & le ſujet ſe trouve affoibli ſans retirer un avantage réel de cette méthode. La même choſe a lieu dans les inflammations qui

ont pour cauſe l'épaiſſiſſement du fluide des menſtrues, leur défaut d'écoulement ſuffiſant, ou la ceſſation complette de cet écoulement, ſuite de la viſcoſité du ſang : il faut donc chercher dans une autre eſpèce de moyens, les reſſources que fournit la Médecine dans ces cas. J'en donnerai les détails dans un autre article.

Je ne crois pas cependant que dans la circonſtance que je propoſe, il faille s'abſtenir abſolument de la ſaignée ; je crois ſeulement que ſon utilité ſe borne ici en un point : ſavoir, qu'en déſempliſſant les vaiſſeaux par la ſouſtraction de huit ou dix onces de ſang tiré en une ſeule fois, on procure un vuide qui facilite la réſorption des délayans qu'on veut introduire dans les vaſes, pour ſe mêler plus aiſément aux liquides qu'ils contiennent, diminuer la conſiſtance inflammatoire & rendre le dégorgement poſſible.

La multiplicité des ſaignées n'eſt pas non plus indiquée, quand l'inflammation

est accompagnée d'un spasme ou d'une irritation considérable ; les calmans changent plus promptement la modification des nerfs. Je donnerai, dans les articles suivans, la manière de les employer.

Comme dans toutes les inflammations, l'air que respireront les malades doit être frais & pur, il seroit avangeux de le charger de vapeurs; on obtiendra cet effet par des aspersions & des arrosemens fréquens. On nourrira les malades avec les bouillons de veau ou de poulets, avec lesquels on aura fait cuire des plantes rafraîchissantes, comme la laitue, le pourpier, l'oseille, l'endive, la mache, la raiponce, &c. ou avec une décoction légère de riz, de millet, d'orge, de seigle, d'avoine, &c. selon les indications.

On tiendra les malades dans une situation horizontale, pour éviter que le sang ne se porte trop abondamment

aux parties inférieures, & que le poids des viscères du bas ventre ne comprime trop fortement la portion inférieure de l'aorte & de la veine cave, & les divisions de ces deux grands canaux. C'est par cette raison que si l'on est forcé à pratiquer la saignée du pied, on placera la malade de manière que la jambe soit seule dans une direction perpendiculaire; ce qu'on pourra exécuter aisément, en faisant placer un vase plein d'eau près du lit & propre à recevoir le pied, pour préparer à la saignée & pendant l'opération. Ce précepte est d'autant plus nécessaire à suivre, que les femmes attaquées d'inflammation à l'utérus, exécutent difficilement de grands mouvemens, & éprouvent des douleurs plus violentes quand elles y sont forcées.

On couvrira la région hypogastrique avec des cataplasmes composés de plantes émollientes, comme la mauve, la guimauve, les feuilles de

violettes, de mercuriale, de pariétaire, de séneçon, de poirée, de bette, de linaire, d'épinards, de bouillon blanc, &c. on y joindra des plantes narcotiques, comme la morelle, la belladone, la jusquiame ou la ciguë: on fera ensorte qu'une partie du cataplasme recouvre la vulve. On fera des injections dans le vagin avec la décoction des plantes émollientes & rafraîchissantes; on la mêlera avec un quart de décoction narcotique, afin de calmer l'irritation des organes enflammés. Les parties affectées seront ainsi dans une humidité continuelle qui déterminera une détente plus prompte que celle qui résulteroit de l'usage des bains; 1°. parce que ceux-ci ne peuvent être que momentanés, eu égard aux applications émollientes qui sont continuellement en contact avec les parties externes; 2°. parce que comme je l'ai dit ci-dessus, les bains exigent de grands mouvemens qui sont dangereux aux

malades, par les tourmens que les déplacemens exigent.

Avicenne veut qu'on ne permette pas un ſommeil trop long, il croit que le repos favoriſe les progrès de l'inflammation. Galien eſt du même avis à cet égard; cette précaution eſt parfaitement inutile, car les douleurs ſont trop violentes pour laiſſer aux malades quelques inſtans de repos. Roderic défend les plaiſirs du mariage; précepte ridicule, puiſque l'attouchement le plus léger eſt intolérable, tant les parties enflammées ſont douloureuſes.

Mercurialis recommande les ligatures, les ventouſes sèches & ſcarifiées; ſans doute qu'il entendque ces moyens ſoient appliqués ſur les extrémités ſupérieures & ſur les parties environnantes, autrement elles augmenteroient l'inflammation par la gêne qu'elles occaſionneroient dans la circulation des viſcères enflammés.

Quand on aura pratiqué les ſaignées néceſſaires, & qu'on ne craindra plus l'irruption du ſang ſur la congeſtion, on appliquera les ſangſues à la vulve, pour dégorger les organes extérieurs de la génération & faciliter la réſolution de l'engorgement ; mais il faut bien prendre garde d'uſer trop tôt de ce moyen, qui détermineroit une dérivation ſur l'utérus, & ſeroit, par cet effet, très-dangereux. Pendant que les ſangſues feront une déplétion locale, on couvrira les ſeins de ventouſes sèches pour y fixer la plus grande quantité de ſang qu'il ſera poſſible. On renouvellera fréquemment l'application des ventouſes, pour déterminer les fluides à ſe porter dans les parties ſupérieures ; la communication qui exiſte entre la matrice & les mammelles, fait connoître les avantages qu'on retirera des ventouſes sèches, placées ſur ces derniers organes.

La grande fièvre, qui eſt inſépara-

ble des désordres qu'entraîne l'inflammation de l'utérus, exige qu'on prescrive aux malades les substances capables de réprimer l'effervescence du sang; rien ne remplira mieux cette indication que les boissons acides, comme la limonade, l'orangeade, les syrops acides, celui de vinaigre, d'épine-vinette, de limon, de citron, de groseille, ou le vinaigre même, étendu dans les décoctions rafraîchissantes. Sous ce point de vue, la crême de tartre dissoute dans les mêmes décoctions, opérera un bon effet; le sel de nître est aussi très-utile, donné à petite dose, comme de quinze à vingt grains par pinte de liquides.

On fera prendre des lavemens rafraîchissans, qui diminueront le feu des viscères abdominaux & qui formeront un bain intérieur; ils sont d'ailleurs indispensables pour entraîner les matières qui séjourneroient dans les intestins, qui s'y durciroient, & ne pourroient

pas ensuite être évacuées facilement.

Les nerfs de la matrice ayant une communication immédiate avec tous ceux des autres viscères par l'intercostal, le trouble se propage dans toutes les fonctions, & les désordres qui en résultent exigent une grande activité de la part du Médecin. La méthode la plus assurée de prévenir tous les accidens qui naissent de l'irritation des nerfs, est de donner de l'opium ou des préparations qui produisent le même effet. Tout indique l'usage des narcotiques dans cette maladie; douleurs violentes, spasme continuel, irritation de tout le systême nerveux, resserrement du pouls, mouvemens convulsifs, hoquet fatigant, sincopes, vomissemens symphatiques, &c. Tout annonce l'agitation extrême des organes, des viscères & de toute la machine.

Peut-être que cette doctrine ne plaira pas aux Praticiens qui suivent la

routine, & qui ne connoissent pas d'autre moyen pour dissiper les inflammations, que de faire couler le sang à grands flots : qu'ils l'adoptent ou non, je l'enseigne parce qu'elle m'a réussi. Je la prescris, parce que d'autres Médecins l'ont trouvée avantageuse, & les succès que j'en ai obtenu comme eux, ne doivent pas être mis en balance avec ces vieilles maximes, qui ne prennent créance que dans les esprits incapables de juger, avec justesse, les rapports que présentent aux bons observateurs, les lésions qui sont suivies d'un grand nombre d'accidens.

Les pessaires, recommandés par les Auteurs, sont moins nécessaires qu'ils ne l'ont pensé. Ils ne sont en contact avec l'orifice de l'utérus que par une petite surface. De quelques substances qu'ils soient composés, la forme solide qu'on leur donne, empêche que les médicamens qu'on y rassemble, n'agissent aussi facilement sur la matrice

& le vagin, que les injections que j'ai conseillées précédemment. On attend généralement des pessaires un effet avantageux, parce qu'ils restent longtems en place & que les injections au contraire s'écoulent promptement. On préviendra l'inconvénient qu'on reproche aux injections, en se servant de seringues, au tuyau desquelles on aura fait ajuster une plaque en forme de cuiller, qui embrasse les grandes lèvres & empêche l'écoulement de la matière des injections. J'ai rendu compte ailleurs des précautions nécessaires dans l'usage de cette espèce de seringues.

La facilité avec laquelle l'utérus est mu par les impressions morales, nous apprend combien il faut être attentif à prévenir toutes les causes de surprise, de chagrin & d'inquiétudes. Il n'est point de maladies qui ne s'aggravent aussi promptement que celles qui ont leur siége dans la matrice par

les émotions de l'ame. Ces vérités ont été démontrées d'une manière plus satisfaisante dans le traité que j'ai publié sur les affections *aiguës des femmes en couches* : on trouvera dans ce recueil des exemples des accidens nombreux qui tirent leur origine du trouble de l'esprit. Pour éviter ce danger, on ne laissera auprès des malades que les personnes nécessaires pour leur donner du soulagement ; on en éloignera soigneusement toutes celles dont la présence pourroit les agiter ou leur déplaire. On les tiendra dans des chambres où le jour puisse être modéré, en observant toujours d'en rendre l'atmosphère frais & souvent renouvelé. On aura soin de les tranquiliser sur les suites de leurs maladies, en leur donnant les motifs d'espérance que la circonstance présentera.

Quand les grands accidens se calmeront, on rendra le régime plus nourrissant, on permettra pour

lors les crêmes de riz, d'orge, de gruau, &c. on y mêlera des œufs frais; on prescrira aussi les bouillons gras, en observant qu'ils soient plus composés de la décoction des viandes blanches & de jeunes animaux, comme le veau & le poulet. On rendra les tisannes légérement laxatives pour aider la résolution, en déterminant les fluides à se porter sur les intestins. Ce seroit un grand mal que de précipiter l'usage des purgatifs; quoique la plupart des Auteurs prescrivent cette conduite, elle ne doit point être suivie, parce qu'elle occasionneroit une irritation qui s'étendroit sur la matrice & pourroit y rappeler l'inflammation. Cependant, si les viscères de la digestion étoient remplis de levains, on prescriroit les purgatifs antiphlogistiques, comme la casse, les tamarins, les prunaux, en décoction & à des doses très-modérées: pour faciliter l'écoulement des saburres, on y joindroit un

ſel neutre, comme le tartre ſoluble ou la crême de tartre ; on étendroit les décoctions purgatives dans une grande quantité de liquides, & on aideroit leur action par les lavemens émolliens. En ſuivant cette conduite, la réſolution s'opérera tranquillement, & la maladie n'aura pas des ſuites dangereuſes.

J'ai parlé des accidens qui réſultoient de la ſuppuration de l'utérus & des dépôts conſécutifs qui en étoient la ſuite, quand j'ai donné l'hiſtoire des maladies inflammatoires *des femmes en couches*. J'ai indiqué la curation de ces accidens, je ne crois pas devoir revevenir ſur cet objet, parce qu'une ſuppuration, qui eſt le produit d'une congeſtion ſanguine ſimple, ou d'une congeſtion ſanguine & laiteuſe, n'offre pas des indications bien différentes à remplir. Je ne pourrois donc répéter dans ce Chapitre, que ce qui a déjà été dit ailleurs. Les autres déſordres qui ré-

ſultent de l'inflammation de l'utérus, comme la coalition de ſon orifice, celle du vagin, l'induration & la gangrène, ont été l'objet de quelques Chapitres dans leſquels j'ai réuni les moyens curatifs, qui m'ont paru les plus convenables à ces différentes maladies.

FIN.

= INV. 9157.

ERRATA DU TOME SECOND.

PAGE 2, *l.* 20, premières, *lisez*, dernières.
P. 13, *l.* 12. exercice, *ajoutez*, suffit.
id. l. 18, sans supprimer, *lisez*, à supprimer.
P. 16, *l.* 4, communication, *ajoutez*, médiate.
P. 21, *l.* 19, vaisseaux qu, *lisez*, qui.
P. 78, *l.* 20, la substance, *lisez*, sa substance.
P. 105, *l.* 4, ui, *lisez*, lui.
P. 110, *l.* 3. sujets, *lisez*, femmes.
id. l. 16, sa force, *lisez*, la force.
P. 116, *l.* 13, eurs, *lisez*, leurs.
P. 119, *l.* 15, ils, *lisez*, elles.
P. 143. *l.* 17, exécutoires, *lisez*, exutoires.
P, 154, *l*, 7, qui son, *lisez*, qui sont.
P. 165, *l.* 22, sous, *lisez*, sur.
P. 192, *l.* 16, sur eux, *lisez*, sur elles.
id. l. 19, ils, *lisez*, elles. affectés, *lisez*, affectées.
P. 196, *l.* 13, se dépravent souvent, *lisez*, se dépravent : souvent.
id. l. 18, our, *lisez*, pour.
P. 199, *l.* 8, onnoître, *lisez*, connoître.
P. 215, *l.* 20, buant, *lisez*, buvant.
P. 221, *l.* 6, seules, *lisez*, seuls.
P. 223, *l.* 1, être soumises, *lisez*, être toujours soumises.
P. 231, *l.* 4, assurent que, *ajoutez*, par cette raison.
id. l. 6, *effacez les mêmes mots.*
P. 308, *l.* 20, restant, *lisez*, restent.
P. 320, *l.* 22, enflammée, *lisez*, enflammé.